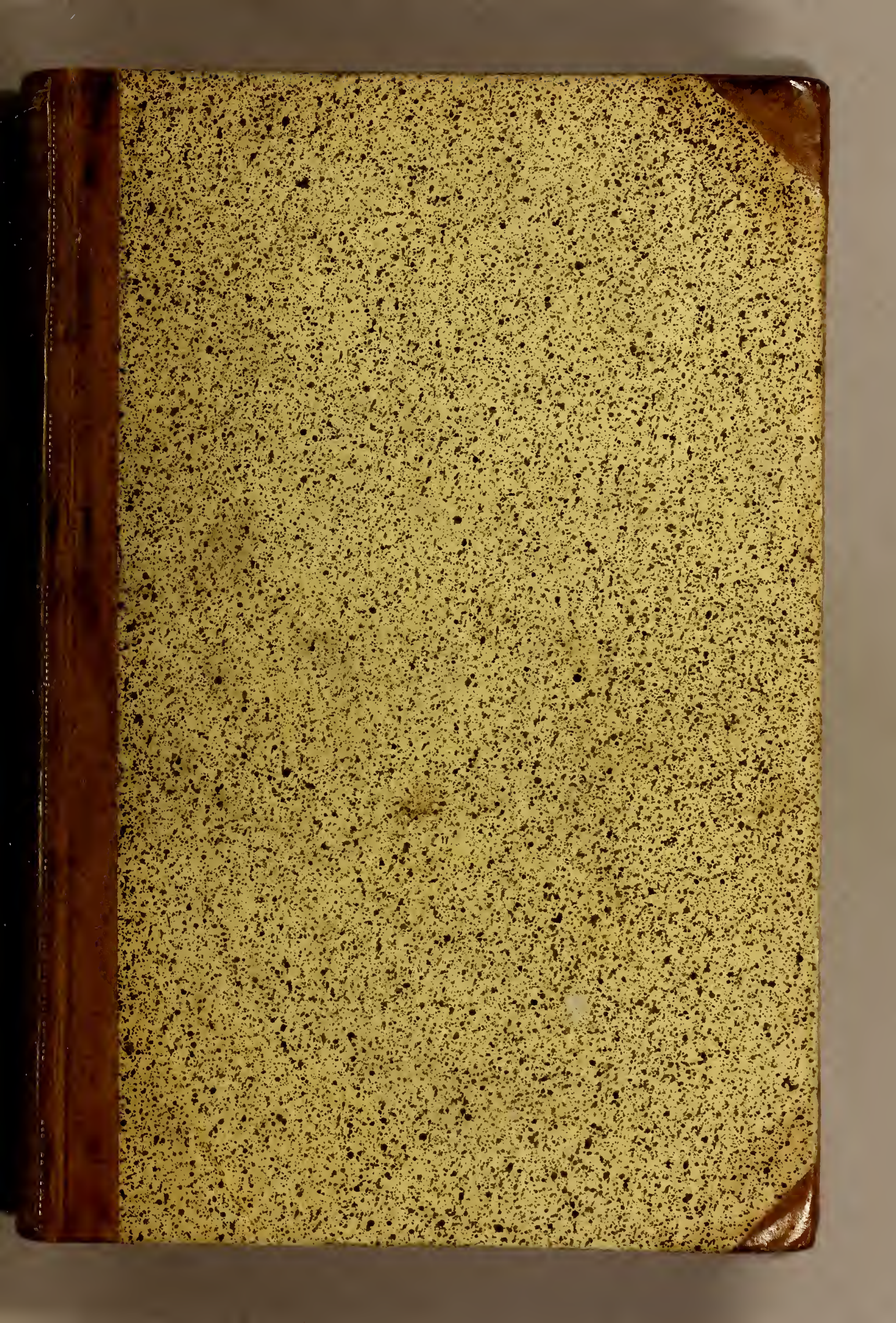
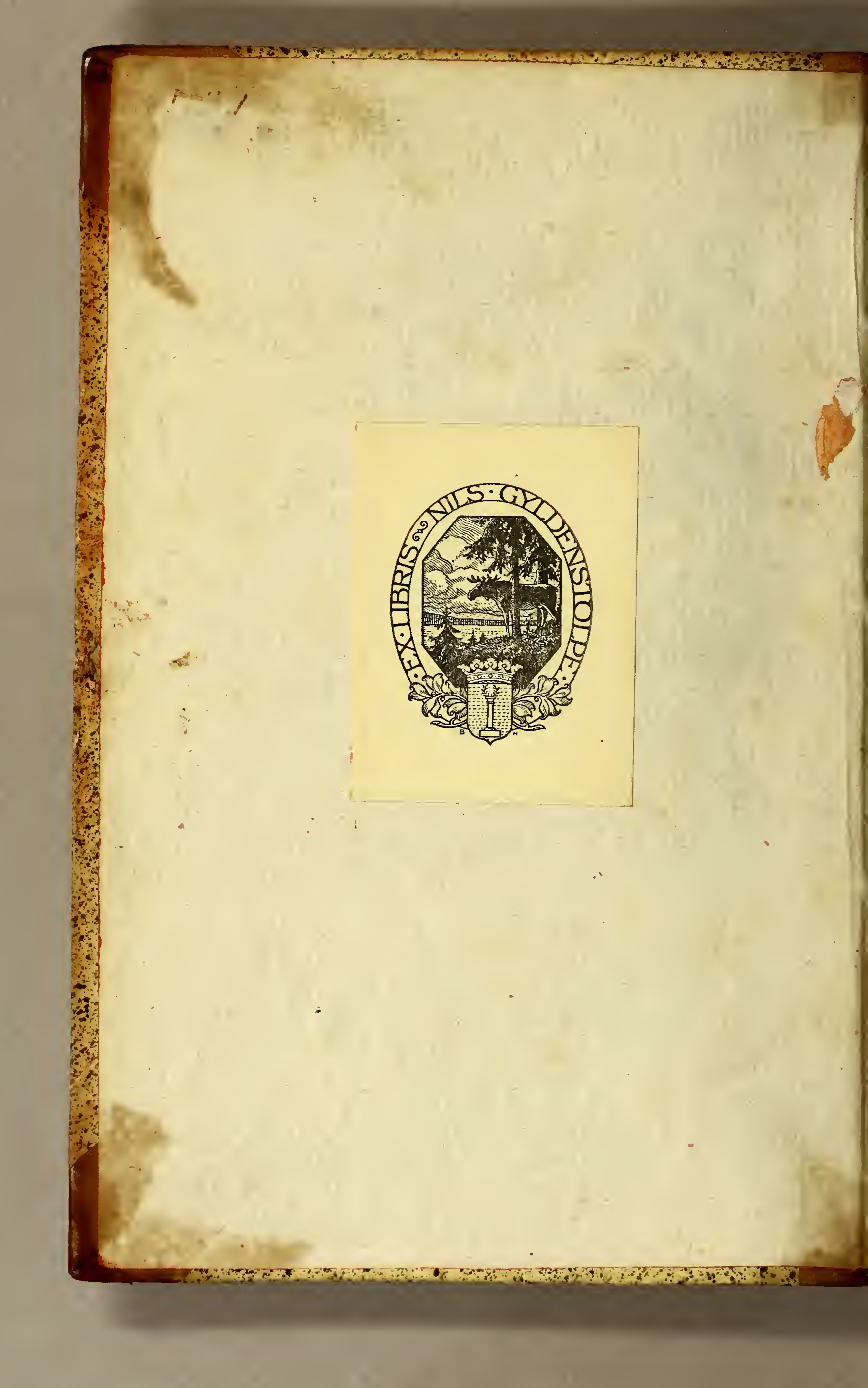



EX·LIBRIS NILS·GYLDENSTOLPE·


GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University

VOYAGE

FAIT PAR ORDRE DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

CATHERINE II,

DANS LE NORD

DE LA RUSSIE ASIATIQUE,

DANS LA MER GLACIALE, etc.

T. II.


RPJCB

VOYAGE

FAIT PAR ORDRE DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

CATHERINE II,

DANS LE NORD

DE LA RUSSIE ASIATIQUE,

DANS LA MER GLACIALE,

DANS LA MER D'ANADYR, ET SUR LES

CÔTES DE L'AMÉRIQUE,

DEPUIS 1785 JUSQU'EN 1794,

PAR LE COMMODORE BILLINGS;

RÉDIGE PAR M. SAUER,

Secrétaire-Interprète de l'Expédition,

ET TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC DES NOTES,

PAR J. CASTÉRA.

Avec une Collection de quinze Planches, format *in*-4°., dessinées sur les Lieux.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

AN X (1802.)

VOYAGE
DANS
LE NORD DE LA RUSSIE
ASIATIQUE,
DANS LA MER GLACIALE,
DANS LA MER D'ANADYR
ET SUR LA CÔTE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE XV.

LE CAPITAINE BILLINGS QUITTE LE CANAL DU PRINCE WILLIAMS. — ILE DE KAY. — UN DES OUNALASCHKANS QUI SONT A BORD, TENTE DE SE TUER. — DIMINUTION FORCÉE DES RATIONS DE L'ÉQUIPAGE. — ARRIVÉE DANS LE PORT DE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL.

Nous demeurâmes dans le canal du prince Williams jusqu'à la fin de juillet. Le 30, à

1790. Juillet,

1790. Juillet.

six heures du matin, étant sortis de la baie où nous avions mouillé, nous fîmes voile avec un bon vent de nord-ouest, et nous gouvernâmes d'abord au sud, puis au sud-est.

A midi, l'extrémité septentrionale de l'île de Montaguë [1] nous restoit au nord-ouest, quarante degrés, à la distance de sept milles. C'est de là [2] que nous prîmes notre point de départ.

Dans la matinée du 31 juillet, nous vîmes l'île de Kay, et les rocs détachés qui sont en dehors de son extrémité méridionale. A une heure vingt-six minutes quarante-sept secondes, l'île de Kay nous restoit au nord-est, à la distance de huit milles. Nous observâmes la hauteur du soleil [3].

A quatre heures, nous vîmes en plein le mont Saint-Elie, qui nous restoit au nord-est, quarante-neuf degrés. A cinq heures après midi, nous déterminâmes, d'après la montre marine, la position du lieu [4] où nous nous

[1] Les indigènes la nomment *Tsoukli.*

[2] Latit. 60° 16′ nord. — Longit. 213° 3′ est. — Variation de la boussole, 28° 30′ est.

[3] Latit. 59° 51′ 22″ nord.

[4] Latit. 59° 44′ 22″ nord. — Longit. 215° 42′ 45″ est. — Variation de la boussole, 26° est.

trouvions. Bientôt le temps devint brumeux. Le vent passant à l'est, puis au nord-est, nous gouvernâmes, toute la journée du premier août, vers le sud. 1790. Août.

Il nous restoit trop peu de provisions pour que nous dussions hasarder de passer l'hiver dans des lieux où nous n'aurions pas été certains de pouvoir nous avitailler. La saison étoit très-avancée, et nous étions fort loin du Kamtchatka. Ces motifs nous firent songer à retourner directement dans cette presqu'île. Nous en avions encore d'autres raisons puissantes : nous n'avions qu'un vaisseau, et certes il nous en auroit fallu deux, pour naviguer avec quelque sécurité dans des mers où aucune île, excepté celle d'Ounalaschka, n'étoit placée avec exactitude sur les cartes. Il étoit d'ailleurs nécessaire de regagner le Kamtchatka, pour accélérer la construction du vaisseau que nous avions résolu d'y bâtir.

L'un des principaux objets de notre expédition étoit de reconnoître, mieux qu'on ne l'avoit fait jusqu'alors, la rivière de Cook, ainsi que les autres rivières et toutes les parties de la côte qui sont plus dans le sud ; d'examiner toutes les îles dont la chaîne s'étend entre l'Amérique et le Kamtchatka, et de dé-

1790. Août.

terminer, par des observations astronomiques, leur vraie position. Pour exécuter cette entreprise, il falloit tout l'été et tout l'hiver; et l'été suivant devoit être employé à faire le relèvement de la partie septentrionale de la côte, aussi loin qu'il est possible d'aller.

Après avoir bien pesé toutes ces considérations, on convint de se rendre immédiatement au Kamtchatka, en s'arrêtant pourtant à Ounalaschka, pour y prendre de l'eau et y déposer les indigènes de cette île, qui nous avoient accompagnés.

J'étois, je crois, la seule personne à bord qu'attristât l'idée de retourner au Kamtchatka. Je pressentis que nous ne reverrions pas la côte d'Amérique. J'avois pris du maître d'équipage, Batakoff, quelques leçons d'hydrographie, qui, jointes aux éclaircissemens que me donnoit souvent, avec non moins de complaisance que d'habileté, le capitaine Zaritscheff, m'avoient mis en état de faire le relèvement de quelque lieu que ce fût. D'après cela, je proposai au capitaine Billings de me laisser seul à terre, lui promettant de le joindre, l'été suivant, dans quelque partie de la côte qu'il voulût m'indiquer. L'entreprise pouvoit être téméraire; mais je pense, comme

je l'ai déjà observé, que, loin de courir risque d'être assassiné ou de manquer de subsistances dans ces contrées, un homme peut compter d'y être accueilli avec bienveillance, et de pouvoir aisément passer d'une peuplade chez l'autre. Toutefois, je ne veux pas accuser ceux qui rejetèrent ma proposition, car ils étoient persuadés que si je restois seul au milieu des sauvages, je me sacrifierois inutilement.

1790. Août.

L'île de Kay, la dernière terre de ces parages que nous reconnûmes pour une île, et dont la pointe méridionale forme le cap Saint-Elie du commodore Bering, l'île de Kay est très-remarquable. Elle est peu élevée, excepté du côté du sud, où il y a une montagne blanche et stérile, qui a la forme d'une selle et est extrêmement escarpée. Un rocher isolé et de la même nature que celui qui forme la montagne, se voit à quelques brasses de la pointe. Du côté de l'est, et à un mille et demi de distance, il y a plusieurs autres rochers cachés sous l'eau.

L'autre partie de l'île de Kay est composée de collines et de vallées, et couverte de beaux pins. De la pointe méridionale, l'île s'incline au nord, quarante-six degrés est, dans

1790. Août. un espace de douze milles en droite ligne, et elle a deux milles et demi dans sa plus grande largeur. A l'ouest de l'extrémité septentrionale de cette île, il y en a une autre avec plusieurs îlots plus rapprochés du continent. Tout cela forme une baie bien abritée avec une barre, qui a environ sept pieds d'eau à mer basse. Un petit ruisseau coule au fond de la baie. De l'île de Kay, la direction du mont Saint-Elie est est-nord-est. Le mont Saint-Elie s'élève à une excessive hauteur, et est toujours chargé de neige. J'estime que la distance du mont Saint-Elie à l'île de Kay est d'environ trente lieues.

S'il m'est permis de hasarder une conjecture sur les terres que nous vîmes dans ces parages, c'est qu'à l'exception du mont Saint-Elie, aucune autre de ces terres ne tient au continent. Le cap Ste-Elisabeth lui-même n'en fait point partie; et j'ose croire qu'Alaksa ne lui appartient pas davantage. Je pense que toutes ces terres forment un groupe d'îles très-rapprochées les unes des autres, et séparées de la grande terre par des détroits. Quelque près que je fusse du rivage, je ne remarquai aucun changement dans la couleur des eaux, ce qui auroit été bien différent s'il

y avoit eu quelque rivière considérable. Nous n'en vîmes aucune, et nos recherches à cet égard ne prouvent pas qu'il y en existe, si ce n'est au-delà des détroits ; car les indigènes ne représentèrent jamais leurs rivières que comme étant au-delà des îles. Je ne m'aperçus pas non plus qu'il y eût jamais de la différence dans le goût de l'eau, même dans l'endroit où nous étions mouillés, et elle fut toujours extrêmement claire. 1790. Août.

Mais il est temps de quitter la côte d'Amérique, et de rendre compte de notre retour. A peine avions-nous pris la résolution de regagner le Kamtchatka, que le vent passa du nord-est à l'ouest et au sud-ouest. Nous fîmes route à l'ouest, en nous rapprochant du sud autant qu'il étoit possible.

Le 4 août, à huit heures du soir, nous déterminâmes, d'après la montre marine, la position du lieu où nous nous trouvions [1].

Le 6 août, nous vîmes plusieurs oiseaux de terre, et du bois flottant [2]. Nous eûmes

[1] Latit. 56° 53′ nord. — Longit. 215° est. — Variation de la boussole, 27° 50′ à l'est.

[2] Latit. 55° 15′ nord. — Longit. 214° 15′ est. — Variation de la boussole, 26° 10′ est.

1790. Août. un coup de vent de sud-ouest. Nous gouvernâmes sud-sud-ouest-deux-quarts-d'ouest. Les vagues s'élevoient à une grande hauteur; mais bientôt à la tourmente succéda le calme, et au calme un petit vent variable.

Le 9, nous eûmes une brise de sud-sud-est assez favorable. Le temps étoit brumeux et pluvieux. Nous fîmes assez de chemin à l'ouest-sud-ouest.—Le 10, il y eut alternativement des calmes et des brises folles. A quatre heures dix minutes vingt-cinq secondes après midi, nous déterminâmes notre position d'après la montre marine [1]. La route estimée nous plaçoit un degré plus à l'ouest; mais il n'y avoit que deux milles de différence dans la latitude.

La différence entre la longitude estimée et la longitude calculée d'après la montre marine, croissant à chaque observation, le capitaine Billings pensa que cette montre n'étoit pas juste. Il étoit d'autant plus fondé à le croire, qu'en nous rendant du Kamtchatka sur la côte d'Amérique, le résultat des observations astronomiques avoit été parfaitement d'accord avec la route estimée.

Le 14, l'amplitude du soleil couchant donna

[1] Latit. 54° 29′ 17″ nord. — Longit. 210° 9′ 15″ est.

vingt trois degrés douze minutes de variation de la boussole à l'est. 1790. Août.

Le 15, à neuf heures du matin, suivant la montre marine, la longitude étoit de deux cent un degrés quarante-neuf minutes trente secondes [1] à l'est du méridien de Greenwich; et suivant la route estimée, elle étoit de deux cents degrés quarante-sept minutes [2]. — Les brouillards nous empêchèrent d'observer le soleil jusqu'au 26 août. Ce jour-là, à 9 heures dix minutes quarante-cinq secondes du matin, la montre marine donnoit cent quatre-vingt-quatorze degrés vingt-une minutes quinze secondes de longitude est, et la route estimée, cent quatre-vingt-dix degrés vingt minutes. — A midi, nous prîmes hauteur [3].

Dans la soirée du 26, il y eut un violent coup de vent d'ouest-sud-ouest. Nous mîmes en panne sous notre grand'voile et notre misaine. La bourrasque continua jusqu'au 28, à cinq heures du soir. Alors le vent calma

[1] Latit. 54° 15′ 6″ nord.

[2] Latit. 54° 11′ nord.

[3] Latitude { suivant l'observation solaire, 52° 26′ 16″ nord; suivant la route estimée, 52° 14′.

1790. Août.

un peu, et nous déployâmes nos huniers. — A midi, nous entrevîmes le soleil, et nous prîmes hauteur, mais imparfaitement [1]. Le vent varioit, le ciel étoit nébuleux, et il pleuvoit de temps en temps.

Jugeant que nous devions être à la hauteur d'Ounalaschka, ayant peu d'eau à bord, et voyant que nos Aléoutes désiroient beaucoup d'être chez eux, nous gouvernâmes au nord pour nous rendre dans cette île. Il pleuvoit, et le brouillard augmenta tellement, que nous ne pouvions pas voir à un demi-mille devant nous. Cependant, nous trouvant bientôt, d'après notre estimation, à cinquante-deux degrés cinquante-neuf minutes, sans voir la terre, et le vent passant au sud-quart-d'est, et soufflant bon frais, nous résolûmes de virer de bord, et de gagner directement le Kamtchatka. Nous espérions que, le printemps suivant, nous rapporterions les Ounalaschkans dans leur île.

L'usage de l'eau douce fut interdit à bord, excepté pour les choses absolument nécessaires. Les brouillards et la pluie continuoient.

Le 30, à six heures du matin, on crut voir

[1] Latit. 52° 13′ 12″ nord.

la terre à l'ouest-nord-ouest : mais les brouillards empêchèrent de juger si l'on se trompoit ou non. Malgré cela, le soir, nous virâmes de bord, et gouvernâmes au sud toute la nuit [1]. 1790. Août.

Le dimanche 1er septembre, le vent souffla avec violence de l'ouest-nord-ouest. Nous gouvernâmes au sud-ouest. Pendant la nuit, et sur-tout le matin vers les huit heures, la mer fut excessivement agitée ; par conséquent nous eûmes beaucoup de roulis. Tout-à-coup le vaisseau fut violemment ébranlé, et éprouva des secousses comme si la quille touchoit rudement sur un fond raboteux. Ce mouvement dura plusieurs secondes : nous jugeâmes qu'il étoit l'effet d'un tremblement de terre. — A midi, nous prîmes hauteur [2]. Sept.

Le 3, à huit heures trente-cinq minutes vingt-cinq secondes du matin, nous déterminâmes la position du vaisseau, d'après la montre marine [3] ; et à midi, nous observâmes la hauteur du soleil [4].

[1] Latit. estimée, 53° nord. — Longit. 191° 25′ est.

[2] Latitude { observée, 52° 59′ 46″ nord. estimée, 52° 23′.

[3] Latit. 51° 10′ 33″ nord. — Longit., d'après la montre, 195° 10′ est; et longitude estimée, 189° 50′.

[4] Latit. 51° 9′ 33″ nord.

1790. Sept.

Quoique le capitaine Billings doutât beaucoup que sa montre marine allât bien, il ne manquoit jamais de s'en servir pour déterminer les longitudes ; mais il avoit plus de confiance dans la route estimée du vaisseau. Pour moi, j'avois une opinion tout-à-fait opposée ; et je la fondois sur ce qui arriva, en 1741, au commodore Bering. Dans le moment où ce navigateur fit naufrage sur l'île qui porte son nom, il étoit de près de douze degrés en avant de son point.

Le 4 septembre à midi, nous fûmes surpris par un coup de vent qui emporta notre mât de misaine. Ce mât fut cassé un peu au-dessous du chouquet, et le mât de hune tomba et se brisa. Le vent étoit si fort, qu'il tenoit le vaisseau penché, de manière que tout un côté du plat-bord étoit entièrement sous l'eau. Mais dès que le mât de misaine cassa, le vaisseau se releva. Bientôt après le vent passa à l'ouest et souffla avec violence, et nous mîmes en panne sous la grand'voile et la misaine, jusqu'au lendemain à sept heures du matin[1].

A huit heures quarante-quatre minutes quinze secondes, nous déterminâmes notre

[1] Latit. 50° 36′ 7″ nord. — Longit. 192° 44′ est. — Variation de la boussole, 17° 35′ à l'est.

position d'après la montre marine [1], qui étoit de cinq degrés en avant de l'estime. Cela nous engagea à avoir continuellement des gens en vigie, et à ne naviguer qu'avec beaucoup de précaution. Le vent contraire continuoit : obligés de louvoyer, nous ne faisions que peu de chemin. 1790. Sept.

Le 10 septembre, nous vîmes des vols considérables d'oiseaux qui se rendoient dans le sud.

Le 14 et le 15, le vent souffla avec violence de l'ouest et de l'ouest-nord-ouest, et il tomba de la pluie. — Le 16, le soleil parut. Nous déterminâmes notre position d'après la montre marine [2], qui différoit de la route estimée, de sept degrés sur la longitude, et de dix milles sur la latitude.

Pendant toute la journée, nous observâmes plusieurs choses qui nous annoncèrent que la terre n'étoit pas loin. Nous vîmes entr'autres objets, du gouêmon, des oiseaux.

Le 17, nous eûmes un temps brumeux, avec des calmes et des brises folles. Ensuite la brise d'est se leva, et dura à peu près vingt

[1] Latit. 49° 9′ nord.—Longit., suivant la montre marine, 186° 40′ est.

[2] Latit. 48° 30′ nord. — Longit. 179° 22′ est.

1790. Sept.

heures. — Dans la matinée du 18, nous déterminâmes notre position d'après la montre marine. La baie d'Avatcha nous restoit au nord, soixante-cinq degrés trente-cinq minutes ouest, à la distance de six cent cinquante-cinq milles. Nous n'avions plus de pain, et il nous restoit fort peu d'eau, de sorte que nous fûmes forcés de nourrir l'équipage avec du beurre, et de diminuer les rations d'eau. Tout le monde avoit renoncé volontairement aux salaisons. Un vent d'ouest, tempétueux, nous obligea de mettre à la cape pendant vingt-quatre heures, sous la misaine et la grand'-voile.

La 21 septembre, à neuf heures du matin, nous observâmes, à diverses reprises, la distance du soleil à la lune, pour déterminer la longitude du lieu où nous étions[1]. — A midi, nous prîmes hauteur, et la latitude observée se trouva différer de près de huit degrés de la latitude estimée d'après le point, ce qui rendoit notre situation fort incertaine. Cependant le capitaine inséra dans son journal l'une et l'autre latitude.

Le 23, un des Aléoutes que nous avions pris à notre passage à Ounalaschka, se coupa

[1] Latit. 50° 50′ 10″ nord. — Longit. 180° 44′ 45″ est.

la gorge; mais il ne mourut pas sur-le-champ. Nous sûmes, par son camarade, qu'il ne s'étoit porté à cette extrémité qu'à cause du violent chagrin qu'il avoit éprouvé en apprenant que nous le menions au Kamtchatka.

1790. Sept.

Le vent d'ouest continua à souffler avec violence et par revolins, et le temps fut brumeux jusque dans la matinée du 24. Alors il y eut alternativement des calmes et un peu de vent. Ce même jour, dès les six heures du matin, nous découvrîmes la terre au nord et à l'ouest; et une montagne de forme conique nous restoit au nord-ouest, à la distance de quinze lieues. Je jugeai que cette montagne étoit la pointe orientale d'Amtchitka. — A huit heures du matin, nous déterminâmes notre position d'après la montre marine [1].

Le 25, nous aperçûmes une île à la vue de laquelle nous étions encore le 26; car nous avions trop peu de vent pour pouvoir faire beaucoup de chemin. La terre que nous avions vue le 24 mai en partant du Kamtchatka, étoit encore si bien gravée dans ma mémoire, que je ne doutois point que ce ne fût la même que nous venions de découvrir, c'est-à-dire

[1] Latit. estimée, 51° 18′ nord. — Longit. estimée, 179° est.

1790. Sept. l'île d'Amtchitka dont j'ai déjà fait mention [1]. Le 25, nous déterminâmes notre position d'après la montre marine. La brume faisoit paroître la côte beaucoup plus près qu'elle n'étoit; et bientôt les brouillards la cachèrent de manière à nous empêcher de déterminer sa distance pour le relèvement de différens points.

Le résultat de la route estimée différoit encore si essentiellement de ce qu'indiquoit la montre marine, que le capitaine Billings renonça à cette manière de calculer la longitude. Il continua seulement d'observer de temps en temps le soleil, mais sans en faire mention dans son journal. Il ne comptoit plus sur l'exactitude d'aucune autre observation, que sur celle de la hauteur méridienne, pour déterminer la latitude. Les doutes du capitaine augmentèrent naturellement ceux de toutes les personnes qui étoient à bord. A l'appui de cette observation, je citerai ce qu'un des officiers inséra dans son journal, le 25: — « Vu une terre qu'on croit être l'île de Cuivre, » ou l'île Bering ». — Le lecteur peut, d'après cela, juger de l'incertitude où nous étions.

Nous étions réduits à une très-petite portion

[1] Latit. 50° 49′ nord. — Longit. 179° 11′ 45″ est.

tion d'eau. On recueillit les voix de toutes les personnes qui composoient l'équipage, pour savoir si nous devions chercher à atterrir pour prendre de l'eau. Le naufrage du commodore Bering [1] avoit fait une telle impression sur l'esprit des matelots, qu'ils déclarèrent unanimement qu'ils aimoient mieux risquer de mourir de faim et de soif à bord, que de tenter d'aborder sur l'île que nous avions devant nous. 1790. Sept.

Nous continuâmes à gouverner au nord-ouest, jusque dans la matinée du 3 octobre. Octobr. A midi, nous prîmes hauteur [2]. Suivant notre estime, nous avions dépassé le Schiponskoï-Noss de cinquante milles, et d'après nos relèvemens pris conformément à la carte du capitaine Cook, nous ne nous trouvions qu'à quarante milles de la baie d'Avatcha.

Le 5 octobre, à trois heures trente-deux minutes vingt-une secondes, temps vrai, nous observâmes la distance du soleil à la lune, ce qui nous fit connoître notre position [3]. Suivant notre estime, nous étions à cent cinquante-sept degrés de longitude, presque vis-à-vis du Kamtchatka.

[1] En 1741.

[2] Latit. 52° 16′ 14″ nord.

[3] Latit. 52° 57′ nord. — Longit. 167° 12′ 22″ est.

1790. Octobr.

Le 10 octobre, à midi, le brouillard s'étant un peu dissipé, nous vîmes une terre à tribord, que nous reconnûmes bien pour le Schiponskoï-Noss. Il nous restoit au nord-est, vingt-deux degrés, à la distance de vingt milles. Nous prîmes la hauteur du soleil [1]. Peu après, nous découvrîmes l'entrée de la baie d'Avatcha. Mais les calmes et les vents contraires ne nous permirent que le 14 au matin, de mouiller dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Une grande partie de l'équipage étoit infectée du scorbut; mais tous ceux qui en étoient atteints, guérirent dès qu'ils eurent passé quelques jours à terre. Voici ce que contenoit le journal du chirurgien à l'occasion de cette terrible maladie :

« Le scorbut ne se manifesta à bord que sur » la fin du voyage, lorsque nous n'eûmes plus » de biscuit, et que nous fûmes réduits à une » très-petite portion d'eau. Des pois et du » gruau d'avoine, bouillis dans une petite » quantité d'eau et avec du beurre, furent » substitués aux salaisons. Les symptômes de » la maladie étoient la constipation, le déchi» rement des petits vaisseaux, des éruptions

1 Latit. 52° 52′ 34″ nord.

» galeuses, le saignement des gencives et » du nez, des douleurs dans les jambes, et des » enflures. A notre arrivée au Kamtchatka, » plusieurs malades avoient des douleurs dans » les jointures, de grandes lassitudes, des » rougeurs cuisantes, une toux sèche, et une » oppression dans la poitrine. — De petites » saignées, des boissons légères, et du pois- » son frais, guérirent en peu de temps tous » les scorbutiques.

1790. Octobr.

» Les matelots qui avoient été employés à » remplir nos tonneaux d'eau à Ounalaschka, » eurent des crampes dans les pieds et dans » les jambes, des rougeurs brûlantes, et de » violens maux de tête. On les délivra de ces » maux, par l'usage des sudorifiques ».

Je crois que ces derniers ne furent malades que par la négligence qu'ils eurent de ne pas changer de chaussure, lorsqu'ils avoient les pieds mouillés. L'eau qu'ils puisoient, provenoit de la fonte des neiges, et étoit très-froide. Le temps étoit alors humide et brumeux. La nuit, le baromètre étoit de deux, trois, quatre degrés au-dessus du point de la congélation, et à midi, seulement de six, sept et huit degrés.

Nous trouvâmes à Saint-Pierre et Saint-Paul ceux de nos gens que nous avions laissés

1790. Octobr.

à Okhotsk. Ils s'étoient rendus, pendant l'été, au Kamtchatka, et ils jouissoient tous d'une bonne santé.

Peut-être les détails que j'ai donnés sur notre retour de la côte d'Amérique au Kamtchatka, paroîtront fatigans à quelques lecteurs. Cependant j'ai tâché d'être aussi concis que je l'ai pu. Il est nécessaire d'observer que je ne suis ni marin, ni astronome; et qu'avant d'entreprendre le voyage dont je publie la relation, j'étois absolument étranger à la science nautique, ainsi qu'à celle de l'astronomie.

CHAPITRE XVI.

M. PRIBOULOFF, DEVENU L'UN DES MAÎTRES D'ÉQUIPAGE, PART POUR FAIRE DES DÉCOUVERTES. — IL DÉCOUVRE DEUX ILES ET DONNE A L'UNE LE NOM DE *SAINT-GEORGES*, ET A L'AUTRE CELUI DE *SAINT-PAUL*. — ARRIVÉE ET CONDUITE GÉNÉREUSE DU CAPITAINE COXE, COMMANDANT LA FRÉGATE SUÉDOISE LE *MERCURE*. — LE SECRÉTAIRE RUSSE ATTACHÉ A L'EXPÉDITION DU CAPITAINE BILLINGS, EST ARRÊTÉ ET ENVOYÉ A IRKOUTSK. — DÉPART DU KAMTCHATKA. — DÉTAILS SUR UN GRAND NOMBRE D'ILES ET SUR LEURS HABITANS. — ARRIVÉE A OUNALASCHKA.

La première chose dont nous nous occupâmes en arrivant au Kamtchatka, ce fut de décharger et de désarmer notre vaisseau. Ensuite nous envoyâmes notre charpentier-

1790. Octobr.

1790. Octobr.

constructeur à Neizehni, avec autant de monde qu'il lui en falloit pour construire un autre vaisseau qui pût accompagner l'année suivante la *Slava-Rossia*.

Tout ce qui, à l'exception du bois, étoit nécessaire pour la construction de ce vaisseau, arriva d'Okhotsk dans le bâtiment de transport.

Le maître d'équipage Bronnikoff étant mort à Okhotsk, fut soudain remplacé par M. Pribouloff, employé depuis trois ans dans un navire marchand qui recueilloit les tributs que le gouvernement lève dans ces mers. Lorsque cet officier avoit le commandement du navire, pour compte d'une compagnie de marchands, on lui allouoit une portion dans les profits du voyage.

M. Pribouloff se rendit à Ounalaschka. Ayant autrefois remarqué dans les environs de cette île, qu'en automne et au commencement de l'hiver, on voyoit beaucoup d'amphibies, surtout de jeunes kotics [1], qui venoient du nord, il jugea qu'il devoit y avoir dans cette direction et à peu de distance quelqu'autre île qu'on ne connoissoit pas. En conséquence, il prit à son bord tous les Ounalaschkans qui vou-

[1] Oursins de mer.

lurent le suivre, avec leurs légers baïdars et leurs armes, et il partit sans perte de temps pour vérifier si ses conjectures étoient fondées. 1790. Octobr.

Vingt-quatre heures après avoir fait voile d'Ounalaschka, il découvrit une île. La côte méridionale et la partie occidentale de cette île sont entourées de rochers très-dangereux : mais du côté du nord l'accès en est facile, et on y trouve un mouillage sûr et commode pour de petits bâtimens qui ne tirent pas plus de huit à neuf pieds d'eau. L'île est inhabitée, entièrement couverte de matières volcaniques, et ne produit que des plantes bulbeuses, des arbustes à baies et de ces autres végétaux qu'on voit dans toutes les Aléoutes. M. Pribouloff et ses compagnons trouvèrent les parties basses de cette île et les rochers environnans, couverts de phoques, principalement de kotics et de sivoutchas [1] ; et ils chargèrent presqu'entièrement leur navire de peaux de ces animaux.

M. Pribouloff donna à l'île qu'il venoit de découvrir, le nom de *Saint-Georges*. Il s'embarqua ensuite dans un grand baïdar, avec plusieurs Aléoutes, et se rendit dans une autre île, qui se trouve à quarante-quatre

[1] Lions de mer.

1790, Octobr. milles au nord de la première, et fut nommée par lui l'*Ile de Saint-Paul*. Elle est plus petite que l'île de Saint-Georges : mais, comme celle-ci, elle sert de retraite à d'immenses troupeaux de phoques.

Pribouloff et ses compagnons passèrent l'hiver sur l'île de St-Georges. Ils trouvèrent dans l'intérieur beaucoup de renards; et leur chasse fut très-avantageuse. Ils emportèrent aussi beaucoup de dents de walross, qui abondent sur le rivage de cette île.

L'automne dernier, M. Pribouloff retourna à Ounalaschka, où il resta pendant tout l'hiver. Une corvette européenne étant entrée dans la baie d'Oudagha, M. Pribouloff se rendit à bord. Cette corvette, doublée en cuivre, armée de seize canons et commandée par le capitaine Coxe, étoit le *Mercure*. Ce fut à bord de cette corvette que M. Pribouloff apprit que la guerre étoit déclarée entre la Suède et la Russie. Le capitaine lui fit beaucoup de questions relativement aux établissemens russes dans ces mers, à leurs forces et à leur marine. Pour lui donner les éclaircissemens qu'il désiroit, Pribouloff l'invita à se rendre à terre avec ses officiers ; et il leur donna un repas composé de tout ce qu'il avoit

de meilleur, c'est-à-dire de sarana, de baies, de chair sèche de lion de mer, et de poisson. 1790. Octobr.

Les officiers suédois parurent étonnés de tout ce qu'ils virent à Ounalaschka, mais surtout de la manière dont on y vivoit. Lorsqu'ils furent de retour à bord de leur corvette, ils envoyèrent à Pribouloff une provision de pain, d'eau-de vie, quelques vêtemens, un quart de cercle, et un petit nombre d'autres objets. Peu de jours après, ils quittèrent l'île.

Rien n'est aussi étonnant pour un russe qu'un acte de libéralité désintéressée, ou une marque de bienveillance qui n'a pas pour but d'obtenir quelqu'avantage. Ils appellent grandeur d'ame ce qui n'est que strictement juste, et ils regardent celui qui accorde la moindre faveur à ses domestiques, comme un homme très généreux. Tout ce qu'on fait de plus est, à leurs yeux, une folie, et l'on est bien certainement dupe. Indifférens sur tous les bienfaits dont on peut les combler, les Russes ne sont sensibles qu'aux coups.

D'après ces traits qui sont véritablement ceux du caractère russe, on peut juger de la surprise que causa à Pribouloff et à ses compagnons, la générosité du capitaine Coxe;

1790. Octobr.

mais ce qui les étonna bien davantage, ce fut d'apprendre, en arrivant à Okhotsk, que dans le moment même où ce capitaine les avoit si noblement traités, il commandoit un vaisseau ennemi, et avoit ordre de la cour de Suède de détruire tous les établissemens russes. Ils ne pouvoient concevoir par quel motif il les avoit épargnés, et encore moins pourquoi il les avoit comblés de bienfaits. Pribouloff disoit : — « Ils avoient toutes sortes de choses, » et ils virent que nous ne possédions rien » qui valût la peine d'être pris ; c'est pour» quoi ils nous firent des présens. Ils avoient » honte d'être les ennemis de pauvres mal» heureux comme nous [1] ».

Je suis un peu porté à croire que le raisonnement de Pribouloff étoit juste ; et je rapporte avec plaisir cette anecdote qui, selon moi,

[1] La libéralité avec laquelle le capitaine Cook traitoit les indigènes des lieux où il abordoit, étonna singulièrement ces sauvages, et leur donna la plus haute idée de la richesse et de la magnificence de la nation qui l'avoit envoyé parmi eux. Pribouloff tira la même conclusion de la générosité des Suédois.

Coreilin qui étoit le chef des chasseurs russes, à Ounalaschka, reçut aussi des présens du capitaine du *Mercure*.

est faite pour honorer un navigateur européen, de quelque nation qu'il puisse être. 1790. Octobr.

Il ne nous arriva rien de bien remarquable cet hiver, que nous passâmes en grande partie à Bolschoïretsk. Nous recevions souvent des nouvelles de Neizchni, où nos travaux étoient sous la direction du capitaine Hall. Cet officier nous manda que le vaisseau qu'il fesoit construire seroit prêt à mettre en mer, dès que le débâclement rendroit libre la navigation de la rivière du Kamtchatka.

J'ai dit plus haut qu'il ne nous arriva, pendant l'hiver, rien de bien remarquable : cependant je ne peux pas m'empêcher de faire mention d'un événement qui intéressoit quelques-uns de nos compagnons. Le secrétaire russe, Vassileï Diakonoff, ayant mécontenté le capitaine Billings, et étant soupçonné d'avoir entretenu une correspondance secrète avec M. Schelikoff, et de lui avoir appris des choses qui concernoient l'expédition, et ne devoient point être révélées, fut arrêté, mis aux fers et envoyé à Irkoutsk, pour rendre compte de sa conduite à notre retour. — Je crois devoir m'interdire ici toute réflexion à ce sujet. Je ne parlerai pas non plus du Kamtchatka : j'attendrai, pour en tracer le tableau, 1791. Janvier

1791. Janvier. l'instant où nous le quitterons pour la dernière fois.

Nous passâmes l'hiver en parties de plaisir. Nous faisions des promenades agréables, nous dansions, nous jouions aux cartes ; nous étions le plus souvent, comme je l'ai déjà observé, à Bolschoïretsk, où règne bien plus d'abondance, et où l'on s'amuse bien mieux que dans le havre de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Nous ressentîmes quelquefois au Kamtchatka un froid très-rigoureux. Le baromètre de Réaumur descendit pendant quelques heures de vingt-un degrés au-dessous du point de la congélation.— On éprouva deux ou trois fois des tremblemens de terre dans les environs de Neizchni ; mais il n'y eut que celui du 21 novembre à midi, qui se fit sentir dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Avril. Au commencement d'avril 1791, les personnes attachées à l'expédition, se rendirent à Saint-Pierre et Saint-Paul. Le capitaine Hall eut le commandement du vaisseau nouvellement construit, comme étant le plus ancien officier. Il lui fut enjoint de se trouver le 25 mai à l'île Bering, et, s'il ne nous y trouvoit pas, de nous y attendre jusqu'au 30. En cas que nous y fussions rendus les premiers, nous de-

vions y rester jusqu'à la même époque. Mais si nous ne pouvions pas nous joindre à l'île Bering, le second lieu du rendez-vous étoit Ounalaschka. 1791. Avril.

Nous prîmes une bonne provision d'eau, et nous roulâmes les tonneaux sur la glace, depuis le quai jusqu'au vaisseau. Nous nous avitaillâmes aussi plus abondamment que dans le précédent voyage : il est pourtant vrai que la viande salée étoit devenue moins nourrissante, parce qu'elle étoit depuis trop longtemps dans les barils. Les différens plats[1] eurent chacun une assez grande quantité de saumon fumé, de saumon mariné, de baies confites, et d'oignons sauvages.

Ce ne fut que le 1er mai qu'on ne vit plus de glaces dans la baie d'Avatcha, car l'hiver avoit été très-long. Le froid étoit même encore vif, et le port intérieur de Saint-Pierre et Saint-Paul restoit gelé. Mai.

Le 8, nous cassâmes la glace du port pour faire passer le vaisseau, et nous le halâmes dans la baie. Le thermomètre étoit de deux à

[1] On appelle *plat*, à bord des vaisseaux, l'ordinaire des personnes qui mangent ensemble. Ainsi l'on dit le plat des timonniers, le plat des matelots, le plat des malades, etc. (*Note du Trad.*)

1791. Mai. quatre degrés au-dessus du point de la congélation. Le vent nous fut absolument contraire jusqu'au 13, où le calme lui succéda. Nous embarquâmes notre forge, et tous ceux de nos gens qui étoient restés à terre, et nous nous avançâmes jusqu'en dehors de la batterie qui défend le port.

Là, nous eûmes pendant trois jours de petites brises folles, qui ne nous permirent pas de faire voile. Le vendredi, 16 mai, à quatre heures du matin, le vent ayant passé au nord, et soufflant assez bon frais, nous levâmes l'ancre, et saluâmes la batterie de sept coups de canon, qui nous furent rendus à nombre égal.

Bientôt le vent foiblit et tourna au sud-ouest; ce qui, joint à un courant qui nous étoit opposé, fut cause que nous fîmes très peu de chemin. A quatre heures après midi, nous mouillâmes à l'entrée de la baie. Le fanal nous restoit au nord-est, 86°, à la distance d'environ un mille.

Le lendemain matin, le vent souffla légérement de l'est, et nous apporta des brouillards extrêmement épais. La marée portant à l'ouest, et faisant trois milles et demi par heure, notre vaisseau chassa sur ses ancres;

et lorsque nous nous en aperçûmes, nous trouvâmes douze brasses d'eau avec un fond de pierres plates. Nous avions dérivé très-près de la partie sud-ouest de la côte, qui est bordée de rochers. Nous envoyâmes une ancre de toue au nord-est, où le fond étoit sûr, et nous nous halâmes de ce côté-là. 1791. Mai.

A dix heures du matin, une jolie brise de sud s'étant levée, nous mîmes à bord l'ancre de toue, et nous nous avançâmes à peu près deux milles au nord-nord-ouest. Là, trouvant un bon fond, nous mouillâmes notre seconde ancre.—A midi, nous observâmes la hauteur du soleil [1].

Toute la journée du 18, nous eûmes de petits vents variables, et un temps nébuleux et brumeux. Les Kamtchadales, qui étoient allés dans les îles voisines chercher des œufs de gibier marin, nous en apportèrent une très-grande quantité, et même beaucoup d'oiseaux.

Le lundi 19, la brise d'ouest-sud-ouest soufflant avec assez de force, nous mîmes à la voile, sortîmes de la baie d'Avatcha, et hissâmes nos canots à bord. Nous gouvernions à l'est-quart-de-nord, et nous filions trois nœuds.

[1] Latit. 52° 55′ 32″ nord.

1791. A midi, le *Povorotnoï-Mouis* [1] nous restoit
Mai. au sud-ouest, vingt-trois degrés trente minutes; le pic de *Villouitcheskoï* [2], au sud-ouest, soixante-douze degrés; et le fanal, d'après la boussole, au nord-ouest, cinquante-huit degrés vingt-trois minutes. Nous déterminâmes la position du lieu d'où nous prîmes notre point de départ [3], et nous cinglâmes dans la même direction toute la journée.

Le 20, nous vîmes beaucoup de marsouins et de baleines. La brise de nord souffloit grand frais. Nous serrâmes le vent, et gouvernâmes à l'est-nord-est, avec tous nos ris pris. L'après midi, le vent diminua.

Le 21, à midi, nous prîmes hauteur [4]. Le cap Schiponskoï [5] nous restoit directement à l'est, à la distance de quinze lieues ou à peu près [6]. Les vents variables et les calmes nous retardèrent beaucoup.

[1] Le cap Gaveria de Cook.

[2] Paratounka-Sopka.

[3] Latit. 52° 49' nord. — Longit. 158° 56 est. — Variation de la boussole, un demi point à l'est.

[4] Latit. 53° 9' nord. — Longit. 161° 39' est.

[5] Schiponskoï-Noss.

[6] Latit. du cap, 53° 9' nord. — Longit. 160° 3' est. — Variation de la boussole, trois quarts de point à l'est.

Le

Le samedi 24, la brise de sud-ouest souffla de grand matin, et nous gouvernâmes au nord en filant six nœuds par heure. A midi, nous prîmes hauteur [1]. L'extrémité orientale du cap Kronotskoï nous restoit au nord, deux degrés trente minutes ouest. 1791. Mai.

Le soir, la brise tomba tout-à-fait, et nous eûmes alternativement des calmes et de petits vents variables jusque dans la matinée du 27; alors la brise d'ouest-sud-ouest souffla assez bon frais. — A midi, nous observâmes la hauteur du soleil [2]. — A trois heures après midi, nous vîmes l'île Bering, dont la pointe sud-ouest nous restoit au nord-est, et l'extrémité sud-est au nord-est, soixante-treize degrés.

A huit heures du soir, le vent fraîchit, le temps devint brumeux, et nous commençâmes à essuyer des grains. Nous avions la terre à environ quatre milles sous le vent; et un rocher détaché qui se trouve vis-à-vis de la pointe nord-ouest de l'île, étoit droit devant nous.

M. Bakoff qui commandoit le quart, s'a-

[1] Latit. 54° 14′ nord. — Longitude corrigée, 162° 30′ est.

[2] Latit. 54° 45′ 22″ nord. — Longit. 165° 36′ est.

1791. Mai. perçut le premier du danger qui nous menaçoit. Il fit aussitôt déployer toutes les voiles que pouvoit porter le vaisseau ; et c'est à cette présence d'esprit que nous dûmes le bonheur d'éviter le rocher. Nous passâmes à vingt brasses tout au plus de cet écueil, ayant le platbord presqu'entièrement sous l'eau. Il étoit onze heures du soir, lorsque nous eûmes doublé cette pointe ; alors nous gagnâmes le large. Le temps étoit très-brumeux.

L'extrémité méridionale de l'île Bering reste exactement, suivant la boussole, au nord-est, soixante-sept degrés, du port de St-Pierre et Saint-Paul, et à la distance de cent quatre-vingt douze milles. L'île s'étend au nord-ouest, trente-cinq degrés dans une étendue de quarante milles. La partie occidentale de cette île est couverte de montagnes chargées de neige, et dont nous ne pûmes pas voir les sommets, parce qu'ils étoient enveloppés d'épais brouillards. La pointe septentrionale est très-basse, et nous n'y aperçûmes point de neige. Il y a du côté de cette pointe deux baies où hivernent les galiotes marchandes : mais il y a peu d'eau, l'entrée en est dangereuse, et elles sont exposées aux vents de nord. Chacune de ces baies reçoit les eaux d'un ruis-

seau, dans lequel on trouve des cailloux blancs et transparens. Quelquefois, après des coups de vent de nord, la mer jette sur la plage de l'île Bering de petits morceaux de cuivre natif[1]. 1791. Mai.

Le 28, à midi, nous prîmes hauteur [2].— A deux heures, la distance du soleil à la lune, que nous observâmes, nous mit à même de déterminer la longitude [3] du lieu où nous étions, longitude qui étoit bien d'accord avec le résultat de la route estimée.

Le vent de sud-ouest soufflant grand frais, nous ne pûmes pas entrer dans la baie, pour y joindre ou attendre la corvette commandée par le capitaine Hall; alors nous prîmes le parti de nous rendre directement à Ounalaschka.

Le 29, à trois heures du matin, quoique les brouillards fussent très-épais, nous vîmes l'île de Cuivre derrière nous; de sorte que nous devions en avoir passé très-près. Nous gouvernions à l'est-sud-est. Le vent souffloit du sud-ouest avec beaucoup de force.

[1] La pointe septentrionale de l'île Bering est à 52° 25' de latitude nord, et à 166° 15 de longitude est.

[2] Latit. 55° 14' 23" nord.—Longit. corrigée, 166° 50' est.

[3] Longit. 166° 52' 45" est. — Variation de la boussole, un point à l'est.

1791. Mai.

Tout ce que nous pûmes observer à l'égard de l'île de Cuivre [1], c'est qu'elle est montueuse, et qu'elle gît à vingt-sept milles au nord-est, soixante-cinq degrés, de la pointe méridionale de l'île Bering, s'étendant à vingt-cinq milles au sud-est, soixante-un degrés. Il y a beaucoup de rochers entre ces deux îles, et en dehors de l'extrémité méridionale de l'une et de l'autre.

A cinq heures du soir, nous observâmes la distance du soleil à la lune, et déterminâmes notre position géographique [2]. Bientôt après, le vent se calma.

Le 30, à midi, nous prîmes hauteur [3]. — A sept heures du soir, nous vîmes la terre. C'étoit une très-haute montagne couverte de neige, qui nous restoit au sud-est, trente degrés, et que nous dérobèrent bientôt les brouillards et l'obscurité de la nuit.

Nous eûmes, toute la nuit et le lendemain, de petits vents, avec une forte houle qui venoit du sud.

Les brouillards ne nous permirent de revoir

[1] Les Russes appellent l'île de Cuivre *Mednoï-Ostroff*. (*Note du Traducteur.*)

[2] Latit. 54° 14′ nord. — Longit. 169° 0′ 15″ est.

[3] Latit. 53° 43′ nord. — Longit. 170° 12′ est.

la terre que le mercredi 4 juin, à trois heures après midi. Nous reconnûmes alors la pointe occidentale d'*Attou*, qui nous restoit au nord, à la distance de treize milles, et la pointe orientale au nord-est, soixante douze degrés. 1791. Juin.

Nous gouvernions à l'est-nord-est, et nous filions deux nœuds, à la faveur d'un petit vent d'ouest-nord-ouest. A midi, nous déterminâmes notre position par estime [1]. — A quatre heures après midi, l'extrémité occidentale d'*Attou*, nous restoit au nord-ouest, trente-un degrés trente minutes; et la pointe nord-ouest d'*Agattou* au nord-est soixante degrés. —Nous profitâmes de tout le vent. En sondant, nous trouvâmes soixante-quinze brasses d'eau sur un fond pierreux.

L'île d'Attou est montueuse et couverte de neige [2]. Son extrémité occidentale reste, suivant la boussole, au sud, soixante-un degrés est, de la pointe méridionale de l'île Bering, à la distance de deux cent quinze milles. Plusieurs rocs détachés entourent l'extrémité occidentale de l'île d'Attou, et, dans la partie méridionale, il y a de petites anses qui pa-

[1] Latit. 52° 32′ nord. — Longit. 172° 15′ est. — Variation de la boussole, 1° 14′ à l'est.

[2] *Voyez* l'Atlas, Planche VIII.

1791. Juin.

roissent être commodes, mais exposées aux vents de sud.

De l'est d'Attou à la pointe occidentale d'Agattou, la distance est de vingt milles. La direction de l'île d'Agattou est sud-est-quart-d'est, et elle s'étend à l'est à environ seize milles. Là, il paroît qu'il y a également de petites anses, mais l'entrée en est barrée par des ressifs. La pointe occidentale de l'île d'Agattou est fort basse le long de la mer, et s'élève graduellement. A huit milles de cette pointe est une très-haute montagne, dont, à notre passage, le sommet étoit caché par les nuages. Les montagnes du côté de l'est furent également dérobées à nos yeux.

A dix milles au nord d'Agattou, est la petite île de Semitch; et en dehors de la pointe orientale d'Agattou, il y a une autre île encore plus petite.

Nous nous dirigeâmes vers l'est. Le 5 juin, à midi, nous prîmes hauteur [1]. Le temps étoit cependant très-brumeux. — A deux heures après midi, nous vîmes Bouldyr, au nord-est-quart-de-nord-deux-quarts-d'est de nous. Peu après, le brouillard s'épaissit beaucoup, et il

[1] Latit. 52° 10′ 25″ nord. — Longit. corrigée, 174° 17′ est.

tomba de la pluie. Bouldyr est, d'après la boussole, au nord-est, quatre-vingts degrés, d'Agattou, à la distance de soixante-dix milles. Cette île n'est qu'un rocher excessivement élevé, dont la circonférence est ovale. Elle a six milles de diamètre du nord au sud, et quatre milles de l'est à l'ouest. En dehors de ses extrémités orientale et occidentale, il y a beaucoup de rochers, et ceux qui sont du côté de l'ouest s'étendent à une distance considérable. 1791. Juin.

Le 6, à trois heures du matin, nous découvrîmes dans le sud-est l'île de Kyska, et un îlot de rocher qui nous restoit aussi au sud-est, soixante-quatre degrés. Nous passâmes dans le canal qui sépare les îles, et nous gagnâmes le nord.

Le canal a soixante-quatre milles de large. L'extrémité septentrionale de Kyska est à l'est de l'extrémité méridionale de Bouldyr. Kyska s'étend dans une direction sud-quart-d'est, a vingt-six milles de long, et est terminée par une pointe peu élevée. La plus grande largeur de cette île est de vingt milles. Il y a, du côté de l'est, quelque plat pays, et on y voit beaucoup de rochers. — A midi, nous déterminâmes, par estime, notre position géographique [1].

[1] Latit. 52° 23′ 20″ nord. — Longit. 177° est.

1791. Juin. Tout-à-coup nous aperçûmes un groupe d'îles, dont la plus occidentale se nomme *Sigoula*, et est à quatorze milles, à l'est de Kyska. L'île de Sigoula est presque ronde et a neuf milles de circonférence. Celle de Krissey, située à peu près à la même distance au sud-est de Kyska, est petite et rocheuse. L'île d'Amtchitka est à environ huit milles à l'est-nord-est de Krissey, et s'étend à l'est dans un espace de près de soixante milles. Amtchitka a une baie très exposée au sud. Le côté nord de cette île ne peut être abordé que par des canots : il y a trop d'îlots et de rochers pour que les vaisseaux osent en approcher.

En partant de la pointe orientale d'Amtchitka, et allant droit au nord, on trouve à la distance de vingt-huit milles l'île de *Semi-Sopischnoï* [1], qui a vingt-deux milles d'étendue de l'est à l'ouest. — Les brouillards ne tardèrent pas à nous cacher toutes ces îles.

Le temps étoit si sombre et si brumeux, que nous restâmes trois jours sans revoir les îles. Le 9, à midi, le soleil perça la brume, et soudain nous vîmes la terre à tribord pardessus la vergue de misaine. Elle paroissoit presque toucher le vaisseau. Une montagne

[1] Les sept pics.

très-élevée, stérile, et en partie couverte de neige, nous restoit au nord-est, soixante-deux degrés, et au sud-est, quarante-six degrés, et tout au plus à un demi-mille de distance. Le côté que nous présentoit cette montagne, étoit un roc perpendiculaire; et nous ne pouvions pas trouver le fond avec une ligne de cent brasses. 1791. Juin.

Nous observâmes la hauteur méridienne du soleil, qui, dans le brouillard, étoit de soixante-un degrés dix minutes [1].

Le vent souffloit assez bon frais du nord; et comme il étoit impossible de doubler la pointe de la montagne, nous cinglâmes au sud-est-quart-de-sud. Nous crûmes d'abord que cette montagne, que nous avions si près de nous, étoit le volcan Gorelloï; mais bientôt nous la reconnûmes pour l'extrémité nord-ouest de Tanaga. Sa masse énorme et inégale ressemble à un groupe de montagnes, dont l'une formant un cône, s'élève à une excessive hauteur, et vomit de temps en temps une épaisse fumée. Les divers sommets de la

[1] Cette hauteur donnoit une latitude de 52° 5′ 21″ nord. — La latitude, d'après la route estimée, étoit de 52° 6′. — Longit. 180° 22′ est. — Variation de la boussole, un point et demi à l'est.

1791. Juin.

montagne sont chargés de neige, qui descend souvent en avalanches jusqu'à mi-côte, et est noircie par une grande quantité de cendres. Cette montagne s'étend huit milles au sud, et six milles à l'est-quart-de-nord. Au sud - sud - ouest de l'île, et à huit milles de la pointe nord-ouest, la montagne est terminée par un rocher très-avancé qui forme un cap, et est entourée de plusieurs rocs détachés et fort aigus. Nous jugeâmes que derrière ce cap le mouillage devoit être sûr.

Le capitaine Zaritscheff offrit d'être l'explorateur de cette île. Le capitaine Billings y consentit ; et en conséquence M. Zaritscheff partit le soir dans la chaloupe. Nous nous tînmes bord sur bord en attendant son retour. Bientôt il se leva un brouillard très-épais, qui dura jusqu'au lendemain à midi. Pendant ce temps-là, nous observâmes des flux et des reflux de la mer, qui couroient avec beaucoup de rapidité dans diverses directions, mais principalement au sud et au sud-est.

Le 10 à midi, nous prîmes hauteur [1]. Nous étions à un mille à l'est de la terre, lorsque nous aperçûmes la chaloupe qui ramoit vers

[1] Latit. 51° 56′ 3″ nord.

nous, et bientôt elle fut rendue à bord. Le capitaine Zaritscheff trouva un très-bon mouillage à six milles au sud-sud-ouest de la pointe rocheuse. Etant tout-à-coup surpris par le calme, nous nous fîmes touer pour entrer dans la baie, où nous mouillâmes à six heures du soir. Le volcan de Gorelloï nous restoit ouest-nord-ouest, à la distance de vingt-deux milles. La veille, pendant que le brouillard étoit excessivement épais, nous dûmes passer très-près de cette montagne. Nous ne vîmes point son sommet, parce qu'il étoit chargé de nuages : mais nous observâmes qu'à sa base, le rivage étoit très-escarpé ; on ne peut y aborder du côté du sud-ouest qu'avec des canots, et dans les temps calmes. Cette montagne se trouve au sud, quatre-vingt-un degrés est, de l'île de Krissey, dont elle est distante de cent sept milles; et son étendue est de six milles du nord au sud, et de trois milles de l'est à l'ouest.

1791. Juin.

J'ai décrit la partie nord-ouest de Tanaga, jusqu'aux rochers aigus qui s'inclinent au sud-sud-ouest, dans un espace de huit milles. Ces rochers sont à l'extrémité septentrionale du bassin où nous jetâmes l'ancre [1], et qui a environ deux milles et demi de circonférence

[1] Latit. 51° 52′ nord. — Longit. 180° 25′ est.

1791. Juin. avec sept brasses d'eau sur un fond de sable. A l'entrée est une aiguade fort commode. Cette petite baie n'a d'autre inconvénient que d'être exposée au vent de nord-ouest.

De l'extrémité de la baie, la côte s'incline à l'est-quart-de-sud, jusqu'à la distance de huit milles. Elle est basse, tapissée de verdure, et terminée par une pointe sablonneuse, au-delà de laquelle l'île s'étend de quinze milles au sud-quart d'ouest. Toute l'île, à l'exception de la partie septentrionale, est basse, baignée par des lacs d'eau douce, et entremêlée de quelques petites collines, près desquelles on voit les demeures des indigènes presque toutes désertes. Nous trouvâmes, dans un de ces endroits, des huttes de terre où il y avoit une vingtaine de femmes et un très-petit nombre d'hommes, les uns et les autres vieux et infirmes. Ce sont ces vieillards qui, avec quelques petits enfans, constituent à présent toute la population de l'île. Tous les hommes en état de travailler et tous les jeunes garçons ont été enlevés par Loukhanin et ses gens, qui en ont fait des chasseurs d'amphibies. Ce qui faisoit croire aux vieillards que nous vîmes, que l'intention de Loukhanin n'étoit pas que ces malheureux revinssent dans l'île,

c'est qu'il avoit aussi emmené par force toutes les jeunes femmes qu'il avoit pu entasser dans sa galiote. Ils pensoient, au contraire, que Loukhanin vouloit former un établissement sur la côte d'Amérique [1], et y fixer leurs compatriotes. Ils nous dirent que ceux-ci n'avoient quitté leur île qu'avec beaucoup de regret. 1791. Juin.

Tanaga étoit autrefois très-bien peuplée : mais les Russes l'ont rendue presque déserte, comme je viens de l'expliquer, et ils en ont fait autant à toutes les autres îles de l'ouest.

Les habitans de l'île de Tanaga s'habillent précisément de la même manière que ceux d'Ounalaschka, mais leurs femmes portent moins d'ornemens que celles de cette dernière île. Ils parlent un dialecte de la même langue d'où est dérivé celui des Ounalaschkans. Cependant ils ont des danses et des jeux qui ne ressemblent point à ceux de ces derniers. Ils ont de la grâce dans leurs mouvemens, et ils ne s'écartent jamais de la plus modeste décence, bien différens en cela de tous les autres sauvages, qui montrent souvent beaucoup de lasciveté.

Les jeunes gens de Tanaga s'amusent quelquefois à sauter sur une grande peau de lion

[1] Ils appellent cette côte *la terre de Kanaïski*.

1791. Juin.

de mer, qui est tenue en l'air par quatre ou six hommes. Ils y sautent d'abord, et s'y tiennent bien droits, puis, en balançant la peau, on les lance à une très-grande hauteur. Ils retombent debout sur la peau, et continuent cet exercice jusqu'à ce qu'ils soient fatigués; alors ils sautent à terre. Je voulus essayer de ce jeu; mais je ne pus pas réussir. Dès qu'on balançoit la peau, mes genoux fléchissoient, ou je perdois l'équilibre. Les insulaires prétendirent que je ne pouvois pas sauter, parce que je fixois les yeux sur la peau, tandis que je devois me tenir droit et regarder en haut. Ils disoient aussi que je ne devois pas chercher à m'élancer, mais bien me laisser jeter en l'air par les hommes qui tenoient la peau.

Les baïdars [1] des indigènes de Tanaga sont faits de la même manière que ceux des Ounalaschkans; mais ils sont plus grands et plus lourds.

Nous avions à bord trois naturels de cette île, ou de celle de Kanaga qui en est voisine. Ils y avoient été enlevés, en 1785, par Gregory Schelikoff, qui, suivant ce qu'on nous raconta, se conduisoit d'une manière indigne

[1] Les canots.

envers les insulaires de ces mers. Deux de ceux que nous avions à bord, étoient au service du capitaine Billings, depuis le temps de son arrivée à Okhotsk en 1786. Ils s'étoient embarqués, cette fois-ci, dans l'espoir d'être déposés sur leur île; et, malgré l'état de désolation dans laquelle ils la trouvoient, ils regagnèrent leur habitation avec le plus grand empressement. C'est une nouvelle preuve de l'attachement qu'ont tous les hommes pour le pays où ils ont passé les années de l'innocence et du bonheur. Nos insulaires furent très-contens de recevoir un morceau de papier qui devoit les exempter de l'oppression des Russes [1], si toutefois ceux-ci daignoient y avoir égard. Mais indépendamment de cette récompense, ils reçurent quelques vêtemens, dont leur firent présent divers officiers du vaisseau. On leur donna aussi un peu de tabac, avant de les mettre à terre.

1791. Juin.

Ce n'est pas de cette manière qu'*Omaï* [2] fut

[1] J'espère que mes Lecteurs ne confondront point le caractère de ces misérables et barbares exilés avec le caractère général des Russes, qui sont naturellement bons et hospitaliers. (*Note de l'Auteur.*)

[2] Omaï étoit un indigène des îles de la Société, que le capitaine Cook conduisit à Londres, et ramena dans

1791. Juin. rendu à ses parens et à ses amis par le capitaine Cook. Tout ce que possédoient nos trois insulaires étoit bien peu propre à exciter l'envie de leurs compatriotes ; et pendant six années d'un service dans lequel ils avoient montré non moins de fidélité que de zèle [1], ils n'avoient pas acquis assez de talens pour se rendre recommandables aux yeux des autres insulaires, ou pour pouvoir vivre de la chasse. Un seul d'entr'eux étoit en état de conduire un petit baïdar, encore falloit-il pour cela que la mer fût bien tranquille. Enfin, ils n'avoient, je crois, d'autres moyens d'exister que de fouiller des racines sauvages bonnes à manger, et de ramasser des co-

son pays, comblé des bienfaits du roi d'Angleterre, et de plusieurs particuliers. (*Note du Traducteur.*)

[1] L'un de ces jeunes insulaires nous servoit, M. Main et moi, lorsque nous étions sur la Kovima. Un jour M. Main lui demanda : « Qu'est-ce que me feront les » sauvages si je tombe entre leurs mains » ? — « Monsieur, répondit le jeune homme, vous ne tomberez » jamais dans leurs mains si je reste avec vous. Je porte » toujours un couteau bien pointu ; et si je vous vois » poursuivi par les sauvages, et que vous ne puissiez » pas vous échapper, je vous plongerai mon couteau » dans le cœur : alors les sauvages ne pourront vous » rien faire ».

quillages

quillages qui abondent sur les plages sablonneuses de ces mers, sur-tout les pétoncles. Ces derniers sont même d'une grosseur extraordinaire. 1791. Juin.

On trouve aussi sur les rochers de cet archipel plusieurs sortes de moules et de lépas qui y sont attachés, et ne dépassent pas la marque où l'eau reste à mer basse. Les chasseurs russes donnent le nom de *baïdar* à une espèce de ces coquillages qui est très-abondante, et ressemble à leurs petits canots découverts. Les coquillages de cette espèce ont sur le dos un rang de petites coquilles adhérentes. Les indigènes en font très-grand cas, et les mangent aussi-bien crus que cuits. Pour moi je les trouvai aussi très-bons. Les plus gros ont environ trois pouces de long, et un pouce de large. Ils sont bien pleins, et leur chair est ferme.

Des baleines sont souvent jetées sur la plage sablonneuse de la pointe de Tanaga, et fournissent alors aux habitans de l'île de quoi se nourrir et s'éclairer long-temps.

Il est une espèce de baleine qui échoue fréquemment sur le rivage des îles Aléoutes, ainsi que sur la côte du Kamtchatka, et dont les indigènes ne mangent jamais. Ils se con-

1791. Juin. tentent d'en ramasser la graisse pour brûler. Cette baleine ne diffère nullement des autres par la forme ; mais on remarque que ni les mouettes, ni les autres oiseaux de proie, ni même les renards n'y touchent. On dit que les chasseurs russes, ayant essayé d'en manger, ont éprouvé que sa graisse se changeant en huile dans l'estomac, sortoit par tous les pores, et qu'on rendoit sa chair sans pouvoir la digérer. On ajoute que si ceux qui en mangent ont eu quelques blessures ou quelques plaies, elles se rouvrent toujours, quelque temps qu'il y ait qu'elles ont été guéries. Plusieurs chasseurs m'assurèrent qu'ayant hasardé de manger de cette baleine, ils avoient cruellement éprouvé tous les effets que lui attribuoient les naturels, soit pour la subtilité de sa graisse, soit pour l'impossibilité d'en digérer la chair, et que de plus, à la suite de ce funeste repas, quelques-uns d'entr'eux qui avoient eu des maladies vénériennes dont ils étoient bien guéris, les avoient vues se renouveler avec fureur. Quant à ce dernier effet, on prétend que la chair de toutes les autres baleines le produit également.

L'île de Tanaga est la seule où nous vîmes l'oie à duvet. Il y en avoit beaucoup dans

les lacs des parties basses de l'île. Les robes et les manteaux que font les sauvages avec la peau et les plumes de cet oiseau, sont les plus estimés de ce genre, parce qu'ils sont plus doux, plus chauds et plus forts que tous les autres.

1791. Juin.

Nous demeurâmes à l'ancre jusqu'au dimanche 15. Pendant tout ce temps-là, le temps fut humide et brumeux ; ce qui nous empêcha d'aller examiner les petites îles rocheuses qui sont à l'ouest de Tanaga. Ces îles étoient autrefois la retraite des loutres de mer et de plusieurs autres amphibies, dont l'espèce ne s'y trouve plus.

A trois heures après midi, nous fîmes voile avec une jolie brise de sud-est, et nous gouvernâmes à l'ouest-nord est pour doubler la pointe septentrionale de l'île de Tanaga. Mais à six heures après midi, le vent ayant diminué et passé au nord-est-quart-d'est, nous fûmes obligés de louvoyer toute la nuit, ainsi que le lendemain.

Le 17, nous continuâmes à louvoyer. A midi, nous prîmes hauteur [1]. Nous arrivâmes vis-à-vis de l'île de Kanaga, distante de sept milles de celle de Tanaga. Nous vîmes dans

[1] Latit. 52° 7′ 55″ nord.

1791. Juin. la première de ces îles la fumée s'exhalant d'une source chaude, qui coule au pied d'une montagne où il y avoit anciennement un volcan. Nous découvrîmes bientôt, à douze milles de distance de Kanaga, et à peu près par la même latitude, la petite île de Bobrovoï, qui doit son nom à la grande quantité de loutres de mer qu'on y trouvoit autrefois.

Le vent continuoit à souffler du nord-est, et le temps étoit très-brumeux. Cette double raison nous empêcha de voir les îles sous le vent. En passant le canal de Tanaga, où nous mouillâmes pendant quelque temps, nous résolûmes de gagner le sud des îles.

Le 18, à trois heures du matin, nous gouvernâmes au sud-ouest-quart-de-sud. Nous étions favorisés par une brise qui souffloit assez bon frais du nord-est-quart-de-nord, et qui, vers midi, devint carabinée.

Le temps étoit brumeux [1]. La montagne de Gorelloï nous restoit au sud-ouest, soixante-douze degrés, quand tout-à-coup nous découvrîmes l'île basse d'Illouk au sud-ouest, six degrés; cette île est éloignée de douze milles de l'extrémité sud-ouest de Tanaga. Peu après, nous vîmes les îles rocheuses situées entre Illouk et Gorelloï.

[1] Latit., par estime, 51° 48′ 5″ nord.

Le 19, nous eûmes un vent d'est qui souffloit par rafales. L'air étoit épais, et les nuages couroient avec beaucoup de rapidité. Cependant le soleil se montra à midi, et nous prîmes hauteur [1]. — L'après-midi, il tomba de la pluie, et nous essuyâmes une bourrasque. — A cinq heures du soir, nous courûmes sous nos basses voiles, serrant le vent au plus près et ayant les amures à tribord. 1791. Juin.

Le 20, à midi, le vent souffloit assez bon frais. Nous avions tous nos ris pris, et nous gouvernions à l'est-quart-de-nord. La brume étoit très-épaisse; de sorte qu'il nous étoit impossible de voir aucune terre.

Le 21, à midi, nous observâmes la hauteur du soleil [2]. — A cinq heures du soir, nous découvrîmes l'île d'Adach; son extrémité occidentale nous restoit au nord-ouest, quinze degrés. — Depuis cinq heures jusqu'à sept, notre sillage fut de sept milles et demi au nord-nord-est. Alors la pointe basse d'Adach nous restoit au nord-ouest, trente-neuf degrés,

[1] Latit. observée, 51° 27′ 20″ nord. — Longit. corrigée, 181° 29′ est. — Variation de la boussole, un point et demi à l'est.

[2] Latit. 51° 4′ 57″ nord. — Longit. corrigée, 182° 22′ est.

1791. Juin. à la distance de dix-sept milles. Nous découvrîmes une autre île dans le nord-nord-ouest : mais le brouillard nous déroba soudain toute espèce de terre.

Le dimanche 22, à sept heures du matin, nous découvrîmes des montagnes, et à huit heures nous nous trouvâmes près d'un groupe de quinze petites îles montueuses et différentes par leur forme. — A midi, nous observâmes la hauteur du soleil [1]. Favorisés par une légère brise du sud, nous fesions voile au nord-est, filant six à sept nœuds par heure, et passant entre les îles dont je viens de faire mention, quelques-unes desquelles nous rangeâmes à un demi-mille de distance tout au plus. Nos sondes étoient de trente à cinquante brasses, avec un fond de coquillages et de corail. La plus grande des quinze îles, l'île de Gorelloï, qu'il ne faut pas confondre avec le pic du même nom, nous restoit au nord-ouest, cinquante-sept degrés. — Comme les notes que je pris sur le livre de loc [2], ne sont pas très-distinctes à l'égard des autres îles qui

[1] Latit. 51° 58′ 38″ nord. — Longit. corrigée, 184° 48′ est.

[2] Le journal de navigation.

composent le groupe, je m'abstiendrai de donner ici leurs relèvemens. 1792. Juin.

Nous doublâmes la pointe septentrionale d'Atcha, que nous laissâmes à quatre milles de distance; et tout-à-coup nous fûmes environnés d'un brouillard très-épais.

Le 23, le brouillard dura toute la journée, de sorte que nous ne pûmes pas observer la hauteur méridienne du soleil; mais nous déterminâmes, par estime, notre position géographique [1]. Nous cinglâmes pendant vingt-quatre heures au nord-est-deux-quarts-d'est.

Le mardi 24, nous estimâmes notre position [2] et la route que nous avions faite, qui étoit de cent vingt-huit milles au nord-est, quatre-vingt-quatre degrés vingt-quatre minutes. — Le temps pluvieux, brumeux et toujours couvert, nous empêcha de voir la terre jusqu'à une heure et demie après midi. Nous la découvrîmes alors au sud-est, à un mille et demi de distance, et nous reconnûmes que c'étoit le promontoire d'Oumnak. Nous mîmes, d'après cela, le cap au nord-est; et

[1] Latit. 53° 4′ nord. — Longit. 187° 48′. — Nous estimâmes la variation de la boussole, d'un point trois quarts à l'est.

[2] Latit. 53° 27′ nord. — Longit. 191° 28′ est.

1791. Juin.

à cinq heures nous vîmes l'extrémité nord-ouest d'Ounalaschka, qui nous restoit au sud-est, quatre-vingt-cinq degrés.

A neuf heures du soir, nous dépassâmes le rocher très-remarquable qui ressemble à un vaisseau à la voile, et se trouve dans le canal entre Oumnak et Ounalaschka. Nous avions alors la baie de Tcherneski au sud-est, seize degrés. — Voyant la terre droit devant nous, nous serrâmes le vent et gouvernâmes au nord. A dix heures, nous étions à environ trois milles du rivage d'Ounalaschka. Nous fîmes embarquer quelques hommes dans un baïdar pour aller reconnoître la côte, que la brume nous cachoit, et nous nous tînmes bord sur bord toute la nuit.

Le lendemain matin, à quatre heures [1], le vent d'ouest souffloit petit frais, et nous étions bien à la vue de la terre, lorsque plusieurs insulaires vinrent à bord, et nous pilotèrent dans la baie d'Amoknak. Vers les trois heures après midi, nous mouillâmes dans le bassin d'Illoulouk, à environ vingt toises des établissemens auxquels ce bassin doit son nom. — Bientôt nous envoyâmes planter sur le rivage la tente destinée à servir d'observatoire.

[1] Le mercredi 25 juin.

Le capitaine Hall n'étoit point rendu à Ounalaschka, ce qui nous étonna beaucoup, et nous fit craindre qu'il lui fût arrivé quelqu'accident en route, à moins qu'il n'eût pas pu quitter le Kamtchatka aussitôt qu'il l'espéroit. 1791. Juin.

CHAPITRE XVII.

LE CAPITAINE BILLINGS RENONCE AU PROJET DE VISITER UNE SECONDE FOIS L'AMÉRIQUE AU SUD DE LA RIVIÈRE DE COOK. — DÉPART POUR LA BAIE DE SAINT-LAURENT. — ILES DE SAINT-GEORGES ET DE SAINT-PAUL. — ILE DE GORE. — LE CAPITAINE BILLINGS DÉBARQUE SUR LE CONTINENT D'AMÉRIQUE.—DÉTAILS SUR CETTE PARTIE DU CONTINENT. —ARRIVÉE DANS LA BAIE DE SAINT-LAURENT.

1791. Juin. Le capitaine Billings déclara formellement qu'il avoit renoncé à l'idée de visiter de nouveau la partie de la côte d'Amérique, qui s'étend au sud de la rivière de Cook. Il annonça, en même temps, que dès qu'il auroit mis à terre les vivres destinés à l'approvisionnement de la corvette du capitaine Hall, et pris, à la place, du lest avec l'eau dont nous avions besoin, il feroit voile pour la baie

de Saint-Laurent, sur la côte des Tchoutskis, 1790.
où Dauerkin et Kobileff, officiers partis d'Ok- Juin.
hotsk en 1789, étoient allés nous attendre.

En cas que le capitaine Hall n'arrivât pas avant notre départ, les vivres déposés pour lui à Ounalaschka devoient rester sous la garde de son chirurgien Allegretti, de l'enseigne Ivan Alexieff et d'un matelot; et à son arrivée le capitaine Hall devoit recevoir l'ordre de nous joindre immédiatement dans la baie de Saint-Laurent, sans même essayer de passer le détroit de Bering. Le capitaine Billings prétendoit que la saison étoit trop avancée pour qu'on pût faire aucune tentative qui détournât de la route qu'il se prescrivoit; et il disoit qu'il pourroit lui-même facilement faire à terre le relèvement de toutes les positions géographiques qu'il étoit chargé de déterminer.

Rien, je l'avoue, ne pouvoit me paroître plus funeste que cette résolution du capitaine Billings. Je prévis soudain qu'elle alloit mettre un terme à une expédition pour laquelle la plus magnifique des souveraines avoit déployé toute sa générosité, expédition dont les diverses nations de l'Europe attendoient le résultat avec non moins d'espoir que d'impatience, jouissant d'avance de l'idée de lui

1791. Juin. devoir bientôt des notions certaines sur la géographie d'une partie du globe, encore inconnue, et la conviction de l'existence ou non-existence d'un passage dans le nord-ouest de l'Amérique. Hélas ! après plusieurs années de fatigues et de dangers ; après avoir occasionné des dépenses excessives au gouvernement, après être si avancés dans notre voyages, et à la veille de voir arriver le vaisseau qui devoit nous accompagner ; enfin, après être, selon moi, à l'instant d'exécuter la partie la plus importante de notre entreprise, y renoncer me sembloit non moins difficile à concevoir qu'impardonnable.

Je n'espérois plus revoir le capitaine Hall qu'à notre retour au Kamtchatka, ou même à Pétersbourg, ce qui contribuoit beaucoup à m'affliger ; car si nous avions été assez heureux pour qu'il fût arrivé avant que nous eussions quitté Ounalaschka, peut-être auroit-il engagé le capitaine Billings à changer de plan, et à poursuivre le véritable objet de l'expédition.

Le capitaine Billings reçut toujours avec une impatience déplacée et un insolent dédain les avis du capitaine Zaritscheff, soit sur la Kovima, soit dans la mer Glaciale ou ail-

leurs, ainsi que les représentations des autres officiers, qui avoient cru pouvoir librement énoncer leur opinion. Certes, j'ai eu trop souvent occasion d'observer que les honneurs et le pouvoir jettent toujours dans une sorte d'ivresse et de délire celui qui en est revêtu, à moins qu'ils ne soient la récompense du mérite réel, ou l'effet d'une ancienneté de service. Dans ces deux derniers cas, ceux qui sont revêtus de l'autorité en connoissent le prix, et on peut les comparer à ces gens qui, ayant acquis des richesses par le travail, savent les ménager, tandis que ceux qui en héritent à l'improviste et au hasard, les prodiguent étourdiment.

1791. Juin.

Après le capitaine Billings, M. Zaritscheff étoit le seul officier de marine que nous eussions à bord [1]; et je peux affirmer qu'il étoit le seul de l'expédition qu'on puisse mettre au rang des savans navigateurs. Il possédoit cette modestie qui est ordinairement la compagne du mérite, et il y joignoit la sensibilité la plus délicate, fondée sur les principes du véritable honneur. Il eut, pendant quelque temps du moins, l'espoir d'acquérir de la gloire

[1] Le capitaine Hall et le capitaine Bering étoient dans la corvette.

1791. Juin. dans l'expédition à laquelle il étoit attaché ; mais il vit enfin qu'il falloit renoncer à cette gloire. Cependant son devoir l'emporta sur sa sensibilité ; et quoique très-fâché d'avoir été souvent rebuté par le capitaine Billings, il lui dit : — « Capitaine, est-il donc d'une nécessité indispensable que vous vous rendiez » vous-même dans le pays des Tchoutskis ? » Ne pourriez-vous pas y envoyer quelqu'un » par terre, tandis que vous feriez une seconde tentative par mer » ? — M. Zaritscheff ne reçut alors que des réponses évasives ; mais il espéra que si le capitaine Hall arrivoit, leurs efforts réunis pourroient engager le capitaine Billings à changer de projet [1].

[1] J'aurois bien désiré pouvoir supprimer cette partie de ma relation ; mais j'ai cru que mon silence seroit plus injuste que la conduite que je révèle, et que le devoir m'obligeoit à faire connoître et les torts du capitaine et le mérite des officiers.

Les trois officiers qui commandoient le quart, étoient le capitaine Zaritscheff, M. Bakoff, chargé de prendre soin des agrès et de tout ce qui avoit rapport au vaisseau et aux canots, mais qui n'entendoit rien à la navigation ; et le sturman * Batakoff, dont le principal emploi étoit de rester à côté du timonnier et de tenir le livre de loc, mais non de se mêler de la conduite du

* Maître d'équipage.

Après avoir débarqué les vivres et les autres objets destinés à la corvette, et avoir pris du lest et une provision d'eau, nous nous tînmes prêts à faire voile. Dans la soirée du 7 juillet, on mit à terre M. Allegretti, chirurgien de la corvette, Ivan Alexieff, enseigne de chasseurs, et un matelot, et on leur remit des instructions pour le capitaine Hall, instructions par lesquelles le capitaine Billings lui enjoignoit de venir le joindre sans délai dans la baie de Saint-Laurent. 1791. Juillet.

A neuf heures du soir, nous levâmes l'an-

vaisseau. Il prenoit la hauteur du soleil; il observoit l'azimut pour déterminer la variation de l'aimant; il faisoit des relèvemens, etc. — Ces deux derniers officiers avoient assez d'expérience pour commander le quart, et s'ils n'étoient pas très-savans, ils avoient

Le bon sens, don du ciel, appui de la foiblesse,
Qui vaut tout le savoir des sages de la Grèce.

Ils étoient actifs, zélés, entreprenans, principalement M. Bakoff qui, en outre, montroit une présence d'esprit admirable dans toutes les occasions pressantes ou périlleuses. Les matelots et les officiers mariniers formoient deux quarts; et il n'est pas inutile d'observer qu'avant d'être employé dans l'expédition, aucun matelot n'avoit vu un vaisseau; et qu'il en étoit de même des officiers mariniers, à l'exception de trois.

1791. Juillet.

cre ; mais le vent calma presqu'aussitôt, et lorsque nous eûmes fait environ deux milles en dehors du bassin, nous mouillâmes de nouveau.

Le jeudi 8, à quatre heures du matin, nous fîmes voile avec une jolie brise de sud-ouest. Mais bientôt après, le calme nous força de jeter encore l'ancre dans la baie d'Amoknak. Nous y trouvâmes dix-huit brasses d'eau sur un fond de sable fin. D'après le relèvement de divers points, et les observations faites à terre, nous déterminâmes la position du lieu où nous étions à l'entrée de la baie [1]. — Le volcan d'Akoutan nous restoit au nord-est, soixante-deux degrés; Ounalgi, au sud-est, soixante-treize degrés. — Nous ne tardâmes pas à découvrir Akouna au nord-est.

Tandis que nous étions mouillés dans la baie d'Amoknak, un des insulaires vint nous joindre pour nous demander de s'embarquer avec nous. En conséquence nous le prîmes à bord avec son petit baïdar. — A huit heures du soir, nous remîmes à la voile, gouvernant au nord-ouest. La brise du sud-est soufloit bon frais, et le temps étoit brumeux. —

[1] Latit. 54° 8′ nord. — Longit. 193° 17′ est. — Variation de la boussole, deux points à l'est.

A minuit, le vent passa au nord-ouest, et bientôt après il devint tempétueux, et le ciel se chargea de nuages. 1791. Juillet.

Le 9, à midi, nous prîmes hauteur [1]. L'après-midi, le vent perdit beaucoup de sa violence.

Le 10, à midi, nous estimâmes notre route, et nous vîmes que depuis le moment de notre départ de la baie d'Ounalaschka, nous n'avions fait que vingt-neuf milles au nord-ouest, trente-six degrés cinquante-sept minutes. — Dans la matinée, je priai M. Zaritscheff de jeter la sonde, parce que je pensois que nous pourrions trouver le fond, et, en effet, nous le trouvâmes vaseux et sablonneux par quatre-vingt brasses d'eau : l'après-midi, nous n'en eûmes que soixante-quinze brasses.

Le temps fut brumeux toute la journée du 10, et, le lendemain, le vent souffla légérement, d'abord du nord-ouest, puis de l'ouest-quart-de-nord. — Le 11, à midi, nous vîmes plusieurs troupes de lions de mer qui jouoient sur les eaux. Nous vîmes aussi beaucoup d'oiseaux de mer, et du goûemon flottant. Dans les dernières vingt-quatre heures, nous avions

[1] Latit. 54° 59′ 38″ nord. — Longit. corrigée, 193° 1′ est.

1791. Juillet.

fait soixante-quinze milles au nord-ouest, quarante-neuf degrés vingt minutes. — Les brouillards continuèrent l'après-midi. — Le soir, la brise soufflant bon frais du sud-quart-d'ouest, nous prîmes tous nos ris, à l'exception de ceux du grand hunier, et nous mîmes en panne, dans l'espoir de voir le lendemain matin les îles découvertes par Pribouloff.

Le samedi 12, nous déployâmes nos voiles de très-grand matin. Nous gouvernâmes à l'ouest-nord-ouest, et nous aperçûmes, à travers les brouillards, la terre qui nous restoit au nord-nord-ouest. — A midi, nous déterminâmes, par estime, notre position géographique [1]. L'extrémité méridionale de l'île de St-Georges nous restoit alors au sud-est, cinquante-sept degrés, à la distance de seize milles.—Peu après, nous découvrîmes l'île de Saint-Paul.

Ces îles sont, non pas montueuses, mais remplies de collines. On y voit des vallées verdoyantes où croissent des plantes de la même espèce que celles qu'on trouve dans toutes les Aléoutes. Mais il n'y a point d'arbres, ni d'autres arbustres que quelques-uns de ceux qui portent des baies, et qui ont tout au plus

[1] Latit. 56° 59′ nord. — Longit. 189° 45′ est.

de douze à seize pouces de haut. Un banc de rochers défend l'abord de ces îles au sud et au sud-ouest, et s'étend à environ trois milles. Quelques-uns de ces rochers sont sous les eaux, et ne s'aperçoivent que parce que la mer s'y brise avec fureur, mais d'autres s'élèvent à une très-grande hauteur. Il n'y a point de port sûr dans ces îles; mais on y trouve du côté du nord-est, des anses peu profondes et découvertes, qui, quoique très-mauvaises, servent pour le débarquement des chasseurs, dont le premier soin, en y arrivant, est de haler leurs canots ou leurs baïdars sur le rivage pour qu'ils soient en sûreté. 1791. Juillet.

L'extrémité occidentale de l'île de Saint-Georges se trouve directement au nord, trente-neuf degrés, de la pointe septentrionale d'Ounalaschka, à la distance de cent quatre-vingt-dix milles. L'île s'étend de neuf milles à l'est-quart-de-nord-deux-quarts-d'est, et elle a environ huit milles de large.

A notre passage, les chasseurs de Loukhanin étoient dans ces îles; mais d'après ce que nous dit l'insulaire que nous avions à bord, et d'autres naturels avec qui nous conversâmes à Ounalaschka, ces chasseurs ne tuoient pas beaucoup d'animaux.

1791. Juillet.

Le bois que la mer jette sur les côtes, abondoit à Saint-Georges et à Saint-Paul, lorsque Pribouloff les découvrit; mais à présent il y est fort rare.—Les chasseurs de Loukhanin avoient avec eux quelques Ounalaschkans.

A huit heures du soir, le brouillard nous déroba la vue de la terre. À la faveur d'une légère brise d'est-sud-est, nous cinglâmes au nord-ouest-deux-quarts-d'ouest, en estimant deux points de variation à l'est.

Le dimanche 13 juillet, le vent d'est-sud-est souffla bon frais toute la matinée; nous gouvernions au nord-ouest, et avec peu de voiles nous filions six nœuds. — A midi, le temps devint très-brumeux [1]. L'après-midi, la brume continua. — A quatre heures, le vent souffla légérement du sud, et à sept heures, il passa au sud-ouest. Nous gouvernions au nord-ouest-quart-de-nord. Aux approches de la nuit, nous diminuâmes de voiles.

Le 14, le vent souffla petit frais du sud-sud-ouest, et nous continuâmes à gouverner au nord-ouest. Il y avoit beaucoup de brouillards. A sept heures du matin, nous vîmes dans les brouillards une terre au nord-est, et bientôt nous la reconnûmes pour l'île du Pi-

[1] Latit. estimée, 58° 38′ nord. — Longit. 188° 28′ est.

nacle de Cook. Nous mîmes le cap au nord-quart-d'est pour nous approcher de cette île. —A huit heures, le vent passa au sud-sud-est. Nous aperçûmes droit devant nous un rocher que le brouillard nous avoit long-temps caché. Soudain nous virâmes de bord, et nous fîmes deux milles en gouvernant au sud-ouest-deux-quarts-d'ouest; après quoi, nous reprîmes notre première route. 1791. Juillet.

A dix heures, nous découvrîmes l'île de Gore [1], et peu après nous observâmes qu'elle s'étendoit considérablement à l'ouest-nord-ouest. — A midi, nous prîmes hauteur, malgré une légère brume. Nous étions alors à environ deux milles de l'extrémité sud-est de l'île de Gore qui s'inclinoit au nord-ouest, soixante un degrés. Nous rangeâmes toute la côte sud-ouest, à la distance dont je viens de faire mention. Nous observâmes que cette île n'étoit pas très-élevée, mais que ses principales montagnes étoient encore chargées de neige, et que leurs sommets restoient cachés dans les brouillards. Il y a dans cette île diverses baies, dont le terrain voisin est fort bas, et qui paroissent offrir un bon mouillage. On y voit aussi des promontoires très-avancés,

[1] *Voyez* la Planche IX.

1791. Juillet.

en dehors desquels sont des bancs de rochers qui s'étendent de cinquante à cent brasses. Les vallées de l'île sont très-verdoyantes, mais les hauteurs ne présentent que des rochers arides.

L'île de Gore a environ vingt-cinq milles de longueur. L'île du Pinacle se trouve directement au sud de la première, à la distance de huit milles. Ce n'est qu'un rocher stérile, couvert de fragmens détachés et de sommets très-élevés, qui ressemblent à des tuyaux de cheminée.

A quatre milles de distance de l'extrémité sud-ouest de l'île de Gore, et dans une direction ouest-quart-de-nord, il y a une autre île rocheuse qui s'étend de six milles au nord-nord-ouest. — A quatre heures après midi, nous entrâmes dans le canal qui sépare ces îles. Nous y jetâmes la sonde, et nous trouvâmes douze brasses d'eau avec un fond de très-beau sable.

Voulant tâcher de découvrir si ces îles étoient habitées ou non, nous mouillâmes dans le milieu du canal, et nous mîmes à la mer le petit canot et le baïdar, avec lesquels quelques-uns de nos gens se rendirent dans l'île qui est à l'ouest. J'étois du nombre. Nous

y trouvâmes une très-bonne embarcadaire dans une petite anse abritée par un gros rocher, qui restoit directement à l'ouest du vaisseau. La plage de cette petite anse a environ dix toises de large, et est adossée à une chaîne de rochers escarpés. On y voit beaucoup de bois que les flots y ont jeté, ainsi que des os et des dents de walross [1]. Nous y vîmes aussi des os de baleine, l'épine du dos et les côtes adhérentes d'un très-grand animal que je crus être un ours blanc, des fragmens de roc, des agates et d'autres pierres. Les montagnes de cette île nous parurent être de jaspe, en partie vert et rouge, mais, en général, jaune avec des veines de pierre transparente semblable à la calcédoine.

1791.
Juillet.

Je montai, par une crevasse, au sommet du rocher voisin de la plage, et je trouvai ce sommet uni, couvert de mousse et de petites plantes, pareilles à celles qui croissent sur les bords de la mer Glaciale. Il y avoit beaucoup de renards noirs, de renards rouges et de renards bleus. Il me parut qu'il n'y avoit sur cette île aucune espèce de terre; mais elle étoit couverte de fiente de quadrupèdes et de fiente d'oiseaux marins. Les oiseaux y

[1] Morse ou vache marine.

1791. Juillet. étoient en si grand nombre, que leurs cris et leurs sifflemens continuels empêchoient que moi et mes compagnons ne pussions nous entendre, lorsque nous nous adressions la parole. Ces oiseaux étoient absolument des mêmes espèces que nous avions vues sur la côte du Kamtchatka et dans toutes les îles Aléoutes.

J'imagine que, pendant l'été, les renards qui sont sur cette île vivent d'oiseaux, d'œufs, et d'animaux marins qui sont jetés sur la plage; et qu'en hiver, quand la mer est gelée, ils passent sur l'autre île, où le vert des vallées annonce qu'ils trouvent des racines dont ils peuvent se nourrir durant cette longue et rigoureuse saison.

Je ne vis pas sur les bords de cette île un seul coquillage, non plus que les moindres traces d'hommes. L'île a environ six milles d'étendue du nord au sud, et elle paroît être à peu près carrée.

L'île qui se trouve vis-à-vis celle dont je viens de parler, a quatorze milles d'étendue du nord au sud. Ses bords sont par-tout inégaux. On y voit des baies, bornées par des rochers prolongés et escarpés, et par d'autres rocs détachés qui s'élèvent à une très-grande hauteur.

Tandis que nous étions à l'ancre, plusieurs ours blancs nagèrent autour du vaisseau, et trois de ces animaux tentèrent, à plusieurs reprises, d'y entrer; mais nous les en empêchâmes, et ils finirent par nager vers la grande île. — Le capitaine Cook n'avoit point aperçu le canal qui sépare les deux îles, et il croyoit que le tout ne fesoit qu'une même terre.

1791. Juillet.

A minuit, nous levâmes l'ancre; et le 15, nous profitâmes d'une brise du sud-sud-ouest, qui souffloit assez bon frais, pour faire route vers le nord. Nos sondes ne nous rapportoient plus qu'une quarantaine de brasses. Elles avoient diminué graduellement depuis cent milles au nord d'Ounalaschka, où nous avions trouvé quatre-vingts brasses. A midi, le temps s'épaissit et devint très-brumeux [1].

Le 16, nous eûmes le même vent et le même brouillard que la veille; de sorte que nous ne vîmes pas la terre. Le brassiage continua à décroître, au point qu'à midi nous ne trouvâmes plus que vingt-six brasses d'eau avec un fond de sable très-fin. Dans les dernières vingt-quatre heures, la route du vaisseau avoit été de cent six milles au nord-est, vingt-sept degrés sept minutes [2].

[1] Latit., par estime, 61° 6′ nord.—Longit. 187° 9′ est.

[2] Latit., par estime, 62° 39′ nord.—Longit. 188° 54′ est.

1791. Juillet. L'après-midi, nous cinglâmes au nord-deux-quarts-d'ouest. Le soir, le brouillard et l'obscurité nous engagèrent à serrer le vent qui souffloit du sud, et nous mîmes le cap à l'ouest-sud-ouest pour doubler l'île de Clerke. A minuit, la sonde nous rapporta un fond de sable et de petits cailloux par vingt brasses d'eau.

Le 17 juillet, le vent passa au sud-est-quart-de sud. Le brouillard étoit très-épais. — A deux heures du matin, nous gouvernâmes au nord.

Le brassiage diminua jusqu'à quinze brasses. Nous vîmes beaucoup d'oiseaux voltiger autour du vaisseau.— A six heures, la sonde ne nous rapporta que douze, onze et dix brasses d'eau; et tout-à-coup nous n'en trouvâmes plus que six. Aussitôt nous serrâmes le vent, qui, en ce moment, fraîchit, et nous portâmes le cap au sud-quart-d'est. Dans cette direction, nous eûmes bientôt huit, neuf, dix brasses d'eau; puis elle diminua encore jusqu'à six brasses.

Nous nous regardâmes alors comme affalés sur la côte de l'île de Clerke, et nous louvoyâmes contre le vent. Le brassiage continuoit à décroître à chaque bordée. — A midi, nous déterminâmes, par estime, la position

du lieu où nous nous trouvions [1]. Nous courûmes encore de petites bordées jusqu'à deux heures après midi, et ensuite nous mouillâmes par six brasses d'eau sur un fond de sable et de pierre. 1791. Juillet.

Notre première ancre dérapant, nous en mouillâmes une seconde. Peu après, nous vîmes une terre basse qui s'étendoit à nos yeux de l'est-nord-est-deux-quarts-d'est à l'ouest-nord-ouest, et dont le point le plus près de nous étoit à la distance de trois milles. Le brouillard ne tarda pas à nous la dérober. Le vent devint tempétueux, et toute la nuit le brouillard continua, et il tomba de la pluie.

Le 18 juillet, nous eûmes plusieurs coups de vent, avec des ondées et d'épais brouillards. Nous tînmes une troisième ancre prête à mouiller. — A dix heures du matin, une bourrasque de l'est-sud-est nous fit filer un câble. — Vers midi, le câble de notre seconde ancre cassa, et nous mouillâmes aussitôt par quatre brasses d'eau celle que nous avions apprêtée. Nous chassâmes encore sur nos ancres d'environ quinze brasses, et nous n'avions plus à l'arrière du vaisseau que trois brasses d'eau. Comme le mauvais temps con-

[1] Latit. 63° 23′ nord. — Longit. 189° 29′ est.

1791. tinuoit, et que les brouillards nous empê-
Juillet. choient de voir la terre, nous tirâmes une très-grosse ancre de la cale, et nous y amarrâmes un câble, afin de pouvoir nous en servir au besoin. La nuit fut très-obscure, la mer agitée, et nous avions des brisans près de la poupe.

Le 19, à quatre heures du matin, le vent calma un peu, mais les brouillards ne se dissipèrent pas. La houle étant moins forte, nous mîmes nos canots à la mer, et nous hissâmes notre seconde ancre à bord.—A midi, nous envoyâmes un aide-pilote sonder la côte, et nous levâmes les deux ancres de rechange.

Nous remarquâmes un courant portant à l'ouest, qui fesoit trois quarts de mille par heure.

L'aide-pilote rapporta qu'il avoit trouvé trois brasses d'eau tout près du rivage, mais que le ressac y étoit très-violent.

A six heures du soir, le brouillard se dissipa. Nous découvrîmes plusieurs montagnes couvertes de neige, de l'ouest-sud-ouest au nord-est-deux-quarts-d'est, et une terre basse à l'est-nord-est-deux-quarts-d'est.

Le dimanche 20, la brise souffla légérement

du sud-est-quart-d'est, et toute la matinée le temps fut brumeux. A midi la brume se dissipa en partie, et nous vîmes au sud-ouest-quart-de-sud-deux-quarts-d'ouest, des montagnes neigeuses, avec un mont d'une excessive hauteur, s'élevant en pain de sucre, et paroissant être à une très-grande distance par derrière les hautes terres qui nous restoient au nord-ouest-quart-de-nord.

1791. Juillet.

Nous observâmes la hauteur méridienne du soleil [1]. — A deux heures nous aperçûmes deux hommes qui marchoient sur la plage. Ils s'arrêtèrent vis-à-vis du vaisseau, et ayant attaché quelque chose au bout d'un bâton, ils le balancèrent quelque temps. Soudain nous hissâmes notre pavillon, et M. Bakoff s'embarqua dans le baïdar pour se rendre à terre: mais les brisans étoient si forts qu'il ne put ni aborder, ni se mettre à portée de parler aux deux indigènes. Il revint à bord à six heures. — Nous remplîmes six tonneaux d'eau de mer pour que le vaisseau fût mieux lesté, et se tînt dans une assiette plus égale. — La variation de la boussole étoit là de vingt-quatre degrés seize minutes trente secondes.

[1] Latit. 63° 26′ 34″ nord.

1791. Juillet. Dans la matinée du 21, nous eûmes un petit vent de sud-est, et il tomba de la pluie par intervalles. A midi, le capitaine Billings descendit à terre, accompagné d'une partie de l'état-major. Ils débarquèrent précisément dans l'endroit où deux indigènes s'étoient montrés la veille.

A huit heures, il s'éleva une brise de nord-ouest, qui dissipa les brumes, et en un instant le temps fut extrêmement clair. Je montai aussitôt au haut du grand mât de hune, d'où je pouvois contempler tout à l'aise la partie de la côte qui étoit en face du vaisseau. Je voyois bien, sur-tout, la pointe où le capitaine avoit atterri, ainsi qu'une montagne qui y joignoit, et qui nous restoit à l'ouest-quart-de-nord, à la distance de dix milles. Cette montagne s'étendoit droit à l'est d'environ dix-sept milles, et à la suite on voyoit un passage conduisant dans un lac qui étoit par derrière. J'aperçus fort distinctement dans le lac un grand canot qui pagayoit vers les montagnes. J'estimai que la pointe de terre étoit à huit milles du vaisseau dans une direction est-nord-est-deux-quarts-d'est. Il y a dans la même direction, trois milles plus loin, une montagne fort

avancée, qui fait partie de l'île, d'où la côte s'incline graduellement au nord-ouest, jusqu'au haut du lac, et ensuite continue à décrire un cercle vers le sud-quart-d'ouest. 1791. Juillet.

Nous relevâmes les divers points de la côte. L'extrémité sud, aussi loin que pouvoit porter notre vue, est montueuse et adossée à la terre basse; elle nous restoit au sud-ouest, cinquante degrés, à la distance de douze milles. Une montagne qui sembloit former une île, nous restoit au sud-ouest, trente-deux degrés trente minutes, à environ vingt milles de distance; le promontoire le plus près de la langue de terre, au nord-est, soixante-dix-huit degrés, d'où il forme un détour au sud-est, soixante-quinze degrés. Nous découvrîmes de ce côté-là une haute terre, à dix lieues à peu près de distance; mais il fut impossible de distinguer si cette terre fesoit partie du continent, ou n'étoit qu'une île; et nous n'eûmes ni plus de certitude, ni plus de lumières à l'égard de quelques autres montagnes encore plus rapprochées de nous.

A neuf heures du soir, le capitaine Billings revint à bord, et aussitôt il fit lever l'ancre. Il dit que le ressac étoit si violent sur la côte, que lui et ses compagnons avoient eu beau-

1791. Juillet. coup de peine à débarquer, et que l'insulaire d'Ounalaschka, qui les avoit suivis à quelque distance, avoit eu son baïdar fracassé.

La pointe de terre sur laquelle le capitaine et sa suite abordèrent, n'avoit pas plus de vingt toises de large. Voyant qu'il y avoit un sentier, ils le suivirent dans l'espoir de rencontrer quelques naturels, dont ils croyoient que les habitations ne pouvoient pas être bien éloignées. Le rivage étoit couvert d'os d'animaux marins. Ils rencontrèrent plusieurs chiens qui étoient fort doux. A environ trois milles de l'embarcadaire, ils virent un assez grand nombre d'échafauds de six pieds de haut, que certainement on avoit ainsi élevés pour que le poisson et les amphibies qu'on y déposoit, fussent hors de la portée des chiens. Mais le capitaine Billings et ses compagnons ne découvrirent pas d'habitation de ce côté-là.

Les matelots qui étoient restés pour garder les canots, aperçurent un grand baïdar, qui sortoit de la vallée et traversoit le lac. Ils jugèrent qu'il n'y avoit pas moins de trente hommes dans ce baïdar. Alors un des matelots suivit le chemin qu'avoit pris le capitaine; mais ne l'apercevant pas, et voyant que

que le baïdar alloit très-vîte, il tira un coup de fusil, pour avertir le capitaine et ses compagnons du danger qu'ils couroient. Aussitôt le baïdar s'arrêta, vira de bord, et pagaya avec toute la célérité possible vers le lieu d'où il étoit parti. Ainsi nos gens n'eurent aucune communication avec les naturels

1791.
Juillet.

Le jeudi 22, à cinq heures du matin, nous mîmes à la voile, gouvernant d'abord au sud-sud est, puis à l'est et à l'est-quart-de-nord; de sorte que nous fîmes vingt-trois milles au sud-est, soixante-dix-neuf degrés. Alors nous aperçûmes vis-à-vis de nous bien plus de terre que nous n'en avions vu la veille, et nous fûmes bientôt convaincus que toutes les montagnes que nous avions cru séparées par des bras de mer, étoient jointes par des terres basses. Cependant il faut avouer que l'aspect de ces montagnes doit, jusqu'à un certain point, excuser le lieutenant Synd[1] d'avoir

[1] En 1764, le lieutenant Synd partit d'Okhotsk, par ordre de Catherine II, pour faire des découvertes dans les mers qui séparent le continent d'Amérique de celui d'Asie. Il dirigea d'abord sa route plus au nord-est que n'avoit encore fait aucun autre navigateur. Il vit la côte dont parle ici M. Sauer. Après un voyage de quatre ans et quelques mois, il revint à Okhotsk, et se rendit

1791. Juillet.

placé un très-grand nombre d'îles dans cette partie de la côte.

Par le moyen de nos lunettes nous découvrîmes toutes les vallées de l'île qui étoit devant nous, et nous y distinguâmes les maisons des indigènes, avec les échafauds sur lesquels ils font sécher le poisson et la viande de phoque. Plusieurs grands canots étoient halés sur la plage, et tout indiquoit que cette île étoit très-peuplée.

A midi, nous étions vis-à-vis de l'extrémité sud-est de l'île, à la distance d'un mille et demi. De l'endroit où nous avions mouillé la veille, jusque là, il y a quarante-trois milles, dans une direction est-sud-est. Nous prîmes hauteur [1]. Nous doublâmes le cap, dont je viens de parler, en dehors duquel il y a deux petites îles, dont la plus grande a environ un mille de long, est étroite et couverte de huttes. D'après ce que nous observâmes, le mouillage doit être très-sûr derrière cette petite île. Nous sondâmes, et le brassiage fut toujours assez égal, proportionnément au plus ou moins de distance où nous étions

à Pétersbourg, où il remit au gouvernement le journal et la carte de son voyage. (*Note du Traducteur.*)

[1] Latit. 62° 55'. nord.

de l'île. Depuis douze brasses que nous trouvâmes à la plus grande distance, la profondeur de l'eau diminua graduellement; et lorsque nous fûmes à un mille et demi de terre, elle n'avoit plus que quatre à cinq brasses. 1791. Juillet.

Après avoir dépassé cette île, nous fîmes environ vingt milles en nous dirigeant au nord et au nord-est. Alors l'extrémité nord-est de la côte nous resta à l'ouest. Elle étoit montueuse, et se terminoit par un cap très-escarpé. — Nous ne vîmes pas l'île d'Anderson.

Les brouillards étoient épais, et le vent passa à l'ouest-sud-ouest : nous gouvernâmes au nord-ouest-quart-d'ouest. A midi, nous déterminâmes, par estime, notre position géographique [1]. L'après-midi, le temps continua à être brumeux; il tomba de la pluie, et il venta légérement du sud. — A huit heures du soir, le vent tourna au nord-est, et bientôt il souffla grand frais.

Le 24, nous eûmes une brise carabinée du nord-nord-ouest. Nous courûmes pendant trois heures sous la grand'voile et la misaine. Ensuite nous mîmes le cap à l'est-nord-est pour doubler la pointe orientale de l'île

[1] Latit. 63° 43′ nord. — Longit. 192° 7′ est.

1791. Juillet.

de Clerke, que nous aurions laissée sous le vent, si la brise avoit continué à souffler avec la même force. Le danger que nous avions déjà couru sur cette île, nous avoit rendus plus prudens, et nous n'osâmes pas chercher à l'approcher de trop près. Malgré une légère brume, nous observâmes à midi la hauteur du soleil [1]. — L'après-midi, le temps fut nébuleux. Nous continuâmes jusqu'à minuit à faire route dans la même direction. Les sondes étoient de dix-neuf, dix-huit et dix-sept brasses.

Le 25, nous eûmes encore une forte brise du nord-nord-ouest. La lame étoit courte et très-dure. A midi, nous mîmes en travers sous la grand'voile et la misaine pour prendre hauteur [2]. Le vent tourna tout-à-fait au nord-ouest; nous gouvernâmes alors au nord-nord-est avec tous nos ris pris, faisant deux points et demi sous le vent. La sonde nous rapporta un fond de sable par dix-sept brasses d'eau.

L'après-midi, à trois heures quarante-sept minutes vingt-cinq secondes, temps vrai,

[1] Latit. 64° 4 26″ nord.

[2] Latit. 63° 26′ 23″ nord. — Longit. estimée, 193° 20′ est.

nous observâmes la distance entre le soleil et la lune pour déterminer notre longitude [1]. — A huit heures, nous virâmes de bord, et mîmes le cap à l'ouest-quart-de-sud. 1791. Juillet.

Le 26, à sept heures du matin, nous vîmes l'île de Clerke droit devant nous. Il ventoit bon frais de l'ouest. Nous larguâmes tous nos ris, et nous hissâmes nos perroquets. — A midi, ne pouvant pas prendre hauteur par rapport aux brouillards, nous estimâmes la latitude du lieu où nous nous trouvions [2]. — L'après-midi, nous n'eûmes qu'un petit vent, et nous fîmes route au nord.

Dans la matinée du dimanche 27, il y eut d'abord des brouillards avec un petit vent de nord-ouest. — A huit heures, le temps s'éclaircit un peu, et à midi, il fût assez clair pour que nous pussions observer la hauteur du soleil [3].

Le 28, le vent souffla bon frais de l'ouest-quart-de-nord, et nous gouvernâmes au nord-quart-d'ouest. — A dix heures du matin, nous vîmes une haute terre au nord-est, sept degrés, et une terre basse au nord-ouest, dix de-grés, et une terre basse au nord-ouest, dix de-

[1] Latit. 63° 28′ 30″ nord. — Longit. 192° 24′ 45″ est.

[2] Latit. 63° 10′ 41″ nord.

[3] Latit. 63° 21′ 8″ nord. — Longit. 192° 55′ est.

1791. Juillet.

grés. — A midi, nous prîmes hauteur [1]. L'île de Sledge nous restoit alors au nord-ouest, six degrés, à la distance de douze milles.

A une heure après midi, nous vîmes le continent d'Amérique depuis le nord-ouest, cinquante-cinq degrés, jusqu'au nord-est, trente-cinq degrés. — A quatre heures, nous trouvant à environ huit milles au sud de la terre la plus proche, nous jetâmes l'ancre par douze brasses d'eau [2]. L'île de Sledge nous restoit au sud, soixante-dix-huit degrés ouest, à la distance de neuf milles, et le cap Rodney au nord-ouest, soixante-quinze degrés, également à neuf milles.

Le capitaine Billings donna ordre de mettre les embarcations à la mer, et il se rendit à terre avec le docteur Merck [3], M. Luc Varonin [4], M. Bakoff, l'enseigne Bakoulin, quelques soldats armés, et les matelots nécessaires pour conduire la chaloupe et la yole. — Nous remarquâmes un courant qui portoit à l'est, et fesoit demi-mille par heure.

[1] Latit. 64° 12′ 19″ nord.

[2] Latit. 64° 20′ nord. — Longit. corrigée d'après une observation lunaire, 194° est.

[3] Naturaliste.

[4] Dessinateur.

Dans la matinée du 29, le vent vint de l'ouest, mais il ne souffla que très-légérement. — A six heures du matin, un baïdar, conduit par neuf indigènes, s'approcha du vaisseau, et sur la première invitation qu'on leur fit, ils vinrent à bord. Ils laissèrent dans le baïdar leurs armes qui consistoient en arcs et en flèches. Les flèches avoient des bouts bien pointus, de jaspe vert, de calcédoine ou d'ivoire. Les arcs étoient cordés d'un bout à l'autre avec des nerfs de renne, ce qui les rendoit beaucoup plus forts et plus élastiques. Ces sauvages avoient aussi des lances de sept à huit pieds de long, dont quelques-unes avoient la pointe en fer; celle des autres étoit faite avec des dents de morse, et travaillée avec beaucoup d'art. Quand les sauvages s'approchèrent du vaisseau, ils élevèrent une vessie au bout d'une lance; soudain nous hissâmes un pavillon, et ce fut alors qu'ils montèrent à bord.

1791. Juillet.

Ces Indiens étoient d'une haute taille, bien faits, robustes, et avoient tous une physionomie ouverte et des traits réguliers et agréables. Ils étoient vêtus proprement et avec goût. Ils avoient pour chaussure des demi-bottes de cuir blanc, élégamment brodées

1791. Juillet. sur le coup de pied, avec des crins et des nerfs de diverses couleurs, et serrées autour de la cheville par une courroie rouge. La semelle de ces demi-bottes étoit de peau d'ours fumée. Leurs pantalons de peau étoient étroits et très-bien faits, les uns rouges, les autres jaunes. Un vêtement semblable pour la forme aux camisoles que portent les charretiers, leur tomboit jusqu'au genou, et étoit arrondi devant et derrière, et échancré sur les côtés, ou plutôt ouvert jusqu'à la hanche.

Ces sauvages ne portoient rien sur la tête, et leurs cheveux étoient coupés aussi courts que s'ils avoient eu la tête rasée depuis peu de temps. Ils regardoient tout ce qui étoit à bord avec un étonnement mêlé d'admiration, mais sans montrer qu'ils eussent envie de rien dérober. Je leur fis présent à chacun de quelques grains de verroterie, et ils témoignèrent un grand désir d'en avoir davantage. Ils n'avoient point de pelleteries à échanger : mais ils troquèrent contre ce qu'on leur offrit, des haches de jaspe parfaitement bien travaillées et très-affilées. Ils se défirent même, sans regret, de leurs armes et d'une partie de leurs vêtemens pour des grains de collier et de la petite quincaillerie.

L'un de ces Indiens cassa par mégarde un petit carreau de vitre ; ce qui les plongea tous dans une sorte de terreur. A l'instant il offrit sa lance en dédommagement du mal qu'il venoit de faire. Mais nous lui fîmes entendre, ainsi qu'à ses camarades, que la perte d'un carreau de vitre n'étoit rien pour nous, et on le remplaça en leur présence. Nous plaisantâmes sur la peur que cela leur avoit occasionnée, et ils en rirent beaucoup eux-mêmes. 1791. Juillet.

Ces Indiens nous quittèrent après nous avoir fait signe qu'ils reviendroient bientôt avec des objets d'échange. En s'éloignant du vaisseau, ils prirent la route du cap Rodney.

A dix heures du soir, le capitaine Billings et l'enseigne Bakoulin revinrent à bord dans la yole. Les autres personnes qui étoient allées à terre, ne furent de retour, avec la chaloupe, que le 30 à minuit. Je vais rendre compte de leur excursion, en copiant la relation qu'en écrivit l'une d'elles.

« Nous débarquâmes sur une plage sablon-
» neuse, près de l'embouchure d'une petite
» rivière. Après avoir halé nos embarcations
» sur le rivage, nous allumâmes du feu, avec
» du bois flotté, qui étoit là en très-grande
» quantité.

1791. Juillet. » Le capitaine, M. Bakoff, le docteur
» Merck et le dessinateur suivirent un petit
» sentier qui étoit le long du rivage. J'étois
» du nombre, et nous n'avions point d'armes.
» Quand nous fûmes à une petite distance des
» canots, nous vîmes deux sauvages venir
» vers nous, et dès qu'ils furent à quelques
» pas de nous, ils s'arrêtèrent. Nous leur
» montrâmes des grains de verroterie, et
» nous en jetâmes quelques-uns à terre. Les
» sauvages étoient armés de lances, et en
» s'avançant, ils avoient la pointe de leurs
» lances tournées vers nous. Mais lorsqu'ils
» virent les grains de verroterie, et qu'ils
» reconnurent les signes que nous leur fesions,
» pour des signes d'amitié, ils tournèrent la
» pointe de leurs lances en arrière, et s'avan-
» cèrent sans hésiter.

» Aussitôt que nous aperçûmes les sau-
» vages, nous envoyâmes chercher nos trois
» interprètes, c'est-à-dire l'Ounalaschkan,
» un Américain pris à Kadiak, et un Ko-
» saque d'Anadyrsk, dont la mère étoit de la
» nation des Tchoutskis. Les sauvages enten-
» dirent parfaitement bien ce dernier, et
» voyant qu'il parloit la langue des Tchouts-
» kis, ils se hâtèrent de l'embrasser : nous

» en conclûmes qu'ils étoient de cette nation, » et non pas Américains. 1791. Juillet.

» Nous retournâmes au lieu où étoient nos » canots. Les deux sauvages nous y accompa- » gnèrent, et le capitaine Billings leur donna à » chacun une médaille de cuivre et quelques » grains de verroterie. Peu après, nous fûmes » joints par deux autres sauvages, avec les- » quels nous échangeâmes des grains de col- » lier et quelques boutons de cuivre, contre » leurs arcs, leurs flèches, leurs lances.

» D'après l'invitation de ces sauvages, nous » allâmes avec eux voir leur habitation. Mais » nous laissâmes quatre hommes armés pour » garder nos canots. L'habitation étoit située » à quatre verstes de notre embarcadaire. A » notre arrivée, on s'empressa d'étendre au- » tour du feu des peaux de rennes et d'autres » animaux, sur lesquelles on nous fit asseoir. » Quand nous fûmes placés, la maîtresse de » la maison nous présenta un morceau de peau » de martre très-mince; après quoi elle nous » servit du poisson et du daim bouilli. Mais » l'insupportable odeur de la hutte où nous » étions, nous ôtoit tout appétit.

» Il étoit tard quand nous arrivâmes dans » l'habitation; de sorte que nous ne pouvions

1791. Juillet. » juger ni de son étendue, ni du nombre de » ses habitans; et malgré les manières amicales de nos hôtes, et la garde de nos soldats et de nos matelots bien armés, qui » fesoient alternativement sentinelle, nous » passâmes la nuit sans dormir.

» Le 29 au matin, nous reconnûmes que » nous n'avions point couché dans un village, » comme nous nous l'étions imaginé, mais » bien sous une tente habitée par une seule » famille, et qu'on avoit plantée en cet endroit pour y chasser le daim et y faire la » pêche. La tente étoit couverte de cuir, excepté d'un côté où l'on avoit étendu des intestins d'animaux marins, pour que le jour » y pût pénétrer.

» A midi, nous retournâmes à l'embarcadaire. Les quatre matelots qui gardoient » nos canots, nous dirent qu'il y étoit venu » plusieurs indigènes, et qu'ils en avoient eu » des peaux de martre, des peaux de loutre » de rivière, et des peaux de renard, pour » des grains de verroterie. Les indigènes les » avoient, en même temps, invités à les » accompagner à leur habitation, en leur fesant signe qu'elle étoit dans la même direction que celle que nous avions suivie. Nous

» prîmes sur-le-champ la résolution d'y aller. 1791. Juillet.
» Nous suivîmes un sentier étroit qu'on nous » indiqua, et après avoir marché environ » cinq verstes, nous arrivâmes à la hutte. » Nous y fûmes traités avec la même hospi- » talité et la même bienveillance que dans » celle où nous avions couché; et en retour » de nos présens, nous reçûmes des peaux » de martre, de renard noir, de renard » rouge, de lynx et de glouton. Les grains » de verroterie bleus, le fer et les boutons » de métal étoient les objets qui plaisoient » le plus aux indigènes [1].

» Le capitaine revint au lieu où étoient les » canots, à sept heures du soir; et y ayant » trouvé l'enseigne Bakoulin, il s'embarqua » avec lui et quatre matelots, dans la yole, et » se rendit à bord.

» Le docteur Merck cherchoit des plantes et » d'autres curiosités naturelles; quelques per-

[1] Le capitaine Billings me dit qu'il avoit vu chez les indigènes de très-jolis pots de terre, dans lesquels ils faisoient cuire leur manger, et qu'ils avoient des gamelles, des seaux et des cuillers de bois. Il vit aussi leurs cuirasses, dont quelques-unes étoient de bois, les autres d'os, et semblables à celles des Américains du canal du prince Williams.

1791. Juillet. » sonnes trafiquoient avec les indigènes ; tous » nos compagnons étoient dispersés ; en sorte » qu'il étoit presque nuit quand nous fûmes » rassemblés.

» M. Bakoff acheta des indigènes, un baï- » dar, dans lequel il mit quatre matelots ; et » après nous être rafraîchis, nous partîmes » tous ensemble pour rejoindre le vaisseau. » Il n'y avoit que peu de vent, et il nous étoit » absolument contraire, ainsi que le cou- » rant. D'ailleurs la mer étoit très-houleuse. » Après que nous eûmes ramé deux heures, » le vent fraîchit, et il tomba beaucoup de » pluie. Ayant à bord de la chaloupe une » petite ancre à empenneller, nous la mouil- » lâmes pour attendre le jour. Nous étions » trempés jusqu'à la peau, très-fatigués, et » nous avions perdu de vue le baïdar.

» A la pointe du jour, nous découvrîmes » le vaisseau. Aussitôt nous levâmes l'ancre, » et nous prîmes les avirons. Mais le vent » fraîchit, et nous allions contre la lame : » ainsi nous fîmes très-peu de chemin. Les » vagues entrant souvent dans la chaloupe, » nous étions obligés d'avoir quelques-uns » de nos gens continuellement occupés à vider » l'eau. Enfin, étant épuisés de fatigue, nous

» virâmes de bord, et nous hissâmes la voile » pour regagner la terre. 1791. Juillet.

» Nous abordâmes près de l'endroit où » nous avions débarqué la veille. Nous étions » gelés de froid, et ce qui nous désoloit, c'est » que nous n'avions aucun moyen d'allumer » du feu : mais nous eûmes le bonheur de » trouver quelques charbons et quelques » restes de tisons du grand feu que nous » avions eu la veille ; et avec cela nous par- » vînmes à nous sécher.

» A quatre heures après midi, le vent et » la mer s'étant beaucoup appaisés, et le » temps éclairci, nous nous rembarquâmes, » et nous arrivâmes au vaisseau vers minuit. » Le baïdar n'y étoit point rendu, et nous » ne l'avions pas vu à terre; ce qui nous fit » craindre qu'il n'eût péri [1] ».

Cependant nos craintes furent dissipées le 31, à quatre heures après midi, par l'arrivée du baïdar. Les quatre matelots qui étoient dans cette embarcation, nous racontèrent qu'après avoir long-temps pagayé, au milieu d'une nuit pluvieuse et très-obscure, sans savoir où ils alloient, ils avoient été jetés à la côte, dix verstes à l'ouest de notre embar-

[1] *Voyez* la Planche X.

1791. Juillet. cadaire ; mais que malgré la violence de la houle et du ressac, il n'étoit pas entré une goutte d'eau dans le baïdar. — Ils ajoutèrent qu'à la pointe du jour, ils furent environnés d'indigènes, et qu'ils trafiquèrent avec eux, mais que ces sauvages leur montrèrent beaucoup de mauvaise foi. — Je ne peux pas deviner ce que nos matelots avoient à échanger ; mais ils rapportèrent beaucoup de fourrures de renard noir, de renard rouge, de martre et d'autres animaux ; et je crains bien que ce ne fût pas eux qui avoient le plus de raison de se plaindre.

Le 31 juillet, à huit heures du matin, nous levâmes l'ancre ; et favorisés par une jolie brise du sud, nous cinglâmes à l'ouest, et à l'ouest-nord-ouest. — A deux heures après midi, la brise calma, et comme nous rencontrâmes un courant venant de l'ouest, et fesant un mille et demi par heure, nous mouillâmes entre l'île de Sledge et l'île de Main.

Bientôt nous vîmes pagayer vers le vaisseau, un grand baïdar et deux petits, tous trois remplis d'Indiens. Avant de nous approcher, ils chantèrent assez long-temps, et firent beaucoup de gestes. Ils tenoient, en signe

signe d'amitié, une vessie élevée au bout d'un bâton. Cependant ils ne voulurent pas monter à bord. Ils se contentèrent de nous faire passer quelques objets de curiosité, en échange desquels nous leur donnâmes des grains de verroterie, et d'autres bagatelles. 1791. Juillet.

A huit heures du soir, nous remîmes à la voile. La brise souffloit assez bon frais du nord-ouest, et bientôt elle tourna à l'ouest et à l'ouest-sud-ouest. Le temps étoit nébuleux et brumeux.

Le premier août, à midi, nous déterminâmes, par estime, notre position géographique [1]. — A quatre heures après midi, nous vîmes l'île de King, qui est extrêmement haute, et dont la surface est très-inégale et hérissée de rochers pointus. Cette île est ronde et a environ cinq milles de circonférence. — La brise souffloit modérément du sud-sud-ouest, et nous gouvernions vers l'ouest. Août.

Le 2 août, nous fîmes route vers la baie de Saint-Laurent. — A neuf heures du matin, nous vîmes les trois îles qui sont dans

[1] Latit. 64° 40′ nord. — Longit. corrigée d'après l'observation du 25 juillet, 192° 27 est.

1791. Août. le milieu du détroit de Bering. — A midi, nous prîmes hauteur [1]; et soudain nous découvrîmes les promontoires des deux continens, et les îles intermédiaires. — A huit heures du soir, un cap du continent d'Amérique nous restoit au nord-est, quarante-neuf degrés; la première île du détroit de Bering, au nord-est, trente-cinq degrés; la seconde au nord-est, dix-huit degrés; la troisième au nord-est, dix-huit degrés, et le cap de l'est du continent d'Asie, au nord-ouest, vingt-neuf degrés.

Nous eûmes alternativement des brises folles et des calmes, avec un temps brumeux, jusqu'au dimanche 3 août. Ce jour-là, à six heures du matin, il se leva une brise du sud-sud-est, qui nous obligea de louvoyer au vent, courant de petites bordées pour entrer dans la baie de Saint-Laurent. — Le 4 à midi, nous étions encore à louvoyer, lorsque nous observâmes la hauteur du soleil [2]. — Bientôt le vent passa au nord; nous entrâmes dans la baie, et à quatre heures nous mouillâmes.

[1] Latit. 65° 23′ 50″ nord. — Longit. corrigée, 190° 37′ est.

[2] Latit. 65° 37′ nord. — Longit. 189° 18′ est.

CHAPITRE XVIII.

ACCUEIL QUE REÇOIVENT LE CAPITAINE BILLINGS ET SES COMPAGNONS DANS LA BAIE DE SAINT-LAURENT. — AVENTURE ARRIVÉE A M. SAUER. — RELATIONS AVEC LES INDIGÈNES. — DESCRIPTION DE LA NATION DES TCHOUTSKIS. — LE CAPITAINE BILLINGS QUITTE SON VAISSEAU POUR SE RENDRE PAR TERRE SUR LES BORDS DE LA KOVIMA. — JEUX DES TCHOUTSKIS. — LE CAPITAINE ZARITSCHEFF PREND LE COMMANDEMENT DU VAISSEAU, PART POUR OUNALASCHKA ET ENTRE DANS LE PORT D'ILLOULOUK. — LE CAPITAINE HALL ARRIVE DANS LE MÊME PORT. — ESSAI SUR L'HISTOIRE NATURELLE D'OUNALASCHKA. — OURAGAN.

A PEINE avions nous jeté l'ancre, qu'un baïdar rempli de Tchoutskis vint accoster le vaisseau. Les Tchoutskis nous montrèrent 1791. Août.

1791. Août. une lettre de Kobileff. Ils nous dirent en même temps que ce Kosaque étoit au cap de l'est, et que Dauerkin étoit allé voir ses parens, qui résidoient du côté d'Anadyrsk. Les porteurs de la lettre ajoutèrent qu'ils ne nous la remettroient que lorsque nous serions descendus à terre, et que nous leur aurions donné un peu de tabac.

Le capitaine Billings se rendit à terre, revêtu de son grand uniforme [1], et il y fut reçu avec les plus grandes marques de bienveillance et de respect. Aussitôt on fit partir un messager pour aller avertir Dauerkin de se rendre dans la baie de Saint-Laurent; et nous communiquâmes librement et sans défiance avec les habitans.

Le 6, à midi, Dauerkin arriva avec douze grands baïdars remplis de Tchoutskis. Le nombre de ces indigènes augmentoit à chaque instant. Ils avoient une grande quantité de peaux de renard, de martre, de lièvre et de rat musqué d'Amérique; car c'est du continent d'Amérique qu'ils tirent la plus grande partie des fourrures qu'ils ont, ainsi que les canots et les armes dont ils se servent;

[1] L'uniforme de la marine russe est blanc avec paremens et collet verts. (*Note du Trad.*)

et ils donnent en échange aux Américains la quincaillerie et la verroterie, qu'ils se procurent à Izchiginsk, ou que leur vendent les colporteurs de l'embouchure de la Kovima. 1791. Août.

Le 7, j'allai à terre ; mais je n'eus pas lieu d'être content de la manière dont on commença par agir envers moi. J'étois en uniforme, et je me promenois au milieu des Tchoutskis, à une certaine distance de nos tentes et de nos gens, lorsqu'un des indigènes s'avisa de vouloir couper les boutons de mon habit. Indigné de son insolence, je lui donnai un coup de poing dans l'estomac, et il tomba sur quelques cailloux mouvans, qui étoient derrière lui. L'un de nos gens, Wassileï Tolstichen [1], s'apercevant de ce qui venoit de m'arriver, courut aussitôt vers moi. Le Tchoutski se mit à rire, sans paroître nullement offensé du coup que je lui avois donné.

Tolstichen me dit alors que les Tchoutskis insultoient toujours les petits hommes, surtout lorsqu'ils étoient moins agiles et moins vigoureux qu'eux. Sur cela, je défiai tous ceux qui étoient présens, de courir ou de sauter aussi bien que moi. L'un d'eux me

[1] Il étoit natif d'Anadyrsk.

1791. Août. montra une pointe de terre qui étoit au moins à un mille de distance, et me proposa d'y aller à la course et de revenir de même; mais je le refusai, et je lui dis que, s'il vouloit courir jusqu'auprès des canots, c'est-à-dire à un peu plus de deux cents toises, nous courrions ensemble. La chose fut acceptée; et étant arrivé le premier au bout de la lice, j'eus la satisfaction de m'entendre beaucoup louer par les spectateurs, qui tous avouèrent que, quoique très-petit, j'étois un homme. Cependant, ne me souciant pas de m'exercer pour leur amusement, je me rendis à bord, résolu de ne pas sortir du vaisseau tant que nous demeurerions dans ce port.

La plage étoit couverte des baïdars des indigènes. Ces baïdars étoient renversés, la quille en haut, un des plat-bords portant sur le sable, et l'autre appuyé sur les pagayes. De cette manière, ces embarcations servoient de tentes : des peaux de rennes, tannées et cousues ensemble, étoient mises sur le devant, en guise de rideau. Les hommes et les femmes couchoient pêle-mêle sous ces baïdars.

Les hommes vendoient leurs vêtemens, des fourrures, des dents de walross, de côtes

de baleine, et des boyaux de renne remplis 1791. Août.
de viande hachée et mêlée avec de la moelle et de la graisse. Les femmes trafiquoient de leurs charmes, et se regardoient comme très-heureuses de pouvoir troquer leurs faveurs contre des grains de collier, des boutons de métal, du tabac. Elles ne se gênoient pas pour cela en présence des hommes, qui, lorsqu'ils n'avoient pas d'autre objet d'échange, étoient les premiers à les offrir à nos gens. Toutefois il est bon d'observer que ces femmes n'étoient pas les épouses des Tchoutskis, mais des prisonnières enlevées chez les Américains leurs voisins, avec lesquels ils sont fréquemment en guerre.

Voici quelle a été la cause de la dernière guerre qui a eu lieu entre les Américains et les Tchoutskis. Les uns et les autres étant à la chasse des animaux marins, prirent querelle. On en vint aux mains; les Américains s'emparèrent d'un baïdar des Tchoutskis, et firent prisonniers ceux qui étoient dedans. Alors les Tchoutskis allèrent chercher des renforts chez eux, et firent une descente sur la côte d'Amérique, où ils enlevèrent quelques femmes. Peu après, la paix fut rétablie entre les deux nations.

1791. Août. La nation des Tchoutskis est divisée en deux tribus ; l'une est appelée *stationnaire*, c'est-à-dire, que ceux qui la composent ont des demeures fixes sur la côte; l'autre est appelée la tribu des *Tchoutskis-rennes*, ou des *Tchoutskis errans*.

Les premiers occupent les lieux, où l'on peut faire commodément la pêche et la chasse des phoques et des autres amphibies, depuis la rivière d'Anadyr jusqu'à peu de distance du promontoire de l'est [1]. Suivant les meilleurs renseignemens que j'ai pu me procurer, le nombre des mâles de cette tribu s'élève à trois milles. Leurs principaux villages sont dans les environs de la baie d'Anadyrsk, principalement dans le voisinage de Zerdzi-Kamen [2], et dans le golfe de Metchikma,

[1] Au nord de ce promontoire.

[2] Zerdzi-Kamen est une montagne très-remarquable, située dans le nord-est de la baie d'Anadyrsk, et s'avançant dans la baie. Le derrière de cette montagne est rempli de cavernes où se retiroient les Tchoutskis, lorsque Pauloffski leur faisoit la guerre. Cachés dans ces cavernes et derrière les rochers, ils tuèrent un grand nombre de Russes qui passèrent de ce côté-là. Pauloffski n'avoit alors avec lui qu'une partie de ses troupes. Il alla prendre des renforts à Anadyrsk, où il

qui est entre la baie d'Anadyrsk et celle de Saint-Laurent. 1791. Août.

Au nord du promontoire de l'est, les Tchoutskis n'ont que peu d'habitations, parce que la mer y est moins poissonneuse qu'ailleurs, et qu'il n'y a pas de forêts dans les environs ; mais en revanche les amphibies y sont en très-grand nombre, et c'est ce qui fait que cette partie de la côte est fréquentée par les chasseurs. Quelquefois les chasseurs doublent le promontoire de Schalatskoï dans la baie de Tchaoun, qui, selon ce qu'ils disent, est à quinze journées de navigation du cap de l'est, bien entendu pourtant qu'on couche les nuits à terre. — Les Tchoutskis nous attendirent, deux saisons [1], dans la baie de Tchaoun, lors de notre expédition dans la mer Glaciale.

Les Tchoutskis stationnaires paroissent être extrêmement laborieux, et tout ce qu'ils font est travaillé avec beaucoup d'art et de propreté. Leurs baïdars, leurs lances, leurs arcs, leurs flèches, leurs vêtemens, leurs us-

raconta que les Tchoutskis avoient tué ses soldats, du cœur du rocher. C'est de-là qu'on a nommé la montagne *Zerdzi-Kamen*, c'est-à-dire le *Rocher-Cœur*.

[1] En 1787 et 1788.

1791. Août. tensiles offrent la preuve de leurs talens [1]. Ils fournissent de toutes ces choses aux Tchoutskis errans. Ils leur vendent aussi les femmes qu'ils font prisonnières, et ils reçoivent en échange, des rennes, des chaudières de cuivre, des chaudières de fer, des couteaux, des grains de verroterie, et d'autres articles que les Tchoutskis errans tirent des marchands russes.

Les Tchoutskis stationnaires ont des appartemens souterrains, dans lesquels ils serrent leur provision de comestibles et d'huile. Les comestibles consistent en viande sèche, soit de renne, soit d'animaux marins, en racines et en baies. Ils font bouillir les lèvres et le mufle du morse jusqu'à ce qu'ils soient réduits en une espèce de gelée, qu'ils regardent comme un mets très-délicat. Ils mettent l'huile de poisson et de phoque dans des peaux de veau marin; et ils en font une très-grande quantité, parce que non-seulement ils en mangent, et ils en brûlent soit pour se chauffer, soit pour s'éclairer, mais ils en font un com-

[1] L'Auteur dit un peu plus haut, que les Tchoutskis tirent leurs baïdars et leurs armes de la côte d'Amérique : mais peut-être en font-ils d'autres eux-mêmes. (*Note du Traducteur.*)

merce considérable avec les Tchoutskis errans. 1791. Août.

Kobileff et Dauerkin ont publié des faits très-extraordinaires sur les Tchoutskis. Ils disent entr'autres choses, que « lorsque les » Tchoutskis de l'un ou de l'autre sexe sont » vieux ou malades, ils prient leurs amis de les » tuer, ce que ceux-ci ne manquent pas de » faire; et ils ajoutent que chez cette nation » un couteau bien affilé est le seul remède » qu'on emploie dans les maladies ». — Mais les Tchoutskis à qui nous demandâmes si cela étoit vrai, le nièrent formellement.

Je sus par Tolstichen, que les vieux Tchoutskis étoient sujets à des affections rhumatismales. Quand ils en sont attaqués, ils appliquent sur la partie malade des feuilles d'absinthe bien séchées et émiées de manière qu'elles brûlent comme de l'amadou, et ils y mettent le feu. On dit que par ce moyen ils se guérissent. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce même usage a lieu chez les Youkagirs, les Tougouths et les Yakouts.

Lorsque les Tchoutskis ont quelqu'enflure ou quelque tumeur, provenant d'une blessure, d'une fracture ou de toute autre cause, ils y mettent un cataplasme composé de ra-

1791. Août. cines mâchées, et arrosé d'huile fraîche. Dans les maladies graves ils offrent des rennes en sacrifice aux esprits mal-faisans. Quelquefois ils tuent un chien ; et alors le malade est promené autour de la victime, et on l'oint du sang et de la graisse de cet animal.

A la mort d'un Tchoutski, on brûle son corps ; et après qu'il a été réduit en cendres, on met, dans l'endroit même où étoit le bûcher, un tas de pierres, auquel on tâche de donner la forme d'un homme. Une grosse pierre bien frottée de moelle et de graisse, est à la place de la tête ; et des cornes de renne sont amoncelées à une petite distance. Les parens du mort visitent ce lieu une fois tous les ans. Alors ils rappellent les belles actions de celui dont ils honorent la mémoire, et chacun d'eux frotte de moelle et de graisse la tête de pierre, et ajoute une corne au tas qui est à côté.

Il ne fut pas possible de me procurer des notions certaines sur la croyance et les cérémonies religieuses des Tchoutskis, non plus que sur la plupart de leurs coutumes. Ils ne comptent dans l'année que deux saisons, l'été et l'hiver ; et au commencement de chacune de ces saisons, ils immolent des victimes, et

ils célèbrent des fêtes en reconnoissance du passé, et pour que l'avenir leur soit favorable. 1791. Août.

Kobileff assure que « les Tchoutskis errans » ont coutume de prêter leurs femmes aux » étrangers, à qui ils veulent donner une » marque d'amitié, et que fréquemment ils » changent de femme entr'eux pour un temps » limité ».

Cette assertion est fausse. Les Tchoutskis des deux tribus sont extrêmement attachés à leurs femmes et à leurs enfans. Si l'une de ces femmes étoit infidelle, elle seroit abandonnée par tous les hommes ; et le plus grand affront qu'on puisse faire à une femme de cette nation, c'est de la soupçonner d'accorder ses faveurs à un étranger.

Les Tchoutskis errans se considèrent comme des êtres supérieurs, et les plus indépendans de tous les hommes. Ils donnent l'épithète de vieilles femmes aux hommes de toutes les nations voisines, et ils disent qu'ils ne sont bons qu'à être leurs valets et à garder leurs troupeaux. C'est sur-tout en parlant des Koriaks qu'ils s'expriment avec ce mépris.

Les rennes sont la seule richesse des Tchoutskis errans. Ils trafiquent des peaux

1791. de ces rennes et des fourrures des animaux
Août. qu'ils tuent à la chasse, avec les Russes, qui leur donnent en échange, des chaudières, des couteaux et de la verroterie. Avec ces objets ils vont acheter chez les Tchoutskis stationnaires, des armes, des vêtemens, des esclaves. — Les deux tribus ont les mêmes coutumes et la même langue.

Ce que je viens de rapporter est tout ce que je pus apprendre sur les Tchoutskis, pendant le peu de séjour que je fis dans la baie de Saint-Laurent.

Le 12 août, le capitaine Billings, ayant résolu de quitter le vaisseau pour se rendre par terre sur les bords de la Kovima, choisit pour l'accompagner dans ce voyage,

Le docteur Merck, naturaliste attaché à l'expédition;

M. Main, aide du docteur Merck;
M. Batakoff, maître d'équipage;
M. Gilieff, aide du maître;
M. Luc Varonin, dessinateur;
M. Leman, aide du chirurgien;
Dauerkin, Kobileff, } interprètes;
Deux soldats, et un mousse.

Les voyageurs étoient au nombre de douze.

Kobileff, n'étant pas encore arrivé, devoit recevoir l'ordre de joindre les autres en route, dans un endroit désigné, à peu de distance de la baie de Saint-Laurent. 1791. Août.

Le capitaine Zaritscheff eut le commandement du vaisseau, et fut chargé de faire voile pour Ounalaschka, afin d'y percevoir, pendant l'hiver, le tribut que paient au gouvernement russe les habitans de cette île et des autres Aléoutes. Il lui fut, en même temps, enjoint de se rendre au commencement du printemps au Kamtchatka, où le capitaine Billings devoit se trouver. Des ordres pareils adressés au capitaine Hall, furent laissés aux habitans de la baie de Saint-Laurent, pour qu'ils les lui remissent à son arrivée.

Dans la soirée, le capitaine Billings et sa suite firent leurs adieux aux personnes qui restoient à bord, et se rendirent à terre dans l'intention de se mettre en route le lendemain de très-bonne heure.

La grande quantité de choses qu'emporta le capitaine Billings, pour faire des présens aux Tchoutskis et gagner leur bienveillance, me parut devoir produire un effet tout contraire. Mais le capitaine étoit persuadé qu'il n'y avoit rien à craindre de la part de ces sauvages.

1791. Août. Le mercredi 13 août, nous vîmes de grand matin quinze baïdars des Tchoutskis, qu'on avoit mis à la mer, et dans lesquels on chargeoit le bagage de nos voyageurs. A neuf heures ils partirent, accompagnés par les vœux ardens que nous formions pour leur conservation et le succès de leur voyage : mais nous ne pouvions considérer cette entreprise qu'avec le sentiment d'une profonde mélancolie.

Il ne nous restoit plus sur le rivage que les tentes de deux familles de Tchoutskis. Je descendis à terre avec le capitaine Zaritscheff. Nous vîmes une troupe d'enfans, qui sautoient en faisant passer une corde sous leurs pieds ; et nous apprîmes que cet exercice plaisoit beaucoup aux Tchoutskis, et sur-tout aux jeunes filles. Deux de ces filles tiennent la corde, chacune par un bout, et tandis qu'elles la font tourner, une autre qui est entr'elles, saute de manière que la corde passe continuellement sur sa tête et sous ses pieds.

Nous vîmes aussi de jeunes garçons et des filles qui sautoient sur une peau de la manière que je l'ai décrit, en parlant des jeux des insulaires de Tanaga : mais cette fois-ci, au lieu d'une peau de lion de mer, on se servoit d'une

peau

peau de vache marine, garnie de six à huit courroies formant des anneaux, pour qu'on pût la tenir solidement, et mieux lancer en l'air celui qui étoit sur la peau. 1791. Août.

Quelques jeunes Tchoutskis s'amusoient à un exercice qui ressembloit à notre jeu de barres. D'autres avoient des frondes, et lançoient des pierres avec beaucoup d'adresse.

Une femme préparoit une peau de renne, sans en détacher le poil. Elle étoit même presqu'à la fin de l'opération, car elle avoit achevé d'ôter de la peau, toute la chair et les filamens qui y tenoient lorsqu'on avoit dépouillé l'animal. On avoit ensuite mis sur la peau une couche d'argile mouillée, et cette argile étant sèche, la femme racloit la peau avec une pierre enchâssée dans un bâton de vingt à vingt-quatre pouces de long, dont les deux bouts servoient de manche. La pierre étoit dure, mais pas fort tranchante; et la peau étoit attachée sur une planche. — Ce procédé est le même que celui qu'emploient tous les Tartares pour préparer les peaux.

Je ne donnerai pas ici de plus grands détails sur la nation des Tchoutskis : mais on en trouvera dans le Chapitre suivant, qui m'ont été fournis par l'une des personnes qui accom-

1791. Août. pagnèrent le capitaine Billings, lorsqu'il traversa le territoire de cette nation pour se rendre de la baie de Saint-Laurent sur les bords de la Kovima.

Les Tchoutskis appellent l'île de Clerke *E-ouvogen*, et ils disent que la distance de cette île au cap nord-est [1] de la baie d'Anadyrsk, est la même que celle de Kygmil [2] au promontoire de l'est. Ils s'y rendent dans un jour, et ils prétendent que l'île est très-peuplée.

Nous jugeâmes que la distance entre les deux continens étoit de quarante-huit milles. Le promontoire de l'est est au nord-ouest, quarante-deux degrés, du prince de Galles; et à partir du même point, la baie de Saint-Laurent est à l'ouest-quart-de-nord à soixante-deux milles de distance. La première des trois îles intermédiaires, appelée *Inalin*, est à vingt-quatre milles au sud-est, vingt-six degrés, du promontoire de l'est. — Six milles plus loin, dans une direction est-quart-de-nord, on trouve la seconde qui est la plus grande, et se nomme *Imaglin*. — *Okïvaki*, la troisième et la plus petite, est au sud-quart-d'est de la seconde et à dix milles de distance.

[1] Tchoukotskoï-Noss.

[2] Le cap du prince de Galles.

Les indigènes donnent à l'île de King le nom d'*Okiben*, et à l'île de Sledge celui d'*Ayak*. — La baie formée par le cap du prince de Galles et le cap Rodney, s'appelle *Imagrou*. Dans le fond de cette baie se jette une rivière considérable, que l'on nomme *Ka-ou-veren*; et l'on dit que le pays où cette rivière prend sa source, est très-bien boisé.

1791. Août.

Kobileff, en parlant d'une rivière qui est dans le voisinage de la baie d'Imagrou, dit qu'on voit sur ses bords une petite ville avec une église et un ostrog, et que cette ville est habitée par des Russes. Il suppose que ces Russes sont issus des compagnons de Deschneff[1], aventurier russe, qui partit de la Léna avec sept petits navires, en 1748, fit le tour de la terre des Tchoutskis, et arriva seul à

[1] Simon Deschneff étoit un chef des Kosaques, qui partit en effet en 1748 avec sept petits bâtimens, non de la Léna, mais de la Kovima. Cette expédition avoit deux autres chefs, Gerasim Ankoudinoff, Kosaque, et Fedor Alexieff, chef des chasseurs. — Six bâtimens périrent, et leurs équipages furent en partie massacrés par les Tchoutskis. Deschneff lui-même fit naufrage au sud de l'Anadyr et à peu de distance de l'Oloutora. L'année suivante il remonta l'Anadyr et bâtit sur ses bords *Anadyrskoï-Ostrog*. (*Note du Traducteur.*)

1791. Août. Anadyrsk, sans que, depuis, on ait jamais entendu parler des autres navires [1]. Malgré toutes mes recherches, je ne pus savoir si, en effet, cette ville existoit. Tous les indigènes à qui je m'adressai, n'en avoient jamais entendu parler.

A midi, le capitaine Zaritscheff et moi nous revînmes à bord ; et aussitôt on leva l'ancre. Les Tchoutskis avoient promis au capitaine Zaritscheff de lui porter de la viande fraîche dans la baie de Metchikma. Mais comme nous passâmes devant cette baie, l'après-midi, le capitaine observa que si nous y entrions avec le vent de nord-est qui souffloit alors, nous ne pourrions pas doubler le cap du sud. En conséquence, il crut qu'il étoit plus prudent de poursuivre sa route, que de s'exposer à des embarras et à des dangers, pour avoir un peu de viande de renne. Il savoit que le temps étoit trop précieux pour le perdre; d'autant que nous n'avions que très-peu de bois à brûler, et que nous devions passer l'hiver à Ou-

[1] Trois ans après, Deschneff trouva chez un Koriak une femme de Yakoutsk, qu'il reconnut pour avoir été au service de Fedor Alexieff. Elle lui dit que son maître et Ankoudinoff étoient morts du scorbut chez les Tchoutskis. (*Note du Traducteur.*)

nalaschka, où l'on ne trouve que quelques saules nains, qui ne sont pas plus gros que des joncs, et qu'il faut aller chercher au loin entre les montagnes, dans des gorges dont l'accès est très-difficile. Il étoit donc nécessaire de faire en sorte de nous procurer du chauffage avant d'arriver à Ounalaschka. Nous avions vu sur la plage des îles de Gore beaucoup de bois que la mer y avoit jeté; et nous jugeâmes que c'étoit là qu'il falloit nous arrêter.

1791. Août.

Le capitaine Zaritscheff dirigea sa route sur les îles de Gore. Le brouillard étoit si épais que nous passâmes, sans voir la terre, le long de la côte occidentale de l'île de Clerke, et à l'est des promontoires qui forment la baie d'Anadyrsk. Le vent continuoit à souffler du nord-est, et le temps étoit toujours humide et brumeux; de sorte que nous dépassâmes les îles de Gore, sans les apercevoir. Nous n'osâmes pas tenter de les chercher au milieu des brouillards. Enfin, malgré le besoin de bois, le capitaine Zaritscheff étoit si inquiet de n'avoir aucune nouvelle du capitaine Hall, et de ce que pouvoient être devenues les trois personnes que nous avions laissées à Ounalaschka, qu'il ne voulut pas s'ar-

1791. Août. rêter au Kamtchatka. Il fit voile directement pour l'île d'Ounalaschka, et ce fut, dans cette traversée, la première terre que nous vîmes. Nous y arrivâmes le 29 août, et nous jetâmes l'ancre dans la baie d'Illoulouk, au même endroit où nous avions précédemment mouillé.

En entrant dans la baie d'Illoulouk, nous apprîmes que le capitaine Hall y étoit arrivé peu de jours après notre départ, et qu'ayant mis à bord les hommes et les effets que nous y avions laissés, il avoit fait route pour la baie de Saint-Laurent. D'après cela nous pensâmes que nous ne tarderions pas à le revoir, et nous ne nous trompâmes pas. Le 31 août, il parut en dehors de la baie, et le premier
Sept. septembre il mouilla auprès de nous.

Nous avions fait touer notre vaisseau pour entrer dans une crique située derrière un îlot de rocher. Cette crique, qui n'a pas plus de cent cinquante toises de long sur vingt-cinq de large, ressemble à un étang. Elle a, au nord-est, une terre basse; mais les autres terres qui la bornent sont de très hautes montagnes.

Nous portâmes quatre ancres à terre, deux de babord, deux de tribord, amarrées à la proue et à la poupe, chacune ayant deux câbles.

La corvette [a] du capitaine Hall étoit solidement affourchée à vingt pieds de nous. Nous prîmes toutes ces précautions, parce que les insulaires nous avertirent que, l'hiver, il y avoit fréquemment des coups de vent très-violens, sur-tout dans cette partie de l'île. 1791. Sept.

Nous désarmâmes nos vaisseaux, et avec les vergues, les mâts de hune et quelques planches, nous construisîmes sur le rivage une espèce de magasin, que nous couvrîmes avec des voiles, et dans lequel nous renfermâmes nos vivres et toutes nos provisions. — Nous élevâmes ensuite un hangar avec de la terre et de l'herbe. Le toit fut construit avec des barres du vaisseau et des avirons, et couvert avec du jonc; et les contrevents furent faits avec de vieilles douves. Ce hangar étoit destiné à servir d'atelier au voilier, au charpentier, au poulieur et à quelques autres ouvriers; et on y bâtit deux fours pour cuire du pain.

Le commissaire, ou plutôt le trésorier du vaisseau, qui étoit un Russe, nommé M. Erling, se joignit à moi, et nous construisîmes pour nous loger, une petite hutte à peu près dans le genre du hangar que je viens de dé-

[a] Le capitaine Hall l'avoit nommée l'*Aigle-Noir*.

1791. Sept. crire, et nous en revêtîmes le dedans avec des nageoires de baleine.

Les capitaines des deux vaisseaux et les officiers continuèrent à coucher à bord, et la plupart des gens de l'équipage en firent autant. Les huttes des insulaires étoient si petites et si peu commodes, que non-seulement aucun officier marinier, mais aucun matelot ne voulut y loger. Le village le moins éloigné étoit celui d'Illoulouk, qui se trouvoit à environ un mille des vaisseaux. Il consistoit en quatre ou cinq huttes, presqu'entièrement sous terre, sur le toit desquelles croissoient des herbes et des joncs, ce qui les fesoit ressembler à de petits monceaux de terre. Il y avoit dans le toit un trou carré, par où l'on entroit dans la hutte, et qui servoit tout à la fois pour donner du jour et pour laisser échapper la fumée.

Le défaut de bois de chauffage et de bois de charpente, nous empêcha de construire des casernes pour les matelots. D'ailleurs ce que les insulaires nous dirent de la douceur du climat, engagea à les laisser dans les vaisseaux, qui étoient véritablement l'habitation la plus agréable. En outre, c'étoit un moyen d'assurer à tous les rations de vivres et d'eau-

de-vie, qu'on n'alloue qu'à la mer, ou dans les ports étrangers. 1791. Sept.

Une partie de l'équipage étoit continuellement employée dans les canots, à aller chercher le bois que les flots apportoient sur la plage. Mais ce bois étoit tellement imbibé d'eau de mer, qu'on avoit beaucoup de peine à le faire brûler, et on n'avoit pas toujours le bonheur d'en ramasser assez pour la consommation d'un jour. Ceux qui alloient à la recherche du bois, étoient munis de fusils, de poudre et de plomb, pour tuer le gibier marin qu'ils rencontroient et qui étoit assez rare. — On envoya aussi un certain nombre d'hommes dans l'intérieur du pays, pour couper des saules nains.

Les Ounalaschkans ayant été prévenus, avant notre départ pour la terre des Tchoutskis, que nous devions revenir passer l'hiver dans leur île, avoient fait sécher une grande quantité de plies, de morues, de saumons. Ils avoient aussi ramassé beaucoup de baies, qu'ils avoient mises dans des barriques que nous leur avions laissées à cet effet. Toutes les précautions possibles étoient prises pour que nous ne manquassions pas de vivres frais pour l'hiver. Notre bœuf salé étoit si vieux qu'il avoit

1791. Sept. perdu ses qualités nutritives. Il ne nous restoit presque plus de biscuit : mais nous avions encore une quantité considérable de farine, et il ne nous manquoit que du bois pour pouvoir faire cuire le pain.

Nous formions une petite république, où régnoient une grande conformité de sentimens, une parfaite harmonie et une sincère amitié. Nous avions tous les mêmes mœurs et la même manière de vivre ; et quoique chacun de nous semblât être indépendant de toute autorité, nous observions tous strictement les loix d'une sage subordination. Je peux le dire sans exagérer, celui qui avoit besoin du linge, des meubles, et même de la bourse d'un autre, pouvoit librement en disposer.

Notre société étoit composée des capitaines Robert Hall, Gabriel Zaritscheff et Christian Bering, du chirurgien-major Robeck, du chirurgien Allegretti, de MM. Bakoff, Bakoulin, Erling, Pribouloff, et de moi. — A présent que j'ai fait connoître la manière dont nous étions établis à Ounalaschka, je vais parler de nos occupations.

Les insulaires savoient que nous étions chargés de percevoir le tribut, et de recevoir

ce qu'ils voudroient volontairement donner, comme une marque de leur sujétion à la cour de Russie, mais que nous n'étions pas autorisés à exiger d'eux au-delà de ce qu'ils pouvoient payer. En leur fesant connoître les intentions de la cour, nous les invitâmes à nous présenter les reçus du tribut qu'ils avoient payé aux chasseurs russes [1]. 1791. Sept.

Plusieurs Ounalaschkans s'empressèrent de nous apporter, pour leur tribut, des fourrures de renard noir et de renard rouge; et pour leur témoigner notre satisfaction, nous leur fîmes des présens, qui, à leurs yeux, valoient plus que ce qu'ils nous donnoient. En allant à la pêche, ils rencontrèrent des habitans des autres îles, et leur firent part de ce qu'ils savoient à notre sujet; de sorte que notre mission fut bientôt connue de tous les indigènes des îles occidentales, et de celles qui sont à l'est, jusqu'à Kadiak.

Bientôt l'administrateur des établissemens de Schelikoff à Kadiak, nous envoya deux de ses chasseurs, accompagnés d'un grand nombre de naturels des îles Aléoutes et de Kadiak. L'objet de ce message étoit de nous demander

[1] On donne à ces chasseurs le nom de *promyschlenikis*.

1791. Sept. des remèdes et des instructions pour le traitement des maladies vénériennes, qui, dans les différens endroits où les chasseurs s'étoient établis, avoient fait les progrès les plus alarmans. Les gens de la compagnie de Schelikoff demandoient aussi du tabac, de l'eau-de-vie, et quelques autres articles ; mais nous ne pûmes pas leur en donner, parce que le capitaine Billings nous en avoit laissé fort peu. Nous nous bornâmes à leur remettre tous les anti-vénériens que le chirurgien-major crut pouvoir extraire de notre pharmacie ; et on y joignit les instructions nécessaires pour qu'ils pussent s'en servir [1].

Beaucoup d'habitans des îles Aléoutes [2], qui

[1] Je profitai du séjour des insulaires de Kadiak pour vérifier si mon vocabulaire étoit exact, et pour prendre de nouveaux renseignemens sur Alaksa. — Ils m'assurèrent qu'Alaksa n'étoit point une île, et que je m'étois trompé en croyant qu'on l'appeloit un *kichtack;* qu'il n'y avoit pas de canal derrière Alaksa, et que quand on y passoit, on transportoit les canots par-dessus une étroite langue de terre, et qu'on descendoit ensuite une rivière au nord de cette langue de terre.

[2] Par les îles Aléoutes, j'entends cette chaîne d'îles qui s'étend de la pointe d'Alaksa jusqu'à l'ouest du Kamtchatka, à l'exception de l'île de Bering et de l'île de Cuivre.

avoient accompagné les gens de la compagnie de Schelikoff, se plaignirent des mauvais traitemens qu'ils recevoient de la part de cette compagnie, et demandèrent à retourner chez eux. Autant que je peux me le rappeler, on leur accorda cette permission, et on avertit les gens de Schelikoff qu'ils étoient responsables du tribut dû par les insulaires qu'ils retenoient à leur service, et qu'on puniroit sévèrement les injustices qu'ils commettroient envers ces insulaires. 1791. Sept.

Peu de temps après notre arrivée à Ounalaschka, plusieurs de nos gens furent attaqués du scorbut, mais non pas d'une manière très-dangereuse. Les malades qui voulurent demeurer à terre, eurent un lit dans la grande hutte qui servoit d'atelier à nos ouvriers. Nous avions de la drêche, du houblon, et une quantité considérable d'essence de spruce [1], et nous fîmes de la bière pour l'usage de tous nos gens, mais principalement pour les malades. On leur alloua chaque jour une certaine quantité de baies, et on leur fit prendre tous les anti-scorbutiques qu'on put se procurer. Malgré tous ces soins, les symptômes de cette maladie ne diminuèrent pas.

[1] Espèce de pin.

1791. Sept. Tout ce qu'on nous raconte des ravages qu'avoit faits le scorbut parmi les divers chasseurs qui avoient hiverné à Ounalaschka, et sur-tout parmi les officiers et l'équipage du vaisseau de Levascheff, en 1768 [1], nous fesoit singulièrement redouter, à tous tant que nous étions, d'être attaqués de cette funeste maladie. Pour moi, croyant que la meilleure manière de m'en préserver, étoit de suivre le régime des insulaires, je ne me nourrissois presque que de poisson cru, de moules et d'autres coquillages. Le matin, je buvois une théïère d'eau chaude, dans laquelle je mettois, au lieu de thé, une petite cuillerée d'essence de spruce. Le soir, mes compagnons et moi, nous fesions bouillir de la bière avec des baies, du sucre, du poivre et un peu d'eau-de-vie de grain; et cette boisson nous tenoit lieu de punch.

[1] Levascheff commandoit un vaisseau de l'expédition secrète du capitaine Krenitsin, qui eut lieu en 1768.

Levascheff fut attaqué du scorbut à Ounalaschka, et perdit presqu'entièrement ses deux mains. Tout son équipage étoit tellement infecté de cette même maladie, qu'il n'auroit pas pu quitter l'île sans le secours des gens du vaisseau de Krenitsin, qui avoit hiverné sur la côte d'Aláksa.

Je cueillois tous les jours une assez grande quantité de cresson sauvage, pour en faire une salade pour moi et mon camarade de chambre ; et le dimanche, j'en ramassois pour tous les officiers. 1791. Sept.

Deux ou trois fois par semaine j'avois du poisson frais, que je pêchois entre les rochers que la mer couvre quand elle monte, et qu'elle laisse à découvert en se retirant. Voici comment je m'y prenois. Je mettois pour appât à un hameçon un moule cru ; et je posois l'hameçon entre les rochers ou dans leurs cavités. Les poissons voyant l'hameçon par-dessous le roc, venoient soudain y mordre ; et quelquefois j'en prenois une demi-douzaine en une demi-heure. Ces poissons étoient le labre cinq-épines, le père fouetteur, une grosse espèce de blenne, et une espèce de pleuronicte [1].

Les autres poissons qu'on pêche à Ounalaschka, sont la plie, la morue, la raie, le carrelet, deux ou trois espèces de saumon, et quelquefois, mais rarement, le tchatvitcha, autre espèce de saumon de quatre à cinq 1792. Avril.

[1] On trouvera dans l'Appendice, N°. II, la description détaillée de quelques-uns de ces poissons.

1791. Sept. pieds de long, très-commun au Kamtchatka, et dans les environs de Neizchni.

On trouve dans les Aléoutes divers crustacées, tels que des crabes de différentes espèces, la petite huître à perle, des moules, des pétoncles extrêmement gros, des porcelaines et plusieurs sortes de pétoncles. Il y a aussi des sèches.

Voici maintenant les oiseaux que je remarquai à Ounalaschka : deux espèces d'oies, dont l'une est nommée par les chasseurs russes *laïdenoï*. Celles de cette dernière espèce avoient paru dans l'île [1] deux jours avant notre arrivée, et elles y passèrent l'hiver. Elles ont la tête, le cou et l'estomac blancs, avec une grande marque noire sur la gorge, le dos, les ailes et la queue cendrés. Le haut de leurs plumes est traversé par une raie noire, mais le bord en est blanc. Leur bec et leurs pieds sont jaunes, et les ongles noirs. Ces oies demeurèrent à Ounalaschka jusqu'au 18 avril. Le 19, arriva l'autre espèce, qui est la même que celle que j'ai décrite en parlant de l'île de Kadiak, où nous en tuâmes quelques-unes. Elles quittèrent ces îles le 30 août.— Vers la fin de septembre, nous vîmes

[1] Le 31 août.

quelques

quelques ortolans de neige ; mais ils ne restèrent que très-peu de jours. 1791. Oct.

Le safka, espèce de canard très-commune au Kamtchatka, parut à Ounalaschka au commencement d'octobre, et y resta pendant tout l'hiver. Le 12 novembre, nous vîmes arriver dans l'île ces autres canards, qu'on connoît à Okhotsk sous le nom de *tourpans* [1], et ils n'y restèrent que quelques jours. Il y a aussi une espèce d'ortolan de neige qui a la tête et la gorge rouges, mais je n'en vis que deux ou trois. Les insulaires recherchent beaucoup ces oiseaux, parce qu'ils en emploient les plumes rouges à orner les cordes de leurs dards, ainsi que leurs vêtemens. Novem.

Parmi les oiseaux qui se trouvent à Ounalaschka, on en distingue un qui n'est pas plus gros qu'un roitelet, et dont le chant est extrêmement mélodieux. Ce petit oiseau et le safka sont dans cette île les seuls dont la voix flatte l'oreille. On y voit quelques perdrix, des sarcelles [2], des cormorans [3], des

[1] *Voyez* dans le premier volume, page 64.

[2] En langue du pays *tchirok*.

[3] Ourili.

1792. Avril. éperviers [1], des perroquets de mer [2] et des mouettes [3].

Quelques-uns de nos gens qui alloient ramasser du bois sur la plage au commencement d'avril, tuèrent une très-grosse mouette. Ils étoient dans une caverne occupés à manger, lorsque cet oiseau, poursuivi par un aigle, vint se jeter au milieu d'eux. Les ailes de cette mouette avoient trois jointures, chose que je n'ai vue dans aucune autre espèce d'oiseau. Les Russes lui ont donné le nom de *semisaschenoï*, à cause de l'extrême longueur de ses ailes. Elle fréquente beaucoup Ounalaschka; mais les insulaires n'ont jamais pu découvrir son nid. Plumée, elle est aussi grosse qu'un coq d'Inde, et même tout aussi bonne; du moins celle que nous mangeâmes parut telle à notre goût un peu gâté.

Il y a dans l'île d'Ounalaschka beaucoup d'aigles, ainsi que beaucoup de *gloupischs*, que je crois être le *pluvier-fou* [4] de Pennant.

Les seuls quadrupèdes que j'ai vus à Ounalaschka, sont des renards et des souris. J'ai

[1] Ari.

[2] Toporki.

[3] Tchaïki.

[4] La guillemette.

remarqué dans cette île que les souris fesoient presque toutes leurs trous du côté des montagnes exposé au midi ; et c'étoit sur la terre fraîche, qui sortoit de ces trous, que croissoit le cresson sauvage que je cueillois pour nos salades. 1792. Avril.

La matinée du 1er avril étant très-belle, j'allai me promener sur le côté méridional des montagnes, pour jouir du soleil, que je n'avois pas vu dix fois depuis mon arrivée dans l'île. Je vis, à l'entrée d'un trou de souris, une quantité considérable de racines de makarschaïna [1], de sarana, et d'une autre plante que je ne connoissois pas. Cette dernière racine étoit à peu près ronde et de la grosseur d'un grain de café. Il y avoit peu de celle-ci ; mais la totalité des racines rassemblées en cet endroit pesoit environ dix livres. La souris, plus prévoyante que les hommes de ces contrées, les avoit mises au soleil pour les faire sécher.

J'observai ce même jour que la plante douce que les Kamtchadales appellent *kautagernik*, l'oseille à feuille large, et le *kiprey*, commençoient à percer la terre.

Parmi les productions végétales de l'île d'Ounalaschka, on remarque le saule nain

[1] L'angélique sauvage.

1792. Avril. que j'ai déjà décrit, et qui n'est point un arbre, car on ne voit des arbres ni là, ni dans aucune des autres îles situées à l'ouest de Kadiak [1]. Il y a deux arbustes qui portent des baies, le tchernika et le goloubnika, qui ont environ dix-huit pouces de haut, et croissent sur le penchant des montagnes du côté du sud, et dans les divers endroits qui sont à l'abri des vents de nord. Les montagnes produisent des mûres de buisson [2], et les vallées des framboises sauvages, blanches, grosses, et d'un goût fade.

Les racines bonnes à manger sont le sarana, le makarschaïna et la racine de lupin, plante qui, dans cette île, porte une fleur beaucoup plus belle qu'en Europe. On y mange aussi quelquefois de l'angélique sauvage, qu'on mêle avec des œufs de poisson; mais je crois qu'on n'en fait usage que par rapport à son amertume.

Il croît à Ounalaschka, à l'entour des anciennes habitations, beaucoup de sénevé sauvage. L'herbe y est en général dure et mêlée de joncs; cependant je la crois nourrissante, car elle m'a paru être de la même qualité que celle

[1] Je peux l'affirmer positivement.

[2] Chikchou, ou siekha.

des pâturages des environs du port de Saint-Pierre et St-Paul au Kamtchatka, que le bétail aime beaucoup, et où il engraisse facilement. 1792. Avril.

Le sol d'Ounalaschka n'est pas profond, mais il est noir et meuble, sans mélange d'argile ou de marne. Nous ne trouvâmes de l'argile que près de la source d'un ruisseau, et nous eûmes beaucoup de peine à nous en procurer assez pour nous en servir de mortier pour nos fours, que nous bâtimes avec des pierres ramassées sur la plage.

Il n'y a point de rivières à Ounalaschka; mais l'île est arrosée par plusieurs petits ruisseaux, qui se jettent dans la mer. On y voit le cratère de deux volcans éteints, près de l'un desquels étoit autrefois une source chaude, qui est maintenant ensevelie sous les pierres dévalées des montagnes, mais qui produit encore beaucoup de soufre natif. Les tremblemens de terre sont encore très-fréquens dans l'île, et, selon le rapport des naturels, ils sont quelquefois très-violens.

Indépendamment des poissons dont j'ai fait mention, on trouve dans les mers d'Ounalaschka des baleines, des épaulards[1], des

[1] Dans la langue du pays, *kosatki*. *Delphinus orca*. Lin.

1792. Avril.

marsouins [1], des lions de mer [2], et des oursins [3]. Ces deux espèces d'amphibies passent près de l'île par troupeaux nombreux, vers la fin de l'automne; mais il y a deux ans qu'on n'y en a point vu, ce que j'attribue au grand massacre qu'on a fait de ces animaux dans les îles découvertes par Pribculoff au nord d'Ounalaschka. On ne se souvient presque plus des loutres de mer dans cette dernière île; mais on en voit encore quelquefois sur les îles de rocher qui sont vis-à-vis d'Atcha.

Revenons maintenant à notre société. Nous avions très-peu d'occupation. Ceux de nos gens que nous envoyâmes à la chasse, eurent fort peu de succès; mais ils nous furent très-utiles, parce que dans leurs excursions journalières, ils nous procurèrent toujours un peu de bois de chauffage. Je crois qu'ils ne tuoient rien, parce qu'ils étoient en trop grand nombre et qu'ils fesoient trop de bruit; car, quoique le gibier marin fût très-farouche, toutes les fois que j'allois chasser seul, j'en rapportois beaucoup.

Pendant notre séjour à Ounalaschka, le

[1] Souinki.

[2] Sivoutcha.

[3] Kotic.

ciel fut continuellement chargé de brouillards plus ou moins épais. Quelquefois ils se dissipoient un peu pendant la nuit, et on voyoit les étoiles. Nous eûmes plusieurs coups de vent très-violens, et un ouragan qui, sans doute à cause des hautes montagnes environnantes, agit en tourbillon sur nos vaisseaux, jeta l'*Aigle-Noir* à la côte, et fit casser à la fois les câbles des ancres de la *Slava-Rossia*. Cependant, quoique ce vaisseau se trouvât en ce moment à la merci des vents et des flots, il ne sortit point du bassin, et ne fut entraîné qu'à peu de distance de son mouillage, où les courans le ramenèrent bientôt. Nous nous attendions à tout moment à le voir se briser contre les rochers : mais heureusement il n'éprouva aucun dommage, et après l'ouragan il jeta l'ancre à la même place qu'il occupoit auparavant.

1792. Avril.

Vers la fin de l'année, plusieurs de nos gens furent tellement malades du scorbut, qu'ils étoient obligés de garder le lit. Un jeune matelot qui étoit à terre depuis le premier moment de notre arrivée dans l'île, périt de cette maladie.

CHAPITRE XIX.

CRUELS EFFETS DU SCORBUT. — ATTENTIONS ET SERVICES DES OUNALASCHKANS. — DÉTAILS SUR LA RELIGION, LE GOUVERNEMENT, LES ARTS, LES MŒURS DES ALÉOUTES. — MANIÈRE DONT LES RUSSES FONT LA CHASSE DANS CES ÎLES. — LES VOYAGEURS PARTENT D'OUNALASCHKA, ET SE RENDENT A ST-PIERRE ET ST-PAUL. — ILS TROUVENT DANS CE PORT LE VAISSEAU ANGLAIS L'*ALCYON*, CAPITAINE BARKLEY, VENANT DU BENGALE. — DÉTAILS SUR QUELQUES AUTRES EXPÉDITIONS DE LA MÊME ESPÈCE.

L'ANNÉE 1792 avoit commencé pour nous de la manière la plus funeste. A l'exception
1792. Avril. de moi, tous ceux qui composoient nos équipages, officiers et matelots, étoient plus ou moins attaqués du scorbut. Quelques-uns n'avoient d'autres symptômes de cette maladie qu'une grande pâleur, accompagnée d'une

difficulté de respirer et d'une extrême lassitude dans tout le corps, qui les empêchoient de vaquer à leurs exercices ordinaires ; et même de marcher long-temps. D'autres avoient de petits boutons livides sur tout le corps, et principalement sur les jambes, boutons qui leur occasionnoient des cuissons et de violentes démangeaisons. Quelques malades avoient de grandes taches jaunes sur les bras, sur les jambes et sur d'autres parties de leur corps ; quelques autres avoient tout le corps enflé, et leurs gencives étoient si grosses qu'on ne pouvoit presque pas voir leurs dents. Enfin, nos gens étoient dans un si déplorable état, qu'à peine pouvions-nous en rassembler assez pour hisser à bord les barriques d'eau que nous avions besoin d'embarquer. 1792. Avril.

Les insulaires s'occupoient, avec zèle, à nous procurer du poisson, et quand le mauvais temps ne leur permettoit pas d'aller à la pêche, ils alloient couper des saules nains, dont ils fesoient des paquets qu'ils nous portoient pour nous servir de chauffage.

Mon emploi étoit de recevoir le tribut des Aléoutes, de leur distribuer des présens, et de récompenser tous ceux qui nous apportoient quelque chose. Lorsque j'avois du

1792. temps de reste, j'allois me promener du côté
Avril. des montagnes pour cueillir du cresson, et à mer basse, je me tenois sur le rivage, pêchant entre les rochers, ou ramassant des pétoncles, des moules et d'autres coquillages.

Les oiseaux étoient si farouches, que je ne pouvois que rarement les approcher d'assez près pour les tirer. J'étois presque toujours seul dans mes excursions; car, bien que plusieurs de mes compagnons tentassent de me suivre, ils ne tardoient pas à être fatigués, et s'en retournoient du côté de notre habitation.

Notre situation devint plus triste à mesure que le moment du départ avançoit. Plus des trois quarts des équipages étoient tellement affectés du scorbut, qu'ils ne pouvoient pas quitter leurs hamacs. Le chirurgien Allegretti étoit du nombre des malades qui, par le moyen de béquilles, avoient la force de faire quelqu'exercice; et M. Erling et moi, nous le prîmes dans notre hutte ainsi que M. Bakoulin. Quelques soins que se donnassent nos chirurgiens pour arrêter les progrès du scorbut, il ne fesoit qu'empirer. Vers la fin de février, nous enterrions quelquefois jusqu'à trois hommes par jour; et ceux dont la constitution pa-

roissoit être la plus robuste, devenoient les premières victimes de la maladie. Elle attaquoit également et ceux qui logeoient à terre, et ceux qui demeuroient à bord. Nous craignîmes sérieusement de n'être pas en état de quitter l'île, lorsque la saison le permettroit. 1792. Avril.

Quoiqu'il devînt chaque jour plus difficile de gravir les montagnes, je ne cessai point de les parcourir. Je fatiguois davantage; mais mes promenades solitaires n'en étoient pas moins longues.

Dans le commencement du mois de mars, le vent qui jusque-là avoit constamment soufflé du nord, passa au sud : mais le temps continua à être brumeux et pluvieux; seulement il y avoit un peu moins de brouillards, et les nuits devinrent plus claires. Nous remarquâmes alors, avec une très-grande joie, que la mortalité cessoit parmi nos gens, et que les progrès du scorbut s'étoient arrêtés chez ceux que cette maladie accabloit le plus, comme chez ceux qu'elle affectoit le moins. Bientôt on aperçut parmi eux quelques signes de convalescence.

Les Ounalaschkans et les autres Aléoutes qui nous apportoient le tribut, nous fournissoient une grande quantité de plies et de

1792. Avril. morue. Nous ramassâmes le sénevé sauvage qui croissoit autour des habitations, et nous en distribuâmes à nos gens pour tous les repas. Enfin, nous conçûmes l'espérance de retrouver dans l'île d'Ounalaschka, des jours meilleurs que ceux que nous venions d'y passer.

Pendant l'hiver, j'eus souvent occasion de lire aux indigènes le vocabulaire que j'avois composé, en 1790, dans l'île de Sithanak. Ils en comprenoient parfaitement tous les mots: ainsi, j'ose dire qu'il est correct. Dans toutes les îles Aléoutes le *th* se prononce exactement comme en Angleterre [1].

Il m'est impossible de donner, sur la religion des Aléoutes, autant de notions que je le désirerois. L'extrême superstition de ces insulaires ne m'a pas permis de pénétrer tous ses mystères. Ils croient que les *Koughas*, ou démons des Russes, sont plus puissans que les leurs, et que depuis que les étrangers viennent parmi eux, ils ont été abandonnés à l'esclavage et au malheur: aussi n'osent-ils pas prononcer leur véritable nom, de peur que cela ne les fasse découvrir, et

[1] Pour bien prononcer ce diphthongue, il faut avancer la langue entre les dents, et le dire comme si c'étoit un *d*. (*Note du Traducteur.*)

ne les expose à de cruels tourmens. Voici ce que me disoit *Elisey*, mon interprète aléoute, qui étoit baptisé : « Quelques-uns » d'entre nous ont voulu rendre à nos Koug- » has le même culte que les Chrétiens rendent » aux leurs ; mais cela ne leur a servi de rien ». 1792. Avril.

Les Aléoutes s'imaginent que les étrangers qui paroissent envieux de voir leurs cérémonies, n'ont d'autre intention que d'insulter à leurs Kouhgas, et de les induire à leur retirer leur protection ; et ils disent que c'est par ce moyen qu'on est parvenu à les mettre sous le joug. L'esprit de ces insulaires n'étant occupé de rien, ils se livrent sans frein à la plus aveugle superstition. Ils évitent avec soin de faire connoître leurs magiciens, et d'expliquer aucune de leurs cérémonies. Cependant ils conservent leurs danses annuelles, en se couvrant d'un masque [1] et se peignant le visage. Les masques se nomment *koughas*, comme leurs démons. J'ai su que quelques-uns des ornemens dont ils se parent dans ces cérémonies, sont regardés comme des talismans qui ont la vertu de les garantir de tout accident funeste, soit à la chasse, soit à la guerre : mais à présent ces insulaires ne font plus la guerre.

[1] *Voyez* la Planche XI.

1792. Avril. Nous apprîmes que, peu après notre séjour dans l'île de Sithanak, en 1790, la plupart de ses habitans périrent victimes d'une épidémie.

D'après tous les renseignemens que j'ai pu me procurer sur la population des îles Aléoutes, le nombre des indigènes mâles, en y comprenant les enfans, n'excède pas onze cents, dont cinq cents des plus robustes et des plus agiles, sont employés par les promyschlenikis [1] russes. Autrefois un des villages d'Ounalaschka contenoit une population plus considérable que n'est à présent celle de tout cet archipel. L'île d'Ounalaschka avoit alors un chef suprême, qui portoit le titre de *kikaga-dogok*, parce qu'il étoit choisi par tous les insulaires parmi les dogoks [2], c'est-à-dire parmi les chefs des villages. Les autres habitans sont vassaux, et distingués sous le nom de *thatas*.

Les Aléoutes s'imaginent que les hommes

[1] Les chasseurs.

[2] Il est des îles où l'on prononce *tokok*. Quelques Russes appellent les chefs des villages *toukou*. D'autres les nomment *togous*. Je ne sais pas d'où vient le titre de *toukou*, mais celui de *toyon*, ou *toignon*, désigne un chef parmi les Yakouts.

sont issus des chiens, par l'ordre d'Aghogok. 1792. Avril.
Ils disent qu'eux-mêmes viennent de l'Occident, où ils prétendent qu'il existe un pays immense et très-populeux.

Quoiqu'autrefois ces insulaires eussent des endroits où ils déposoient les produits de leur chasse, ils n'avoient point coutume des les conserver pour l'hiver. Chaque village ne gardoit que ce qu'il lui falloit, lorsque c'étoit à lui à fêter les autres. Cependant, comme alors les îles étoient bien peuplées, et les villages très-étendus, cette méthode avoit à peu près le même avantage que si chacun d'eux avoit fait des provisions pour lui seul. Les habitans des différens villages se visitoient mutuellement, et les convives restoient chez leurs hôtes jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien à manger. Cela arrivoit toujours avant que la saison de la pêche recommençât. Alors on consultoit le kikaga-dogok et les magiciens, qui s'occupoient de leurs incantations, pour procurer au peuple une pêche et une chasse heureuses, assurant leurs Koughas que rien de ce qu'on avoit obtenu par leur secours, n'avoit été perdu, ni prodigué.

Les Aléoutes ont des hameçons d'os. Ils ont des lignes faites avec une espèce de goué-

1792. Avril.

mon, qui croît de sept pieds de haut [1], et d'autres qu'ils tirent des nageoires de baleine, coupées bien fines et bien égales [2]. Les dards dont ils se servent pour percer les animaux, sont peints, les uns en rouge, les autres en noir. Leurs différentes peintures sont des terres broyées et mêlées avec de l'huile de poisson. Ils en ont de noires, de blanches, de rouges et de bleues. Ils tirent ces terres d'une montagne voisine du village d'Amada; mais il m'est impossible de dire où est situé ce village.

Tout ce que font les Aléoutes surpasse de beaucoup l'idée que je m'étois formée de l'esprit et de l'intelligence des nations sauvages. L'ordre établi parmi eux et le respect qu'ils

[1] Le docteur Rogers possède aujourd'hui à Londres, un morceau de gouêmon, avec plusieurs autres curiosités des îles Aléoutes.

[2] Lorsque les insulaires pêchent les plies dans les endroits où il y a de soixante-dix à quatre-vingts brasses d'eau, ils amènent souvent avec la ligne de très-belles tiges blanches avec leurs racines, sans écorce et sans branche. Ces tiges sont d'abord aussi élastiques que des baguettes de baleine; mais au bout d'un certain temps elles ressemblent à du corail blanc, et deviennent très-cassantes.

portent

portent aux chefs qu'ils ont choisis pour leur commander, dérivent certainement de leurs principes religieux, et de la vénération que leur inspire un être invisible et suprême. Ils cherchent, sans cesse, à mériter la protection bienveillante de cet être, non-seulement dans ce monde, mais dans l'autre; car ils croient fermement à l'existence d'un autre monde, et ils sont persuadés que ceux qui vivent conformément aux volontés d'Aghogok, obtiendront sans peine, dans cet autre monde, toutes les choses nécessaires, et ne seront point soumis aux Koughas. Aussi leur conduite n'est ni injuste, ni barbare. Ils sont au contraire doux, humains et hospitaliers.

1792. Avril.

La justesse des proportions et l'élégance des canots ou baïdars des Aléoutes, de leurs armes, de leurs ustensiles et de leurs vêtemens, prouvent qu'ils sont bien éloignés d'être stupides, épithète que les Européens donnent si libéralement aux nations qu'ils appellent *sauvages*.

Il est très-fâcheux que les Aléoutes soient soumis au caprice et à la tyrannie des Russes qui font la chasse dans ces contrées; hommes infiniment plus barbares qu'aucun des peuples indigènes que j'y ai vus. Je

1792. Avril. ne connois aucun moyen d'arracher les Aléoutes au joug de ces chasseurs ; car l'autorité du gouvernement russe ne peut presque jamais atteindre dans leurs îles. Le seul espoir de les voir délivrés de leurs oppresseurs, ne peut, je crois, être fondé que sur la destruction totale des animaux auxquels ils font la chasse ; et j'ose dire que, d'après la quantité de ces animaux qu'ils tuent chaque jour, les espèces en seront bientôt anéanties.

J'ai si fréquemment parlé des chasseurs russes, que l'on ne sera peut-être pas fâché que je trace ici un tableau succinct de la manière dont ils font leurs expéditions.

Les galiotes des chasseurs sont construites à Okhotsk, ou à Neizchni-Kamtchatka. Le gouvernement voulant encourager le commerce, a donné des ordres aux commandans de ces deux villes, pour qu'ils favorisent autant qu'ils le peuvent les aventuriers qui entreprennent ces expéditions. Les objets qu'on sauve des bâtimens de transport, qui font souvent naufrage, et qui appartiennent au gouvernement, servent ordinairement à équiper les galiotes des chasseurs, ce qui diminue beaucoup les frais d'armement. Les matelots

conviennent de recevoir une certaine part [1] des profits, au lieu de gages fixes. Voilà pour ce qui concerne le vaisseau et l'équipage.

1792. Avril.

La cargaison est composée d'environ cinq cents livres pesant de tabac, un quintal de grains de verroterie, une douzaine de haches, quelques couteaux de mauvaise qualité, un nombre immense de piéges [2] pour prendre les renards, beaucoup de saumon séché et salé, et une petite provision de jambons, de beurre rance, avec quelques sacs de riz et de farine de froment, qu'on distribue aux gens de l'équipage les dimanches et les jours de fête, car on ne les accoutume pas à manger du pain tous les jours. On leur fournit en même temps des carabines, de la poudre et des balles, pour qu'ils puissent se défendre contre les indigènes.

Etant ainsi équipés, les chasseurs, avec l'aide de Dieu [3], mettent en mer. Autrefois, dès qu'ils arrivoient dans l'une des Aléoutes, ils avoient coutume de prendre un certain nombre de femmes et quelques hommes, pour

[1] Païs.

[2] Klepsis.

[3] Bozché-Pomotsch.

1792. Avril. leur servir d'otages. A présent ils s'emparent des villages. Après avoir halé leur galiote sur la plage, ils distribuent les piéges aux insulaires, pour qu'ils puissent prendre des renards, et ils envoient des gens de divers côtés, les uns chercher du bois de chauffage, les autres à la pêche ou à la chasse des animaux marins. Quelques chasseurs passent dans les îles voisines, et exigent la plus grande soumission de la part des insulaires, qu'ils obligent de travailler pour eux, tandis qu'ils vivent dans l'indolence et la débauche. Ils distribuent aux femmes une petite quantité de ce qu'ils appellent les articles de commerce, afin de s'assurer de leur attachement, et les hommes sont quelquefois récompensés d'une pénible journée de travail, par une feuille de tabac.

Depuis que Schelikoff a formé un établissement à Kadiak, aucun autre aventurier n'a osé faire d'expédition à l'est des îles Schoumagin. Je crois que le navire de Loukhanin sera le dernier qui tentera d'aller chercher des pelleteries dans ces îles. Il est probable que Loukhanin n'y a guère trouvé que des renards, qui, à la vérité, y sont encore si communs, que, quand il fait froid, ils entrent

la nuit par troupes dans les villages pour y chercher leur proie. 1792. Avril.

Schelikoff a formé le projet d'obtenir un privilége exclusif pour faire le commerce des îles Aléoutes, et probablement son projet réussira tôt ou tard; mais ce ne sera que quand la rareté des pelleteries diminuera les avantages des expéditions, et rendra nécessaire une augmentation de capitaux, pour découvrir de nouvelles sources de commerce, ou plutôt de richesses. Alors les directeurs de la compagnie enverront leurs navires sur la côte d'Amérique; et si ces expéditions ne leur donnent pas de profit, ils abandonneront la compagnie, pour conserver ce qu'ils ont gagné, et laisseront les nouveaux associés continuer leurs entreprises.

Durant le mois de mars, les progrès du scorbut parurent s'être arrêtés. Les symptômes de cette maladie ne crûrent, ni ne diminuèrent sensiblement. Mais, dès les premiers jours d'avril, lorsque nous pûmes nous procurer des végétaux nouveaux pour nos repas, les malades qui ne marchoient qu'avec des béquilles, furent bientôt en état de les quitter, et les cédèrent volontiers à ceux qui commençoient à se traîner hors de leurs hamacs.

1792. Avril. — Le temps, quoiqu'encore brumeux, étoit bien plus sec qu'il n'avoit été depuis notre arrivée.

Noûs songions à faire nos préparatifs pour quitter une île qui nous étoit devenue trop fatale, lorsque nous aperçûmes que nos voiles, nos cordages et tous nos agrès n'avoient pas moins souffert du climat que les équipages de nos vaisseaux. Toutes ces choses étoient entièrement pourries, et les vaisseaux très-sales.

Le capitaine Hall, qui étoit le plus ancien en grade, prit le commandement de la *Slava-Rossia*, et le capitaine Zaritscheff le remplaça sur l'*Aigle-Noir*. Malgré le zèle que chaque personne de l'équipage déploya pour se mettre en état d'abandonner l'île d'Ounalaschka, nous ne fûmes pas prêts à
Mai. partir avant la mi-mai.

Pendant notre séjour à Ounalaschka, nous reçûmes en tribut, d'environ cinq cents naturels des diverses îles Aléoutes, une douzaine de peaux de loutres de mer, et à peu près six cents peaux de renard de diverse espèce; et nous donnâmes en retour à ces insulaires le reste de notre petite quincaillerie et de notre tabac. L'extrême pauvreté qui

régnoit à Ounalaschka, nous empêcha de trouver à acquérir pour nous aucune fourrure précieuse. Nous nous procurâmes quelques curiosités; mais rien de plus. 1792. Mai.

Le 16 mai, nous nous fîmes touer pour nous mettre en grand'rade. Nous étions ranimés par l'espoir de revoir encore une fois le Kamtchatka, après une suite continuelle de sensations douloureuses, après avoir tristement consumé huit mois et seize jours dans une île devenue le tombeau de dix-sept de nos plus robustes compagnons, et où pendant ce long espace de temps, nous n'avions joui que dix-huit fois de la vue passagère du soleil, sans avoir un seul beau jour.

Le 17, nous mîmes à la voile, et nous sortîmes de la baie d'Amoknak. Le même jour nous vîmes ce rocher isolé et très-remarquable, qui ressemble à une grande colonne, et est situé à environ trente milles au nord de la pointe orientale d'Oumnak.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire dans notre traversée des Aléoutes au Kamtchatka. Le 7 juin, nous perdîmes de vue l'*Aigle-Noir*, et le même jour nous aperçûmes une île que nous prîmes pour Semi-Soposchnoï. On y voyoit du feu en plusieurs endroits, Juin.

1792. Juin.

particulièrement vers son extrémité méridionale.

Le 16 juin, après avoir éprouvé alternativement des vents contraires et des calmes, nous arrivâmes dans la baie d'Avatcha. Nous rencontrâmes, à l'entrée de la baie, des brouillards qui s'épaissirent considérablement, de sorte que nous fûmes obligés de mouiller tout près du port intérieur de Saint-Pierre et Saint-Paul, sans pouvoir distinguer la terre [1].

Nous avons manœuvré et mouillé avec aussi peu de bruit qu'il étoit possible, et nous gardions le silence, parce que nous voulions que notre présence surprît les habitans, dès que le temps s'éclairciroit un peu. Mais il n'y avoit pas long-temps que nous étions à l'ancre, lorsque nous entendîmes ramer vers le vaisseau. Peu après, nous fûmes bien plus étonnés en voyant une chaloupe anglaise qui nous accostoit. Elle portoit le capitaine Charles-Williams Barkley, commandant l'*Alcyon* du Bengale, qui étoit venu traiter au Kamtchatka.

La cargaison de l'*Alcyon* étoit composée de marchandises très-précieuses pour cette par-

[1] Le capitaine Zaritscheff qui, comme on l'a vu plus haut, avoit pris le commandement de l'*Aigle-Noir*, arriva le 19.

tie du globe, sur-tout dans un port si bien situé pour les entreprises commerciales. Il y avoit du fer en barres, des ancres, des câbles, diverses espèces d'ustensiles de fer et une partie considérable de rhum. Malgré cela, le commandant du port n'ayant pas ordre de se pourvoir de tels objets pour compte du gouvernement, ni n'osant prendre sur soi d'en faire l'acquisition, et les marchands de cette péninsule, qui osent s'appeler négocians, n'étant qu'une troupe de colporteurs, sans capital et sans crédit, et, ce qui est pire, sans principes qui puissent leur mériter l'un ou l'autre, le capitaine Barkley fut obligé de remporter ses marchandises. Il est cependant bon d'observer qu'il les offroit à un tiers au-dessous de ce que coûtent les frais de transport de pareils articles qu'on tire des manufactures de la Sibérie. 1792. Juin.

L'homme qui a le courage d'ouvrir une nouvelle route au commerce, ou plutôt de chercher de nouveaux moyens d'échange, dans des contrées si peu connues, dont il n'entend point la langue, et dont il ignore les besoins, est bien plus certain de perdre que de gagner dans la première expédition qu'il y fait; l'espoir flatteur et souvent illusoire

1792. Juin. d'un avantage futur ne peut compenser les inquiétudes réelles qu'il éprouve. Certes, cet homme mérite d'être encouragé par le gouvernement, parce que, s'il obtient des succès, le gouvernement est toujours sûr d'en profiter.

D'après ces considérations, et sachant en outre que nos deux vaisseaux avoient le plus grand besoin d'ancres, de nouveaux agrès et de divers autres articles, je crus que l'occasion étoit favorable pour faire acheter une partie de la cargaison de l'*Alcyon*; car, bien qu'un tel marché pût être avantageux pour le capitaine Barkley, il l'eût été bien davantage pour le gouvernement, en approvisionnant le port des choses les plus nécessaires. Je représentai tout cela au commandant du port et aux capitaines de nos vaisseaux; mais ils n'osèrent pas faire une acquisition utile, parce qu'ils n'avoient point d'ordre positif. Ils firent d'ailleurs tout ce qui étoit en leur pouvoir pour obliger le capitaine Barkley.

Le capitaine Barkley avoit avec lui sa femme et un fils âgé d'environ huit ans. Ils étoient tous très-polis, et leur conduite envers nous fut extrêmement obligeante. Nous eûmes le regret de ne pas leur offrir autant de choses

agréables que nous en reçûmes d'eux : mais ils virent aisément que ce n'étoit pas faute de bonne volonté. Notre dénuement de tout ce qui auroit pu avoir quelque prix à leurs yeux, et l'extrême pauvreté du lieu où nous nous trouvions, étoient notre excuse. — Ils quittèrent le Kamtchatka le premier jour de juillet [1]. 1792. Juin.

En 1786, le capitaine Williams Peters fut d'abord plus heureux au Kamtchatka [2], que le capitaine Barkley en 1792. Il y vendit une partie de sa cargaison, parce que, par le plus grand hasard, le seul homme de ces contrées qui avoit des capitaux, et qui jouissoit d'un grand crédit à Moskow, venoit d'éprouver un accident qui l'avoit empêché de se rendre directement à sa destination. Cet homme étoit Gregory Schelikoff, parti, le 22 mai de la même année, de son établissement de Kadiak pour le port d'Okhotsk, avec une cargaison de pelleteries. Les vents d'ouest qui lui étoient contraires, ne lui permirent d'atteindre les îles Kouriles que le 30 juillet. Après y avoir séjourné pendant huit jours, voyant que ces vents continuoient, il résolut de se rendre dans la baie de Tchekafkoï, à

[1] Vieux style.

[2] Il y arriva le 9 août.

1792. Juin.

l'embouchure de la Belschoya-Réka, sur la côte occidentale de la péninsule du Kamtchatka, pour s'y approvisionner de poisson. Il s'arrêta à l'entrée de la baie, et se rendit à terre dans son canot qu'il renvoya soudain à bord. Ayant acheté du poisson, il songeoit à regagner son navire, lorsqu'un coup de vent fit déraper ce navire et l'entraîna en pleine mer. Comme tous les gens de l'équipage étoient très malades du scorbut, Schelikoff conclut qu'ils feroient voile pour Okhotsk. Il partit aussitôt pour Bolschoïretsk, où il arriva le 15 août, et il y acheta trois chevaux, afin d'aller joindre ses gens. Tandis qu'il étoit à Bolschoïretsk, on y apprit qu'un navire anglais venoit d'entrer dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul. Schelikoff partit sur-le-champ pour ce port, où il arriva le 23 août, et fut très-bien accueilli par les Anglais. Je vais copier ce qu'il dit lui-même de cette réception et de la manière dont il traita avec les Anglais.

« Dès que les Anglais s'aperçurent de mon » arrivée, quelques-uns d'entr'eux s'embar- » quèrent dans leur chaloupe et se rendirent » à terre. Le capitaine et deux officiers vin- » rent à moi d'une manière très-polie et très-

» amicale, et m'invitèrent à aller à leur bord. 1792. Juin.
» Je les y accompagnai. Ils me montrèrent
» des échantillons de leurs marchandises, et
» me dirent qu'ils avoient des lettres des di-
» recteurs de la compagnie des Indes an-
» glaise pour le commandant du Kamtchatka,
» lettres dans lesquelles les directeurs de la
» compagnie témoignoient le désir d'ouvrir
» un commerce avec la Russie, et en de-
» mandoient la permission.

» Je désirois de savoir d'où venoit le na-
» vire anglais, et quelle route il avoit faite.
» Le capitaine et les officiers me montrèrent
» leurs cartes, et m'apprirent qu'ils venoient
» du Bengale, d'où ils étoient partis le 20
» mars [1]. Ils avoient fait voile de Malaca le
» 16 avril, et mouillé à Kanton le 29 mai.
» Ayant quitté ce dernier port le 28 juillet,
» ils étoient arrivés au Kamtchatka le 9 août.
» Il y avoit à bord trois officiers et un Portu-
» gais. L'équipage étoit composé d'Anglais,
» d'Indiens, d'Arabes et de Chinois, qui tous
» ensemble étoient au nombre de soixante-
» dix. Le navire étoit construit tout entier
» de bois d'acajou, et doublé en cuivre jus-

[1] Vieux style, et suivant le calendrier Grégorien, le 31 mars.

1792. Juin.

» qu'au plat bord, Il avoit deux mâts et vingt-» huit voiles, et étoit monté de douze canons.

» Après souper, le capitaine Peters et ses » officiers me ramenèrent à terre. Nous re-» mîmes à traiter ensemble jusqu'à l'arrivée » du baron Von Steinheil, commandant du » Kamtchatka. Cet officier arriva deux jours » après, et nous servit d'interprète, parce » qu'il parloit la langue française.

» Les Anglais se soumirent à payer les » droits d'entrée, réclamés au nom du gou-» vernement. Je leur donnai, pour leur ser-» vir de gouverne, une liste des articles d'un » débit sûr au Kamtchatka ; et je leur ache-» tai pour six mille six cent onze roubles » de marchandises, dont je leur payai mille » roubles comptant, et le reste en lettres de » change sur Moskow, à deux mois de vue, » et portant intérêt à six pour cent.

» Le 3 septembre, je pris congé des An-» glais, qui devoient partir le lendemain. Le » 8, j'arrivai à Bolschoïretsk, où je vendis » immédiatement mes marchandises plus de » dix mille roubles argent comptant ».

Le capitaine Williams Peters fit ensuite naufrage sur l'île de Bering, et de toutes les personnes qui étoient à son bord, il ne se

sauva qu'un Portugais et un Lascar. Dans l'automne de 1788, ces deux hommes firent, avec moi, la route d'Okhotsk à Yakoutsk, dans l'intention de se rendre à Pétersbourg. Le Portugais me dit que ce qui avoit causé le naufrage du capitaine Peters, étoit le dessein qu'il avoit de prendre une cargaison de cuivre qu'il croyoit pouvoir se procurer, soit dans l'île de Cuivre, soit dans l'île de Bering. Il est probable qu'il étoit induit à erreur, par les récits exagérés qu'il avoit entendu faire sur le cuivre trouvé dans ces îles. 1792. Juin.

CHAPITRE XX.

LES CAPITAINES HALL ET ZARITSCHEFF, AVEC UNE PARTIE DES ÉQUIPAGES, PARTENT POUR OKHOTSK. — NOUVELLES DU CAPITAINE BILLINGS. — LETTRE DE M. MAIN. — TREMBLEMENT DE TERRE. — LE NAVIRE FRANÇAIS LA *FLAVIE* ARRIVE AU KAMTCHATKA.

1792. Juin. L'IMPOSSIBILITÉ de faire entrer la *Slava-Rossia* dans le port d'Okhotsk, nous força d'en faire le désarmement dans celui de Saint-Pierre et Saint-Paul, et d'attendre pour nous en retourner le bâtiment de transport qui porte tous les ans des vivres et d'autres approvisionnemens pour la péninsule du Kamtchatka. Cependant, comme nous étions en trop grand nombre pour pouvoir nous embarquer tous sur une de ces galiotes, les capitaines Hall et Zaritscheff se déterminèrent à partir dans le *Tchernoï-Orel*, avec le plus de nos gens que ce bâtiment pourroit prendre. Ils furent prêts

prêts à partir dès le commencement du mois de juillet : mais le vent d'amont ne leur permit de sortir du port que vers la fin de ce même mois. Ils firent voile avec l'intention d'explorer les îles Kouriles et la côte de la Chine jusqu'à Okhotsk [1]. 1792. Juillet.

Peu après le départ du *Tchernoï-Orel*, nous apprîmes que le capitaine Billings et sa suite étoient arrivés sur les bords de l'Angarka, après avoir éprouvé les plus grandes difficultés et les plus horribles injustices de la part des Tchoutskis.

Je reçus une lettre que je vais transcrire : elle étoit de M. Main qui, comme on l'a vu plus haut, accompagnoit le capitaine Billings.

Des bords de l'Angarka, le 21 février 1792.

« Cher Sauer,

» Je me croirois coupable d'ingratitude en-
» vers vous, si je laissois échapper l'occasion
» qui se présente, de vous informer de notre

[1] Les vents contraires les empêchèrent d'exécuter ce dessein, et les retinrent aux îles Kouriles jusqu'à la fin d'août. Alors ils jugèrent qu'il étoit plus convenable de se rendre directement à Okhotsk.

1792. Juillet. » arrivée sur les bords de l'Angarka [1]. Nous » avons atteint cette rivière le 15 de ce mois, » après avoir éprouvé tous les maux possi- » bles pendant six mois et deux jours. Nous » avons souffert le froid le plus violent, battus » par un vent de nord contre lequel nous » n'avions aucun abri ; car le pays désert » que nous avons traversé ne produit aucune » espèce de bois, excepté sur le bord des » rivières, où il croît quelques saules nains.

» Nous étions obligés de vivre de viande » de daim gelée, de baleine et de lion de mer » également gelés, encore les Tchoutskis ne » nous en donnoient-ils que très-peu. Ces » barbares ne se contentoient pas de vou- » loir nous faire mourir de faim, ils nous » déroboient sans cesse nos effets, sans se » soucier que nous le vissions. Ils ont deux » fois, en différens endroits, formé le com- » plot de massacrer le capitaine Billings et » tous ceux qui l'accompagnoient : mais le » Tout-Puissant les a empêchés d'exécuter

[1] La rivière d'Angarka n'a pas un cours très-étendu. Sa source est près de celle de la rivière de Tchaoun, et prenant une direction tout opposée à celle-ci, elle va joindre le Soukhoï-Annouï, qui se jette dans la Kovima, vis-à-vis du village de Neizchni.

» leur dessein ; et nous devons bien rendre » grâce au Créateur, de ce que nous sommes » maintenant hors de leur pouvoir. Nous » partirons demain matin pour le bas de la » Kovima, accompagnés par M. Bander [1], » que nous avons trouvé ici attendant l'ar- » rivée des Tchoutskis.

1792.
Juillet.

» Je vous assure que j'ai souvent maudit » le moment où nous avons quitté la *Slava-* » *Rossia*, car depuis, nous nous sommes vus » non-seulement réduits à supporter avec » patience les outrages des plus sauvages de » tous les hommes, mais continuellement ex- » posés à être massacrés par eux.

» J'ai beaucoup de choses à vous raconter, » mais je remets cela à un autre moment. Je » suis à présent trop occupé des préparatifs » de notre départ, pour pouvoir écrire lon- » guement. Le plaisir que j'ai de revoir notre » ancienne connoissance, M. Bander, prend » aussi une partie de mon temps. Ce M. Ban- » der voyage toujours avec une grande pro-

[1] M. Bander étoit l'ispravinsk ou capitaine du district de Zaschiversk. Il s'étoit rendu sur les bords de l'Angarka pour recevoir le tribut des Tchoutskis. Il est souvent fait mention de cet officier dans la première partie de ma Relation.

1792. Juillet. » vision de bonnes choses ; et comme depuis » six mois nous n'avons eu aucun sujet de » satisfaction, il nous en faut bien peu pour » nous rendre très-joyeux. — Je finis, cher » Sauer, en vous assurant que je serai à ja- » mais votre sincère ami,

» JOHN MAIN ».

D'autres lettres disoient que les Tchoutskis avoient brisé les lignes de sonde du capitaine Billings et de ses compagnons, ainsi que leurs écritoires, leurs plumes, leurs crayons, et leur avoient absolument défendu de prendre des notes et de faire les moindres remarques dans leur pays. Quand ces sauvages n'auroient pas pris ces précautions, il eût été impossible aux voyageurs de relever le pays ; car la glace et la neige ne leur permettoient pas de distinguer les lacs de la terre. D'ailleurs ils n'approchèrent la mer que du côté des baies de Metchikma et de Kloutchenie [1] ; et la dernière étoit alors couverte de glace ; de sorte qu'ils ne purent faire aucune observation sur la situation du Schalatskoï-Noss [2], ni sur la baie

[1] Le cap Nord, dans la carte du capitaine Cook, forme un des côtés de l'entrée de cette baie.

[2] Le cap Schalatskoï.

de Tchaoun, ni sur la direction de la côte de la mer Glaciale, entre le promontoire de l'est, et le point le plus éloigné que nous observâmes en 1787. Ce point est le cap que Schalauroff nomme *Pesoschnoï-Mouys*, et qui se trouve à trente milles à l'est du Barannoï-Kamen. 1792. Juillet.

Les lettres que nous reçûmes annonçoient que l'intention du capitaine Billings étoit de se rendre immédiatement à Yakoutsk; et les ordres de ce capitaine m'enjoignoient d'aller le joindre le plus promptement possible dans cette ville.

Nous attendions à chaque instant l'arrivée du vaisseau de transport. Il restoit alors au Kamtchatka :

Le capitaine Bering, M. Bakoff, M. Bakoulin, M. Robeck, Et moi.	de l'expédition.

Il y avoit, en outre, le commandant du port, le major Schmaleff et son adjudant l'enseigne Rostergueff. Toutes les autres personnes étoient des officiers subalternes, des matelots et des Kosaques.

Mes affaires ne m'obligeant pas de résider

1792. Juillet. à Saint-Pierre et Saint-Paul, je me tenois le plus souvent à Paratounka, où je fesois des parties de chasse avec les Kamtchadales. Quelquefois nous restions huit à dix jours à chasser dans les bois, et sur les montagnes qui sont à peu de distance de la baie d'Avatcha et au midi de cette baie.

Nous vîmes, dans nos parties de chasse, un très-grand nombre d'ours, de loups, de renards, et quelques daims : mais nous ne pûmes tuer que des ours, parce que nous n'avions pas de chiens pour courir les autres bêtes. Nous rencontrâmes aussi beaucoup de lièvres; mais ils étoient extrêmement farouches.

Août. Je remarquai, le 11 août, dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul, une grande quantité d'hirondelles qui voloient de côté et d'autre d'un air effrayé. Elles avoient la gorge rouge; et c'étoit la première fois que j'en voyois de cette espèce au Kamtchatka. Dès que les gens du pays les aperçurent, ils dirent qu'elles présageoient quelqu'événement extraordinaire. Vers midi elles disparurent. Le lendemain matin, à cinq heures, nous entendîmes un grand bruit pareil au roulement du tonnerre, qui fut suivi par un vio-

lent tremblement de terre. Pendant près d'une minute, le mouvement de la terre ressembla à celui des ondes. Lorsqu'il commença, j'étois occupé à m'habiller, et je fus renversé de tout mon long. Je me relevai, et je sortis de la maison le plus vîte qu'il me fut possible. 1792. Août.

Dans la baie, l'eau étoit aussi agitée que si elle eût été dans un état d'ébullition. La secousse venoit du nord-est, et suivant moi elle dura pendant plus de deux minutes ; mais tous mes voisins prétendirent qu'elle n'avoit duré qu'une minute tout au plus. Un des matelots qui gardoient le vaisseau, fut jeté hors de son hamac.

A Paratounka, la secousse fut encore plus violente qu'à Saint-Pierre et Saint-Paul. La terre s'entr'ouvrit en plusieurs endroits, et vomit de l'eau et du sable qu'elle lança à une très-grande hauteur. Toutes les maisons du village furent plus ou moins endommagées. Un balagan fut renversé. Quelques fours, seuls ouvrages en brique qu'il y eût dans le village, croulèrent; et à l'exception de l'écusson du capitaine Clerke, tous les tableaux qui étoient dans l'église, sortirent de leur place et furent jetés sur le pavé.

1792. Août. Les habitans de Neizchni-Kamtchatka furent excessivement épouvantés de ce tremblement de terre, et ne pouvoient pas concevoir d'où provenoit le bruit qui le précéda. La ville est bâtie sur une langue de terre, formée par l'embouchure de la Radouga, rivière considérable qui se jette dans celle de Kamtchatka. Le lit de la Radouga resta tout à coup à sec. Les habitans s'empressèrent de le traverser pour s'enfuir dans les montagnes. Alors ils furent renversés, ainsi que le bétail qu'ils emmenoient; et, suivant eux, la terre continua à trembler pendant près d'une heure. Elle s'entr'ouvrit en plusieurs endroits, et en d'autres elle s'affaissa considérablement. Le volcan de Kloutchefskoï vomit une énorme colonne de fumée noire, et un bruit semblable à celui du tonnerre sortit des entrailles de la terre. Les cloches des deux églises furent violemment ébranlées, et sonnèrent long-temps. Les hurlemens des chiens se mêloient aux cris plaintifs des habitans, qui s'attendoient à tout instant à voir leur ville engloutie.

Dès que la terre eut cessé de trembler, l'eau reparut dans la Radouga et reprit son cours. Les habitans retournèrent alors dans leurs

maisons. Il ne resta debout à Neizchni ni une cheminée, ni un four. On trouva l'autel d'une église [1] écarté de la paroi d'environ un pied, et penchant en avant. La plupart des balagans furent renversés. — 1792. Août.

Une chose très-remarquable, c'est que les habitans du village situé au pied de la montagne où est le volcan, entendirent bien le bruit qui précéda le tremblement de terre, mais n'en sentirent point la secousse. On ne s'en aperçut pas non plus au-delà des montagnes, sur la côte occidentale de la péninsule.

Des dépêches de Pétersbourg, adressées au

[1] Dans toutes les petites villes et villages de Russie, les églises, ainsi que les maisons, sont en bois. Les pièces de bois sont mises les unes sur les autres, avec une entaille à chaque bout, pour qu'elles puissent bien se joindre, et les jours sont bouchés avec de la mousse. Les autels sont construits de la même manière, placés à l'extrémité de l'église du côté du levant et aussi rapprochés de la paroi qu'il est possible. A Neizchni, le clocher est si incliné d'un côté, que la cime se trouve de plus de trois pieds en dehors de la base. Ce clocher a environ quarante pieds de haut; et je crois que, sans les entailles qui sont au bout des pièces de bois dont il est composé, il seroit déjà tombé.

1792. Août. commandant du port de Saint-Pierre et Saint-Paul, lui annoncèrent qu'un Russe, nommé Torckler, étoit parti de France sur un vaisseau qui lui appartenoit, avec une cargaison qu'il se proposoit de vendre au Kamtchatka; et elles lui enjoignoient de donner tous les secours qui dépendroient de lui, à cet armateur. Vers la fin de septembre, ce dernier arriva dans le port de Saint-Paul. Son navire étoit d'environ six cents tonneaux, très-joli, doublé en cuivre et nommé la *Flavie*. Il y avoit, je crois, soixante hommes d'équipage, indépendamment des officiers. Le navire avoit le nouveau pavillon français, et les officiers portoient la cocarde tricolore.

La plus grande partie de la cargaison de ce navire consistoit en eau-de-vie et autres liqueurs spiritueuses. M. Torckler n'avoit que le titre de supercargue. Le capitaine et les officiers étoient des hommes très-instruits et extrêmement honnêtes.

Vers le temps de l'arrivée de la *Flavie*, nous apprîmes que le bâtiment de transport qui venoit d'Okhotsk, avoit été jeté à la côte près de l'embouchure de l'Itcha, entre Bolschoï-retsk et Tigil. Le capitaine Bering et M. Bakoff se rendirent aussitôt en cet endroit, pour

tâcher de donner des secours à ce bâtiment. 1792.
En leur absence, je fus chargé du comman- Août.
dement de ceux de nos gens qui restoient au
Kamtchatka.

CHAPITRE XXI.

DESCRIPTION DE LA PÉNINSULE DU KAMTCHATKA.

1793. Avril. Le capitaine Bering et M. Bakoff revinrent à Saint-Pierre et Saint-Paul un peu avant les fêtes de Noël. Je me rendis alors à Neizchni-Kamtchatka, et je ne retournai à Saint-Pierre et Saint-Paul qu'au mois d'avril suivant. Cette excursion et celles que j'avois faites auparavant, me mirent à même de connoître assez bien la péninsule de Kamtchatka, pour pouvoir la décrire.

Je commencerai cette description par l'extrémité méridionale, que les Russes appellent le *Lopatka* [1]. C'est une pointe de terre basse qui, s'élargissant et s'élevant graduellement jusqu'à quarante milles de la mer, forme des montagnes stériles. rocheuses, ne produisant çà et là que quelques cédres et quelques saules nains. On voit ensuite d'im-

[1] Latit. 51° nord. — Longit. 156° 40′ à l'est du méridien de Greenwich.

menses vallées, où croissent beaucoup de bouleaux, et qui sont entrecoupées de lacs, et de rivières dont les eaux se versent dans la mer à l'est et à l'ouest. Un groupe de montagnes occupe tout l'espace entre le Lopatka, et la latitude de cinquante-trois degrés cinq minutes. Dans les environs du village de Malka, ces montagnes se divisent en deux branches, dont l'une s'étend au nord-nord-ouest, et l'autre au nord-nord-est. 1793. Avril.

Le lieu où ces deux branches de montagnes se séparent, est le plus haut de la péninsule, et forme un désert de soixante-cinq milles de long, dans une direction nord et sud, sur une largeur de trois à quinze milles. On y voit quelques buissons, quelques saules isolés, et un très petit nombre de bouleaux rabougris. Ce lieu est rempli de sources et de ruisseaux, quelques-uns desquels, se réunissant et coulant au sud et au sud-ouest, forment la Bistréa ; tandis que d'autres, partant à quelques toises de distance des premiers, prennent un cours opposé et sont les sources de la rivière de Kamtchatka.

A l'extrémité du désert, les montagnes se rapprochent au point qu'il n'y a plus entre elles qu'un ou deux milles de distance, et une

1793. Avril. forêt de bouleaux s'étend jusqu'au village d'Apouchinsk, d'où la rivière de Kamtchatka est navigable pour de petits canots, jusqu'à son embouchure.

Tout le pays qui s'étend d'Apouchinsk vers le nord, paroît être de la plus grande fertilité. La plaine s'élargit graduellement, et vis-à-vis de Virchni-Kamtchatka il y a, d'une montagne à l'autre, au moins quarante milles. Là, le sol, riche, profond, est composé d'une terre noire, mêlée de cendres fines de la même couleur, qu'ont vomies les volcans, et d'un sable ferrugineux, qui s'attache à la pierre d'aimant et peut se réduire en barres, mais qui, lorsqu'on veut le travailler, est très-cassant.

Parmi les productions végétales de ces contrées, on remarque de petites cerises sauvages [1], qu'on y trouve en abondance. L'arbre qui les porte est extrêmement dur, et les Kamtchadales s'en servent pour en faire les flèches de leurs traîneaux. Les plus gros arbres de cette espèce que j'ai vus, avoient de neuf à dix pouces de circonférence. Les sapins, les pins communs, les mélèzes d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires, les bouleaux, les peupliers, les trembles, les

[1] Dans la langue du pays on les nomme *tcheromka*.

frênes, couvrent les montagnes jusqu'au sommet. Il y a des sureaux, de l'aubépine, des églantiers, des groseilliers, et d'autres arbustes qui portent des baies. 1793. Avril.

Le climat de la vallée est très-différent, et de celui de la partie méridionale de la péninsule, et de celui de la partie septentrionale. Elle est abritée contre le vent de mer, qui glace l'air sur les côtes, s'oppose à toute espèce de végétation, et commence à souffler au mois de mars. Ce pays est de la plus grande beauté. La rivière de Kamtchatka, large en quelques endroits de deux cent cinquante toises; en d'autres, de cinquante toises seulement, et profonde de huit à quinze pieds, serpente au milieu de la vallée, et est, en été, remplie de truites et de toute sorte de saumons. La vallée a cent quatre-vingts milles de long. De là on découvre, de distance en distance, le Tolbatchinsk, montagne au double sommet, qui vomit continuellement d'immenses tourbillons de fumée noire, et offre une perspective horrible et sombre, tandis que le Kloutchefskoï, s'élevant à une hauteur excessive, lance sans cesse des feux, semble embraser les nuages qu'il éclaire, et porte dans l'ame un sentiment de terreur et d'admiration.

1793. Avril.

Douze verstes au-dessous de Virchnoï-Kamtchatkoï-Ostrog, est le village de Milkovoï, habité par des paysans, que le gouvernement a fait passer à ses frais de la Sibérie au Kamtchatka, et à qui il alloue un certain traitement, pour qu'ils y enseignent à cultiver du blé et d'autres grains, et que le pays puisse, par la suite, en recueillir assez pour sa subsistance.

Ces colons sibériens vivent indépendans de toute autorité, et trouvent plus facilement le moyen de s'enrichir, en faisant le métier de détailleurs pour compte des marchands du Kamtchatka, et en allant à la chasse des zibelines, qu'en cultivant la terre, qu'ils négligent parce que c'est un travail plus pénible. Cependant ils ont des jardins qui produisent de très-beaux choux, des pommes de terre, des navets, de carottes et d'autres légumes. Ils sèment aussi du blé sarrasin et du seigle, qui rend abondamment; et je suis persuadé que s'ils étoient surveillés par quelqu'un qui les obligeât de travailler, ils recueilleroient assez de grain, non-seulement pour nourrir les habitans de la péninsule, mais pour approvisionner Okhotsk et les autres contrées voisines.

Le

Le chanvre croît parfaitement bien au Kamtchatka : mais je crois qu'il est inutile de l'y cultiver, parce qu'il y a des orties qui en tiennent lieu. Les Kamtchadales et les Russes tirent leur fil à coudre de ces orties, et ils en font des filets pour la pêche, qui, lorsqu'on a soin de les bien faire sécher après qu'on s'en est servi, durent quatre ou cinq ans. On prépare l'ortie à peu près comme le chanvre, et, ce me semble, encore plus facilement. Elle croît de six à sept pieds; les fibres en sont très-fines, et le fil qu'on en tire est beaucoup plus fort, à égale grosseur, que le fil de chanvre qu'on porte dans le pays.

1793. Avril.

A Tolbatchinsk, les montagnes sont escarpées et stériles. Elles se rapprochent et rétrécissent considérablement la vallée. Il s'élève fréquemment des tempêtes dans l'espace qui sépare ce volcan de celui de Kloutchefskoï; mais il est rare qu'elles se fassent sentir jusque dans le voisinage de Milkovoï. Dans ce même espace, les arbres sont beaucoup plus petits; cependant le pays est fertile jusqu'à trente milles au nord du village de Kloutchefskoï. Ce village est aussi habité par des paysans sibériens, qui, envoyés par le gouvernement pour le même objet que ceux qui sont à Mil-

1793. Avril.

kovoï, agissent de la même manière. Leur conduite est, à quelques égards, excusable ; car les magistrats de Neizchni exigent d'eux les mêmes impôts que des marchands résidens.

La cour de justice de Neizchni consiste en un bourgmestre, quatre conseillers, un secrétaire, quelques écrivains et des gardes. Elle ne reçoit des salaires que pendant le temps qu'elle exerce ses fonctions : aussi envoie-t-elle souvent des députations dispendieuses à Tigil, à Bolschoïretsk, à Virchni, et dans les autres endroits fréquentés par les colons sibériens, qui, comme je l'ai déjà dit, négligent la culture pour faire le métier de colporteurs. Je doute que, si ces paysans se bornoient à cultiver la terre, leurs récoltes pussent jamais suffire à satisfaire leurs exacteurs. Ordinairement les impôts annuels qu'ils sont obligés de payer, s'élèvent à dix-huit et vingt roubles par tête ; et quelquefois on en exige trente.

A mesure qu'on s'avance dans le nord du Kamtchatka, on s'aperçoit que le climat devient plus rigoureux. On y trouve un sol sablonneux et pierreux, et les productions de la terre sont foibles et rabougries. L'isthme [1]

[1] Latit. 59° 20' nord.

a environ quarante milles de large dans l'endroit le plus resserré ; et, dans le plus étendu, c'est-à-dire du Kronotskoï-Noss à l'embouchure de l'Itcha, il a deux cent vingt milles. 1793. Avril.

J'ai déjà fait mention de la situation de Neizchni-Kamtchatka[1] qui contient quatre-vingts isbas[2] et deux églises. Le nombre de ses habitans, en y comprenant les enfans, est de cinq cent quarante-huit personnes.

La côte occidentale du Kamtchatka est uniformément basse et sablonneuse, jusqu'à la distance de vingt-cinq à trente milles dans l'intérieur des terres, où l'on trouve le pied des montagnes. Cette côte ne produit que des saules, des aulnes, des frênes de montagne, et quelques bouquets de bouleaux mal-venus. Si l'on en excepte la Bolschoya-Réka, les eaux qui, de ce côté-là, tombent des montagnes et se rendent à la mer, méritent à peine le nom de rivière. Toutefois, dans la saison, il remonte dans ces eaux beaucoup de poisson de mer, principalement des truites et différentes espèces de saumon. Il y a ordinairement quinze à vingt milles de distance d'une rivière à l'autre. L'Itcha et le Tigil sont les

[1] Latit. 56° 33′ nord.

[2] Maison.

1793. Avril. plus considérables : mais le cours d'aucune de ces deux rivières, malgré toutes leurs sinuosités, n'est de plus de cent milles.

La mer, à l'ouest du Kamtchatka, est remplie de basses jusqu'à une grande distance. Les capitaines des vaisseaux de transport, qui, s'ils le peuvent, ne perdent jamais la côte de vue, jugent, dans les temps brumeux, de l'éloignement où ils sont de la terre, par le brassiage ; et alors ils comptent un mille par brasse. Il n'est point là de rivière, à l'entrée de laquelle on trouve plus de six pieds d'eau à mer basse ; il y a, d'ailleurs, un violent ressac qui frappe continuellement ce rivage sablonneux.

Les villages qu'on voit sur la côte occidentale, sont Tigilsk, Itchinsk et Bolschoïretsk. Ils tirent leur nom des rivières [1], sur le bord desquelles on les a bâtis. Le premier de ces villages, qui est le plus considérable, contient quarante-cinq maisons et une église, le tout en bois. Il a été bâti en 1752. Il est entouré de palissades ; aussi les Russes lui donnent le nom de *place fortifiée* [2]. Les habitans de Tigilsk s'élèvent au nombre de 338, en y comprenant les femmes et les enfans.

[1] Le Tigil, l'Itcha et la Bolschoya-Réka.

[2] Les cartes russes le placent à 57° 55′ de latit. nord.

Itchinsk a une église et une dixaine de maisons. On y compte cinquante habitans. 1793. Avril.

Bolschoïretsk contient trente-cinq maisons, et a deux cent trente-cinq habitans.

Indépendamment de ces trois villages, on trouve sur la côte occidentale du Kamtchatka, huit hameaux, composés chacun de trois ou quatre maisons.

La côte orientale est couverte de montagnes, de rochers escarpés et de promontoires excessivement hauts, entre lesquels il y a beaucoup de petites anses et de criques, dont l'entrée n'est praticable que pour les canots du pays, parce qu'il y a au-devant des bancs de rochers qui les ferment presqu'entièrement. D'énormes rocs sont semés çà et là dans la mer, à un, deux et trois milles du rivage; quelques-uns de ces rocs sont sous les eaux, et ne peuvent être aperçus que parce que la mer s'y brise avec fureur, tandis que d'autres sont excessivement élevés.

La profondeur de la mer est très-inégale sur cette côte. On y passe tout-à-coup de trente à quatre-vingt-dix brasses, et même davantage. Les tremblemens de terre y sont fréquens, et quelquefois très-violens.

Le seul port de la péninsule du Kamtchatka

1793. Avril.

où les vaisseaux puissent mouiller, est la baie d'Avatcha [1], qui est peut-être la plus vaste et la plus sûre du monde entier. Je vais tâcher de décrire cette baie, avec toute l'exactitude dont je suis capable : malgré cela, je crains de ne pas réussir à la faire bien connoître.

Je suppose que j'approche la côte en arrivant du sud-est. Au premier aspect, cette côte paroît droite et uniforme, sans baies et sans criques. Le pays s'élève graduellement jusqu'au pied d'une chaîne de petites montagnes, adossées à d'autres beaucoup plus hautes. Trois de ces montagnes qui paroissent être jointes par leur base, s'élèvent dans le nord de la baie. La plus éloignée, c'est-à-dire celle qui est du côté de l'ouest, est la plus haute et forme un cône. Celle qui est à côté, recèle un volcan, et il s'exhale continuellement de son sommet brisé une énorme colonne de fumée.

[1] « Le nom de baie, à proprement parler, n'est pas » celui qui convient à un lieu aussi bien abrité qu'A- » vatcha. Mais quand on considère combien vagues et » inexacts ont été quelques navigateurs dans la déno- » mination de certains lieux, tels que des ports, des » baies, des anses, des détroits, peut-être est-il per- » mis de se servir d'un nom générique, au lieu d'un » autre qui auroit plus de propriété ».

Troisième Voyage de COOK.

La troisième a plusieurs plateaux, et elle s'incline vers l'est, où sa croupe haute, étroite et inégale, s'étend à quinze lieues, et est terminée par le promontoire, auquel on a donné le nom de *Schiponskoï-Noss*. 1793. Avril.

Au fond de la baie, sont deux montagnes remarquables par leur excessive hauteur. Celle qui se trouve le plus près de l'entrée de la baie, et qu'on nomme la *Vilouitcheskoï-Sopka*, a la forme d'un pain de sucre; l'autre, appelée l'*Apalskoï*, est à une certaine distance de la mer, et moins élevée que la première; son sommet est aplati.

En approchant de la côte, on voit qu'elle est haute, inégale, escarpée, et qu'elle présente l'apparence de diverses criques. Quand on est à cinquante-deux degrés quarante-cinq minutes de latitude nord, et à cent cinquante-neuf degrés quinze minutes de longitude est, on découvre l'entrée de la baie d'Avatcha dans une direction nord-ouest-quart-d'ouest. Au sud de la baie, et à la distance d'environ quatre milles, on voit une petite île ronde, hérissée de rochers pointus, et appelée *Staritchkovoï-Ostrof*.

Le cap nord est très-élevé, et on y a placé un fanal, qui ressemble à une guérite de fac-

1793. Avril. tionnaire. De ce cap jusqu'à trois milles de distance dans l'est, il y a des ressifs sur lesquels la mer se brise continuellement, et qui s'étendent à environ un demi-mille dans le sud. En entrant dans la baie, on voit dans le nord du chenal, trois rochers isolés et très-pointus. Sur la rive opposée, il n'y a qu'un rocher ; mais sa masse est énorme, et son sommet forme une table. Les soudes décroissent sur la côte de quarante brasses à douze, et le fond est pierreux. Dans la passe, on ne trouve que dix brasses d'eau sur un fond de sable et de limon.

L'entrée de la baie est à cinquante-deux degrés cinquante-une minutes de latitude nord, et à cent cinquante-huit degrés quarante-huit minutes de longitude est; alors le Schiponskoï-Noss reste à l'est-nord-est, à la distance de dix-sept lieues. Cette entrée forme un canal de quatre milles de long, sur trois milles et deux milles de large, dans une direction nord-nord-ouest. Les deux rives du canal sont couvertes de rochers couronnés de bouleaux, de frênes de montagne et d'aubépine.

Au bout du canal, on arrive dans un magnifique bassin d'environ vingt-cinq milles de circonférence, bassin dont les bords sont éle-

vés, unis, et par-tout, excepté du côté du nord-ouest, bien couverts d'arbres. En avançant dans la baie, on trouve des ports commodes. A l'est est celui de Rakovinoï, qui a à peu près trois milles de profondeur, sur une largeur de trois quarts de mille. 1793. Avril.

Le cap sud de l'entrée de ce port est formé par un rocher d'une hauteur énorme et absolument à pic. Il y a des ressifs cachés qui s'avancent dans la baie à environ cinquante toises du sud au nord, ce qui rend l'entrée du port difficile.

Le cap nord est haut et rocheux. Il y a au-devant quelques rochers isolés, mais ils sont visibles et ne s'étendent pas bien loin. La profondeur de l'eau dans ce port est de treize à trois brasses.

Le petit port de Saint-Pierre et Saint-Paul est au nord. Le cap qui est au midi de son entrée, s'élève à une grande hauteur, et se voit de très-loin; et on distingue facilement les maisons qu'on a construites sur la petite langue de terre qui est devant ce cap. Ce port convient à tous égards aux vaisseaux qui ont besoin de se radouber, de se ravitailler, ou de faire du bois et de l'eau. En considérant tous ses avantages, j'ose dire que c'est

1793. Avril. de tous les ports du monde le plus commode. Six à huit vaisseaux de guerre peuvent y mouiller facilement à la queue l'un de l'autre. Le seul inconvénient qu'il ait, si toutefois on peut appeler cela un inconvénient, c'est que le fond y est étonnamment dur ; de sorte que si l'ancre est pesante et a été mouillée depuis quelque temps, il faut pour la lever virer de force le vaisseau.

Le midi du port de Saint-Pierre et Saint-Paul est borné par une langue de terre, qui de la rive de l'est s'étend vers l'ouest, et qui est couverte de maisons de bois et de balagans. A l'extrémité de cette langue de terre est l'entrée qui a trente-huit brasses de large, et six brasses et demie de profondeur. Les vaisseaux passent si près de la pointe de cette langue de terre, que les hommes qui sont à bord, peuvent aisément sauter sur le rivage.

Du côté occidental de l'entrée de ce port, il y a une montagne étroite, peu élevée, s'étendant vers le sud, et formant un cap très-avancé, sur lequel on a placé une batterie et un pavillon. De là s'étendent des hauts-fonds, à environ cent toises dans le sud.

Au nord, c'est-à-dire à la tête du port de Saint-Pierre et Saint-Paul, est une vallée où

sont les magasins du gouvernement, les casernes et les maisons du commandant et des principaux habitans. L'est du port est borné par de hautes montagnes, boisées jusqu'au sommet. Il y croît des bouleaux, des frênes de montagne, de l'aubépine et des rosiers. De ces montagnes sortent des sources qui forment des ruisseaux, dont l'eau pure et limpide va se jeter dans le port : aussi les vaisseaux qui en ont besoin, peuvent aisément en prendre.

1793. Avril.

Au nord-ouest de la baie, sont les vastes plaines d'Avatcha, arrosées par deux rivières, celle d'Avatcha et celle de Paratounka. Les Kamtchadales qui résidoient autrefois dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul, ont été s'établir à l'embouchure de la première de ces rivières ; et la garnison occupe leurs anciennes demeures.

Le havre de Tareinsk est ouvert à l'ouest. Après qu'on a fait environ un mille dans le canal qui conduit dans ce havre, on tourne tout-à-coup au sud-est. Le havre a douze milles de long et trois de large. On y trouve de six à huit brasses d'eau, avec un fond de sable et de vase. Une langue de terre très-élevée, et qui semble avoir été construite

1793. Avril. par la main des hommes, sépare le havre de la mer. Ce havre est très-commode, mais assez mal situé ; parce que les vaisseaux ont besoin d'un vent d'est pour en sortir, et que ce même vent leur est ensuite contraire pour quitter la baie d'Avatcha. En outre, ce havre est exposé aux vents du nord et du nord-ouest, qui, passant sur les plaines d'Avatcha, le frappent directement, et le tiennent fermé par les glaces jusque dans une saison très avancée.

Au nord-ouest du havre de Tareinsk, et tout près de son entrée, est une vallée très-plane, d'environ un mille et demi carré, et couverte de bouleaux d'une belle venue. Le major Behm avoit jugé que c'étoit le lieu le plus convenable de ces contrées pour la fondation d'une ville. Au nord et au sud s'élèvent de hautes montagnes, dont la montée est facile, et qui sont bien boisées. La vallée est bornée à l'ouest par un lac d'environ quinze milles de circonférence. L'eau de ce lac est douce ; on y pêche du poisson pendant toute l'année ; et ses bords produisent, en abondance, des baies de différente espèce, du sarana, du tcheromtcha [1], et beaucoup d'herbes potagères.

[1] Espèce d'ail sauvage.

Ce lac est la principale source de la rivière à laquelle on donne le nom de *Paratounka*, dont je parlerai bientôt, ainsi que des autres rivières du Kamtchatka. Les restes d'un grand nombre de villages qu'on trouve dans le voisinage de ce lac, prouvent que ces cantons étoient autrefois très-peuplés ; mais ils ne sont plus habités que par des ours, des loups et des lièvres. 1793. Avril.

On pêche de la morue pendant toute l'année dans la baie d'Avatcha. D'abord après la saison des glaces, on y prend des raies, des plies, des carrelets. L'hiver, les petits garçons et les petites filles y prennent beaucoup de merlans. Ils font un trou dans la glace, et se couchant tout auprès, y plongent un bâton, au bout duquel est un crin avec un nœud coulant; et dès que le poisson entre dans le crin, ils l'enlèvent.

Les harengs et les éperlans sont les premiers poissons de passage, qui paroissent dans la baie. Ils y arrivent à la fin d'avril, et y restent jusqu'au commencement de juin. Les harengs y forment des bancs si considérables, qu'il est impossible d'en donner une idée exacte. Dans la relation du dernier voyage de Cook, le capitaine King[1] dit : —

[1] On sait que le capitaine King remplaça le capitaine

1793. « L'équipage de la *Découverte* enveloppa
Avril. » une fois une si grande quantité de harengs, » en pêchant avec la seine, qu'on fut obligé » d'en jeter beaucoup, avant de tirer la » seine, de peur qu'elle ne cassât; et malgré » cela on en prit tant, qu'indépendamment » de ceux qu'on mangea frais, on remplit » avec ceux qu'on sala, toutes les barriques » qu'on put avoir; et après en avoir envoyé » considérablement à bord de la *Résolu-* » *tion*, on en abandonna plusieurs tas sur la » plage ».

Juin. Le 7 juin, je remarquai, dans le port intérieur de Saint-Pierre et Saint Paul, une grande quantité de harengs qui, en nageant, formoient des cercles d'environ une toise de diamètre. Voyant qu'ils continuoient à tourner de la même manière, je m'approchai très-près, et je vis dans le milieu de chaque cercle un de ces poissons qui se tenoit au fond de l'eau entre les herbes, et paroissoit immobile. Je ne pus pas deviner la cause qui fesoit ainsi nager ces harengs; mais je m'aperçus que les herbes qui étoient autour de celui qui se tenoit au fond de l'eau, deve-

Clerke qui, après avoir succédé au capitaine Cook, mourut au Kamtchatka. (*Note du Traducteur.*)

noient d'un jaune très-brillant. Quand le reflux laissa ces endroits à sec, toutes les herbes, les pierres et les bois qui s'y trouvoient, étoient couverts de frai, de l'épaisseur d'un demi-pouce; et les chiens, les mouettes, les corbeaux, les pies s'y précipitoient pour le dévorer. 1793. Juin.

Les bancs de harengs sont poursuivis par les veaux marins, les morues et divers autres habitans des eaux. Il en vient dans la baie d'Avatcha, non-seulement au printemps, mais en automne. Toutefois ils sont d'une grosseur différente. Ceux qui paroissent au printemps sont beaucoup plus gros que les autres. Les Kamtchadales et les autres habitans de ces contrées en pêchent beaucoup en automne, pour nourrir leurs chiens.

L'huile qu'on tire des harengs est très-claire et très-douce. Les œufs qu'on y met se conservent frais pendant toute l'année. L'huile de veau marin et l'huile de baleine ont la même propriété.

A peine les harengs quittent la baie d'Avatcha, qu'il y entre d'immenses bancs de saumons, dont une très-grande partie remonte les rivières qui ont leur embouchure dans cette baie. Les premiers saumons qui

1793. Avril.

paroissent, sont plus petits que les autres. Les Kamtchadales les nomment les *gorbouschkas* [1]; parce que ces poissons ont sur le dos une forte bosse, qui caractérise leur espèce. Ils sont parfaits pendant quatre ou cinq semaines ; et à peine commencent-ils à devenir moins bons, qu'il en paroît d'une espèce plus grosse. Ceux-ci sont suivis par d'autres, et enfin toutes les espèces de saumon se succèdent dans la baie jusqu'à la fin de septembre.

Il y avoit des saumons dont je ne distinguois l'espèce que quand ils étoient bouillis, parce qu'alors la blancheur ou la rougeur de la chair montroit la différence qu'il y avoit des uns aux autres. Les noms des diverses espèces sont le *siomga*, le *tchavitcha* [2], le *gorbouschka*, le *kaïko*, le *krasnaya* [3], et le *belaya* [4].

Après avoir remonté les rivières, ces poissons entrent dans les lacs, où le krasnaya et le belaya restent pendant l'hiver ; mais ils y sont bientôt défigurés. Ils y deviennent

[1] Ce mot signifie *dos voûté.*

[2] Le siomga et le tchavitcha sont très-gros.

[3] Le krasnaya est rouge.

[4] Le belaya est blanc.

bossus,

bossus, maigres et couverts de taches rouges ; leur mâchoire supérieure s'alonge et se recourbe sur la mâchoire inférieure ; leur bouche se remplit de très-grosses dents, et leur chair se ramollit. 1793. Août.

Il y a dans les environs de la baie d'Avatcha un grand nombre d'espèces de crabes, beaucoup d'œufs de gibier marin, des langoustes, des moules, des pétoncles et de petites huîtres à perle.

La plaine d'Avatcha, qui borne la baie au nord-ouest, s'étend dix-huit milles de l'est à l'ouest, et trente-cinq milles du nord au sud. Il croît vers l'extrémité septentrionale de cette plaine quelques bouquets de bouleaux, de peupliers et d'aulnes. Tout le reste est rempli de marais couverts de joncs et d'herbe longue et dure, avec quelques pieds d'osier et d'aulne. Là abondent les oiseaux aquatiques, les cygnes, les oies, une immense quantité d'espèces de canards, et, je crois, toute sorte de bécasses.

La rivière d'Avatcha arrose cette plaine, et s'y partage en plusieurs bras. A l'extrémité septentrionale de la plaine, il y a des sources froides, qui produisent divers bassins, divers courans d'eau, et ensuite se réunissent

1793. Août. pour former un ruisseau qui, après avoir couru deux milles vers le sud, se jette dans la rivière qu'on connoît, en général, sous le nom de *Paratounka*, mais que les gens du pays appellent l'*Ilmitch*. La vraie Paratounka est la rivière dont j'ai fait mention plus haut, et vis-à-vis de l'embouchure de laquelle est bâti le village du même nom.

Les sources de la Paratounka ne gèlent point pendant l'hiver, et sont alors fréquentées par des cygnes, des oies, et par plusieurs sortes de canards, particulièrement le safka, canard dont la voix est si douce, que j'ai cru devoir le mettre au rang des oiseaux au chant harmonieux.

Tous ces oiseaux trouvent là abondamment de quoi se nourrir. Ils y mangent entr'autres choses la racine charnue d'une plante aquatique, racine qui a la forme de l'olive, et le goût de la châtaigne. J'en mangeai, et je la trouvai meilleure qu'aucune production des jardins du pays. Les Kamtchadales la nomment le *sarana des oies*.

Le Kamtchatka est la seule rivière considérable qui arrose la péninsule du même nom. J'ai déjà parlé de sa source. Cette rivière coule presque directement au nord,

jusqu'à Neizchni-Kamtchatka, où elle tourne à l'est-sud-est, et après un cours d'environ vingt-cinq milles dans cette direction, elle se jette dans une vaste baie remplie de basses, qui est formée par deux promontoires très-avancés, le Kronotskoï-Noss et le Kamtchatskoï-Noss. L'embouchure de la rivière de Kamtchatka est aussi remplie de basses, car on n'y trouve pas plus de huit pieds d'eau dans le moment de la pleine mer; et lorsque le vent souffle de l'est, il y a de très-forts brisans. Telle est la seule rivière du Kamtchatka qui soit navigable pour de grands bateaux.

1793. Août.

La Bolschoya-Réka n'a qu'un cours de vingt milles. Elle est formée par la réunion de la Bystria et du Natchéké, dont le confluent est un peu au-dessous de Bolschoïretsk. La Bystria a sa source près de celle de la rivière de Kamtchatka, et court rapidement du sud à l'ouest. Le Natchéké prend naissance un peu au sud du village qui porte son nom, et coule à peu près à l'ouest dans un espace de cent verstes. Ces rivières ne sont navigables ni l'une ni l'autre. Toutefois, pendant les débordemens qui ont lieu au printemps, les Kamtchadales hasardent quel-

1793. Août.

quefois de les descendre avec leurs canots, chose qui est très-difficile et très-dangereuse, par rapport aux écueils et aux cascades dont elles sont remplies.

La rivière d'Avatcha a un cours de soixante-dix verstes, dans une direction est-sud-est. Elle ne peut pas être mise au rang des rivières navigables : cependant les habitans du village de Koriatsk qui est situé vingt milles au-dessus de son embouchure, la descendent et la remontent depuis cette embouchure jusque chez eux, en halant, à force de bras, les canots par-dessus les basses.

L'Ilmitch, communément appelée la *Paratounka*, est formée par des sources qui se trouvent près du Vilouitchiskoï-Sopka [1], et par les eaux qui coulent du lac situé près du havre de Tareinskoï, lac que j'ai décrit plus haut. Après avoir fait un circuit de quatre-vingt-cinq verstes, la Paratounka se jette dans la baie d'Avatcha. En ligne directe son embouchure n'est qu'à trois milles de sa source. Cette rivière est navigable d'un bout à l'autre pour de petits canots. En partant du lac,

[1] La relation du dernier voyage de Cook lui donne le nom de *Paratounka*.

dans un de ces canots, je mis quatorze heures à descendre la rivière. Les habitans du village de Paratounka vont à la chasse des daims, des argalis et des ours vers les sources de la rivière. Ils descendent dans le havre de Tareinskoï, et ensuite ils halent leurs canots à travers la petite plaine qui borne le havre, et ils entrent dans le lac. 1793. Août.

Un nombre immense de ruisseaux sort des montagnes du Kamtchatka, coule vers l'est, et se jette dans la mer : mais aucun de ces ruisseaux n'est remarquable, ni ne voit d'habitans sur ses bords.

Il n'y a point au Kamtchatka de lacs d'une très-grande étendue. Les principaux sont l'Ozernoï, situé à environ quarante milles du cap Lopatka ; le Kronotskoï, à vingt milles au sud-est du volcan de Tolbatchinski ; et un autre moins considérable, appelé le *lac de Nerpitchi*, qui est à quarante milles au nord de Neizchni-Kamtchatka.

Les Kamtchadales assurent que tous ces lacs sont très-poissonneux. La tradition rapporte qu'autrefois les poissons de ces lacs avoient deux têtes, ou bien des jambes ; qu'ils étoient consacrés à quelque déité ou à quelque démon, et que les hommes qui osoient

1793. Août.

en pêcher, éprouvoient de grands malheurs. Il est des Kamtchadales qui regardent tout cela comme un conte ; mais d'autres le croient fermement.

Les sources chaudes sont très-nombreuses au Kamtchatka, et il y en a dans presque toutes les parties de la péninsule. Je vais faire connoître les plus remarquables.

Les sources d'Opalski, ou d'Ozernoï [1], sont situées à peu près à mi chemin du cap Lopatka à Bolschoïretsk, ou environ quinze milles au sud du village de Yavinsk ; elles sont entourées de montagnes, et peu éloignées du volcan d'Opalsk. Ces sources occupent un espace d'environ six milles, dans une vallée considérable, où il croît en quelques endroits des bouleaux isolés, et la plante douce du Kamtchatka, mais dont le sol est en général stérile, composé de marnes de différentes couleurs, et de grosses pierres qui semblent n'être que des productions volcaniques. La principale source est au pied d'une montagne. Lorsque j'y allai, j'entendis le bruit qu'elle fesoit à près d'un mille de distance. Elle a à peu près six toises de circonférence. Elle s'élève, en bouillonnant

[1] *Voyez* la Planche XII.

continuellement, à une grande hauteur. Le milieu de la source ressemble à une chaudière dans le plus grand état d'ébullition. Nous y mîmes une pièce de bœuf, qui fut cuite en fort peu de temps. Tout autour l'eau bouillonne entre de grosses pierres. Elle se partage en deux petits courans, qui tombent sur des cailloux, et se réunissent à un petit ruisseau, formé par les autres sources qui sont au nord. Cè ruisseau coule d'abord au sud; puis il tourne à l'ouest, et va se jéter dans le lac d'Ozernoï. 1793. Août.

Près de ces sources et sur les bords du ruisseau qu'elles forment, nous remarquâmes, moi et mes compagnons de voyage, des feuilles de la plante douce, des feuilles de bouleau et des morceaux de branchages pétrifiés, ou plutôt calcinés, et d'une blancheur éclatante; mais ces pétrifications étoient si fragiles et si délicates, que nous ne pûmes en conserver aucune, même dans du coton. A peine on les touchoit, qu'elles tomboient en poussière.

Les Kamtchadales s'imaginent que ces sources sont la demeure de quelque démon, et ils ont soin de lui apporter de légères offrandes pour appaiser sa colère; sans cela, disent-ils,

1793. Août. il soulèveroit contr'eux de terribles tempêtes.

Le docteur Merck, naturaliste de l'expédition, et le dessinateur Luc Varonin, étant allés, en 1790, voir les sources d'Opalski, y essuyèrent un ouragan qui enleva leur tente, la déchira et en dispersa tellement les morceaux, qu'il y en eut plusieurs de perdus.

Lorsque je parcourus ce canton[1], la neige étoit couverte d'une couche de cendres de quatre pouces d'épais. Ces cendres ressembloient à de la poudre à canon, et provenoit sans doute du volcan d'Alaid, montagne isolée, qui est à vingt milles au sud-ouest du cap Lopatka, et qui alors brûloit avec violence. Depuis l'année 1790, on a vu ce volcan vomir de la fumée par intervalles. Les vieillards ne se rappellent pas d'en avoir vu sortir ni du feu ni de la fumée avant ce temps-là; mais on sait, par tradition, que très-anciennement les éruptions de ce volcan étoient terribles.

Du côté de l'endroit d'où sort la Bystria, près du village de Malka, il y a sur le penchant d'une montagne deux ou trois sources qui sortent de la terre, en bouillonnant, par des ouvertures d'environ un pied de large. Près du village de Natchéké, on voit égale-

[1] En février 1793.

ment des sources chaudes sortir du sein de la terre ; mais elles sont plus abondantes que celles de Malka, et on trouve dans leur cours plusieurs bassins, où l'on peut se baigner commodément. Ces sources ont une odeur sulfureuse, et les cailloux qu'on tire du fond de leurs eaux, sont couverts d'une croûte mince et brillante qui, d'abord, ressemble à de l'argent, mais qui, lorsqu'elle a été quelque temps exposée à l'air, devient terne et noirâtre. Jusqu'à la distance de vingt toises, tout autour de ces sources, le sol est chaud et rempli de coquilles vides, semblables à des coquilles de limaçons, et d'une substance transparente et glutineuse. Il y a aussi là des endroits où la terre est argileuse et si molle, que, dès qu'on y jette une chose un peu pesante, elle s'y enfonce aussitôt.

1793. Août.

A environ trente verstes au midi de ces sources, à la tête de la rivière de Natchéké, il y a un terrain uni et sablonneux, où jaillissent plusieurs autres sources chaudes, dont l'eau est, dit-on, saumache.

Dans le nord-ouest du village de Paratounka, et à douze verstes de distance, est l'embouchure d'un ruisseau profond, dont l'eau est chaude, et qu'on appelle le *Kloutchévoya*.

1793. Août. Ce ruisseau est navigable pour les canots, jusqu'à trois verstes au-dessus de son embouchure. Il réunit les eaux de quelques lacs, situés dans une plaine très-étendue. L'un de ces lacs a environ cent toises de long, sur sept de large; il est extrêmement chaud, et l'on peut s'y baigner facilement près du bord; mais il ne faut pas aller dans le milieu, car il est très-profond.

A environ vingt toises de distance de ce lac, il y en a un autre qui n'a que sept toises de long et cinq de large, mais qui est excessivement chaud. Un courant d'eau bouillante sort par un trou carré à travers une pierre, à l'extrémité orientale du lac, et tombe dans une source d'eau froide, qui est à si peu de distance, qu'on peut avoir à la fois un pied dans cette source, et un pied dans le lac. On dit que les bains pris dans ce lac guérissent toutes les blessures et les plaies vieilles et nouvelles. J'y puisai de l'eau pour faire du thé, et je lui trouvai un goût d'alun, qui me parut assez désagréable.

Les sources chaudes de Schoumatchik, sont à quatre-vingt-dix verstes au nord de la baie d'Avatcha, et coulent dans la baie de Kronotskoï. Il y a beaucoup d'autres eaux

chaudes, mais elles sont peu remarquables. 1793. Août.

Le Kamtchatka compte dans ses montagnes plusieurs volcans. Voici quels sont les plus considérables :

L'*Opalsk*. J'ai décrit plus haut cette montagne, telle qu'elle paroît quand on la voit de la mer. Elle est située près des sources chaudes qui lui doivent leur nom ; mais il n'en sort des colônnes de fumée que depuis un petit nombre d'années, encore n'est-ce que par intervalles. Personne ne se rappelle de lui avoir vu lancer des feux.

Le *Vilouitch*, ou *Vilouitchiskof-Sopka*. Ce volcan paroît être à présent tout-à-fait éteint.

L'*Avatcha*. Ce volcan est situé à vingt-cinq milles au nord de la baie du même nom. Il s'en exhale constamment beaucoup de fumée, ainsi que du *Tylbatsch* et du *Kloutchefskoï* [1], l'un et l'autre situés près de la rivière de Kamtchatka.

Le *Tylbatsch* [2] est une des montagnes de la chaîne orientale. Cette montagne se prolonge considérablement vers la rivière de Kamtchatka ; elle est plus haute que le reste de la chaîne, et son sommet est pointu. Un

[1] On le nomme aussi le *Kamtchatskoï-Sopka*.

[2] On l'appelle souvent le *Tolbatchinsk*.

1793. Août. peu au-dessous de ce sommet, une croupe aiguë s'étend vers le nord ; et c'est de cette croupe et de la partie de la montagne où elle prend naissance, qu'il sort de la fumée. Pendant les nuits claires, j'ai observé au-dessus de ce volcan une réverbération semblable à une aurore boréale.

Le *Kloutchefskoï* peut, je crois, être mis au rang des plus hautes montagnes du monde. Le Kloutchefskoï est situé à cent soixante-quinze milles de distance de l'île de Bering, d'où on le voit distinctement, dans le beau temps, au coucher du soleil : c'est du moins ce que m'ont assuré plusieurs Kamtchadales, qui ont séjourné dans cette île.

Les éruptions du Kloutchefskoï sont fréquentes. Le 20 novembre 1789, on entendit un grand bruit, qui fut suivi d'un tremblement de terre. Tout-à-coup le volcan vomit des flammes, avec une immense quantité de cendres et de petites pierres. Les tremblemens de terre et le bruit continuèrent avec plus ou moins de force pendant trois jours de suite. Au bout de ce temps-là, ils diminuèrent considérablement : mais le 15 février 1790, l'éruption du volcan recommença avec violence et dura jusqu'au 21. Pendant ce temps-

là, on sentoit chaque jour deux ou trois tremblemens de terre. 1793. Août.

Le *Scheveloutch* est à quatre-vingts verstes du Kloutchefskoï. Le Scheveloutch brûloit anciennement; mais il est rare à présent qu'il en sorte de la fumée. C'est dans la montagne de Scheveloutch que prennent leur source l'*Iltchoutch* et le *Bàkous*, ruisseaux affluens de la rivière de Kamtchatka.

D'après les renseignemens que j'ai pris sur la population de la péninsule du Kamtchatka, je vais placer ici un tableau des habitans qu'il y avoit en 1793, tableau dans lequel sont compris les femmes et les enfans.

A Neizchni [1] Kamtchatka.	548 personnes
A Tigil - Ostrog	338
A Virchnoï.	226
A Bolschoïretsk.	235
A Saint-Pierre et Saint-Paul	85
Colons	255
Russes.	1687
Kamtchadales . .	1053
TOTAL. .	2740

[1] Ville.

1793. Août.

Parmi les habitans indigènes, il n'y a que 351 mâles qui paient tribut, ou plutôt qui sont portés sur la liste des tributaires, conformément au recensement fait pendant l'administration de M. Reinikin [1], qui succéda au major Behm, en qualité de gouverneur du Kamtchatka. Par une erreur inexcusable, celui qui fut chargé de faire le recensement, porta souvent le même homme comme habitant de deux ou trois villages; et chaque village est obligé de payer pour des personnes qui n'y demeurent pas. On a fait vainement des remontrances à ce sujet; mais c'est une des moindres injustices dont les Kamtchadales ont à se plaindre. On les force d'employer la plus grande partie de leur temps à procurer aux Russes qui viennent chez eux, les choses dont ils ont besoin.

Le gouverneur parcourt tous les ans la péninsule, et il faut que chaque habitant des lieux où il passe, lui fasse un présent. Le capitaine de district qui fait deux fois par an sa tournée, les différentes députations des cours de justice, les soldats qui sont en semestre, les courriers, tous enfin voyagent aux dépens du pauvre Kamtchadale, qui est

[1] En 1784.

obligé d'entretenir un nombre extraordinaire de chiens pour les traîner. 1793. Août.

Le gouvernement a des chevaux dans chaque village ; et les habitans fournissent du foin pour l'entretien des chevaux. Soumis à tant d'exactions, les Kamtchadales ont à peine le temps de ramasser assez de poisson pour nourrir leur famille pendant le reste de l'année.

En 1768, la petite-vérole enleva au Kamtchatka 5368 habitans. Après que le major Behm eût quitté le Kamtchatka, la cour de l'intérieur [1] trouva que le tribut de ceux qui étoient morts de cette épidémie, étoit encore dû au gouvernement, et le réclama. Les Kamtchadales montrèrent leurs quittances. On leur répondit qu'un oukase d'Irkoutsk les condamnoit à payer une seconde fois. Alors ils choisirent parmi eux un député, pour aller porter leurs griefs aux pieds de la souveraine. Mais il n'alla que jusqu'à Irkoutsk, d'où on le renvoya[2] avec promesse qu'on auroit égard aux représentations de ses compatriotes. Ce député étoit chef du village de Schapinski, homme très-intelligent, à qui je dois les notions que j'ai acquises sur les anciennes coutumes et la

[1] Zemskoi-soud.

[2] En 1792.

1793. Août. religion du pays. Ces coutumes et cette religion sont maintenant abolies, et la langue des Kamtchadales s'est corrompue.

Le chef de Schapinski m'apprit que les Kamtchadales se nommoient eux-mêmes les *Itolmatchs*. Il me dit qu'ils étoient aborigènes du Kamtchatka, descendans de *Nioustètch*, ou *Nioutchatch*, et qu'ils avoient pour dieu *Nioustitchitch* — *Koutka* est l'esprit intelligent de ce dieu, le messager qui va commander la vengeance aux démons qui tourmentent les mortels, et les récompenses aux esprits dispensateurs des biens. — Koutka voyage dans un chariot invisible, traîné par des animaux volans qui ont la forme de souris, mais sont plus petits que l'esprit humain ne peut le concevoir, et plus rapides que l'éclair.

« Nos magiciens, dit le chef de Schapinski, » observoient les présages, et nous avertissoient des dangers, afin que nous pussions » les détourner, en fesant des sacrifices aux » démons. Alors nous étions riches, libres » et heureux ». — Ensuite il ajouta ces paroles, que je tâche de rendre aussi littéralement que je le puis : « Je pense que notre » ancienne religion étoit une sorte de songe, » que nous voyons aujourd'hui se réaliser.

» L'impératrice

» L'impératrice est la divinité sur la terre, » et ses officiers sont les démons tourmen- » tans. Nous leur sacrifions tout ce que nous » possédons, pour appaiser leur rage et satis- » faire leur avidité; mais c'est en vain. Les » maladies qu'ils nous ont apportées ont mis » au tombeau nos pères et nos mères; et ils » nous ont ravi nos propriétés et notre bon- » heur. Ils ne nous ont pas même laissé l'es- » poir d'obtenir justice; car tout l'argent que » nous pourrions ramasser pendant plusieurs » années, ne nous suffiroit pas pour payer un » défenseur qui osât représenter nos maux » à la souveraine ».

1793. Août.

Les Kamtchadales sont des hommes bons, justes et hospitaliers. Ils aiment avec passion la musique et les liqueurs spiritueuses. L'un d'eux qui m'accompagnoit toutes les fois que j'allois en canot, employoit tout l'argent qu'il gagnoit, à acheter de l'eau de-vie. Un jour je le vis de loin venir chez moi. Il ne m'avoit point aperçu. Je voulus le tenter; et après avoir mis sur ma table un verre d'eau-de-vie, une bouteille qui étoit à moitié pleine, et quelques biscuits, je me cachai dans la chambre voisine. Mon Kamtchadale entra, et ne voyant personne, il m'appela; mais je ne

1793. Août. répondis point. Alors il s'avança vers la table, et flaira le verre. — « C'est de l'eau-de-vie, » dit-il; mais je ne la boirai pas. La bouteille » est à moitié pleine. Fort bien ! je ne vous » goûterai pas. Je vais aller chercher le maî- » tre, et le gronder parce qu'il vous laisse » ainsi. — Il faut que je sente encore l'eau- » de-vie, et que je sorte ».

Je sautai par une fenêtre qui donnoit sur le jardin, et j'allai joindre le Kamtchadale. Dès qu'il m'aperçut, il me dit : — « Je suis entré » dans votre chambre, où j'ai vu un verre plein » d'eau-de-vie. Peut-être ne voudrez-vous pas » me croire; mais je n'y ai pas touché ». — « J'ose dire que vous y avez touché, lui ré- » pondis-je ». — « Non, par Dieu ! s'écria-t-il. » Je savois que vous ne me croiriez pas : » mais un Kamtchadale ne touche jamais rien » sans permission ». — « Fort bien ! répli- » quai-je; je vous crois. Voulez-vous venir » boire un coup » ? — « Volontiers. Mais je dois, » pourtant, vous faire des reproches de ce » que vous avez laissé ainsi de l'eau-de-vie ».

Il y a déjà long-temps que les Kamtchadales ont adopté les usages des Russes, et professent la religion grecque. Ils n'ont conservé de leurs anciennes coutumes que des

danses lascives, une langue corrompue, et la forme d'une partie de leurs habillemens. 1793. Août.

Ils ont la plus grande vénération pour la mémoire du major Behm, qui, pendant tout le temps qu'il fut parmi eux, les gouverna et les défendit en père. Dans ce temps-là le Kamtchatka ne connoissoit d'autres chefs que le major Behm, et le capitaine Schmaleff[1]. Il n'y avoit point les cours de justice qu'on y a établies depuis. La péninsule rendoit annuellement au gouvernement un revenu de quarante mille roubles, provenant du tribut payé par les Kamtchadales, des profits sur l'eau-de vie, et des droits sur les pelleteries. Cette somme étoit remise à la chancellerie d'Okhotsk.

Les Kamtchadales faisoient alors chaque année une expédition pour les îles Kouriles. Ils s'y rendoient avec deux, trois ou quatre canots découverts, accompagnés par leur pope[2]. Ils achetoient dans ces îles des peaux de loutre de mer d'une qualité supérieure, des marchandises du Japon et des soieries. Les Russes qui alloient traiter au Kamtchatka, y apportoient des marchandises et de

[1] Il est à présent major.

[2] Prêtre russe.

1793.
Août.

l'argent pour payer ce que leur vendoient les Kamtchadales. L'eau-de-vie n'étoit point considérée comme un article de commerce, parce que la vente en étoit prohibée, et que le gouvernement s'en réservoit le débit. Le commandant et son lieutenant surveilloient toutes les opérations mercantiles, et empêchoient qu'il y eût aucune fraude.

Vers la fin de 1779, ou au commencement de 1780, le major Behm retourna à Pétersbourg, et fut remplacé dans le commandement du Kamtchatka par le major Reinikin. Celui-ci tâcha d'accoutumer les Kamtchadales à la culture de la terre; mais il ne put y réussir. Il apporta au Kamtchatka des pommes de terre qu'il cultiva d'abord dans son jardin, et dont la semence fut distribuée en quantité dans toute la péninsule. A présent, les Russes établis au Kamtchatka, en recueillent beaucoup, ainsi que de plusieurs autres végétaux et légumes.

En 1783, un oukase de l'impératrice mit Neizchni-Kamtchatka au rang des cités, et ordonna que ce lieu fût désormais le siége du gouvernement, qui restoit pourtant toujours soumis à la chancellerie d'Okhotsk. L'oukase accorda en même temps des priviléges aux

marchands qui voudroient devenir bourgeois de Neizchni, et créa des cours de justice pour le Kamtchatka, établissemens qui sont nécessaires, sans doute, dans un pays où la population s'élève à trois ou quatre cent mille hommes, mais qui ne conviennent pas à celui qui ne compte pas plus de quinze cents habitans[1]. 1793. Août.

Le gouverneur du Kamtchatka a, d'après l'oukase, le titre de gorodnitchik[2]. Son établissement consiste en un secrétaire et quelques écrivains. Il y a un kaznatchestva[3] pour la perception des impôts et le paiement des officiers; un zemskoï-soud[4], dont l'ispravinsk, ou capitaine de district, est président. Un Kamtchadale est nécessairement membre de cette dernière cour, et y représente la nation. Enfin, il y a des magistrats chargés de surveiller et de juger tout ce qui a rapport au commerce.

Le gouvernement accorde pour salaire aux différens officiers du Kamtchatka, savoir :

Au gorodnitchik,	600 roubles.
Au secrétaire du gorodnitchik,	300
Au kaznatchestva,	400
A l'ispravinsk,	400

[1] C'est à peu près le nombre des mâles du Kamtchatka.

[2] Maire.

[3] Trésorerie.

[4] Cour de l'intérieur.

1793. Août.

Les autres officiers sont payés en proportion des chefs. Quelques écrivains n'ont pas plus de vingt-quatre roubles par an.

Prix des Marchandises à Kasan et au Kamtchatka, en 1793.

	A KASAN.	AU KAMTCHATKA.
Une archine [1] de toile pour faire des chemises,	18 kopeks [2].	120 kopeks.
Une paire de bottes,	3 roubles.	12 à 18 roub.
Une paire de bas de fil,	125 kopeks.	4 à 5 roub.
Une livre de savon,	6 kop.	60 à 100 kop.
Une livre de chandelle,	8 kop.	80 à 100 kop.
Une livre de thé,	2 roub.	12 roub.
Une livre de sucre,	50 kop.	3 roub.
Une livre de tabac en feuille,	5 kop.	3 roub.
Un poud [3] de farine de seigle,	50 kop.	5 roub.
Un poud de farine de froment,	60 kop.	8 roub.
Une livre de riz,	10 kop.	1 roub.

D'après ce que les choses de première nécessité coûtent au Kamtchatka, on voit aisé-

[1] L'archine ou l'aune russe a vingt-huit pouces trois quarts de France.

[2] Le kopek vaut un sou ou cinq centimes de France. Il faut cent kopeks pour faire un rouble.

[3] Le poud équivaut à trente-trois livres poids de marc.

ment qu'il est impossible que les appointemens des officiers qui y sont employés suffisent pour les faire vivre. Ces officiers sont, par conséquent, obligés de trouver moyen d'accroître leurs émolumens aux dépens des pauvres Kamtchadales. 1793. Août.

Un homme étant nommé capitaine de district au Kamtchatka, s'y rendit avec sa femme et ses enfans; et comme il vit qu'il ne pouvoit pas vivre avec ses appointemens, il s'appropria le tribut d'une année et le dépensa. Après quoi il écrivit à l'impératrice, pour lui représenter que la rigueur du climat, le haut prix de toutes les choses nécessaires à la vie, et les besoins de sa famille, l'avoient forcé de vendre les peaux de zibeline et de renard qu'il avoit reçues en tribut, pour nourrir et vêtir sa femme et ses enfans, ainsi que lui; observant qu'il avoit mieux aimé prendre ce parti que de voler les pauvres Kamtchadales. En même temps, il supplia l'impératrice de lui accorder son pardon, et un emploi propre à le faire vivre dans un lieu où le travail de sa famille, qui ne produisoit rien au Kamtchatka, pût le mettre à même de payer à l'impératrice le montant des pelleteries de tribut dont il s'étoit servi.

1793. Août. L'impératrice ordonna au gouverneur de donner à l'ispravinsk l'emploi qu'il désiroit, en considération des raisons que cet officier avoit alléguées ; elle lui accorda son pardon, mais sans tirer à conséquence, déclarant que dorénavant tous ceux qui se permettroient d'agir de cette manière, seroient sévèrement punis.

Les magistrats sont payés par les bourgeois et les *mechanins*. Ces derniers sont les revendeurs et colporteurs, au nombre desquels on met les colons sibériens. Les bourgeois sont divisés en trois classes, et leur rang est conforme au capital qu'ils s'attribuent, et sur lequel ils paient un pour cent au gouvernement [1].

Maintenant l'eau-de-vie de France est regardée au Kamtchatka comme article de commerce. On porte dans les villages une liqueur falsifiée qu'on vend pour eau-de vie de France,

[1] En Russie, en Danemarck et dans quelques autres états du Nord, les habitans des villes sont ainsi divisés par classes, et les négocians paient au gouvernement en raison de la classe où ils sont admis, et dans laquelle ils n'entrent que suivant le capital qu'ils sont censés posséder. On sent bien que c'est un impôt mis sur la vanité. (*Note du Traducteur.*)

et les Kamtchadales sont si passionnés pour cette liqueur, qu'ils la paient un rouble le verre. 1793. Août.

Les Kamtchadales et les Russes établis au Kamtchatka, s'occupent de la pêche pendant l'été. Ils font sécher une partie du poisson qu'ils prennent, et salent le reste, pour avoir de quoi vivre l'hiver et pouvoir nourrir leurs chiens. L'automne, ils font du fourrage pour leur bétail; ils ramassent des baies, du sarana et du kiprey. Le gouvernement leur achète les baies pour en faire distiller de l'eau-de-vie; et quand elles sont sèches et bien nettoyées, il les leur paie trois ou quatre roubles le poud. Au printemps, ils vont dans les marais, et parmi les rochers qui sont à l'entrée de la baie d'Avatcha, chercher des œufs d'oiseaux aquatiques, qu'ils conservent frais pendant toute l'année, en les mettant dans de l'huile de poisson, ainsi que je l'ai déjà observé.

CHAPITRE XXII. et dernier.

LA *FLAVIE* PART DU KAMTCHATKA POUR KANTON. — ARRIVÉE D'UNE GALIOTE A SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL. — LE RESTE DES PERSONNES EMPLOYÉES DANS L'EXPÉDITION DU CAPITAINE BILLINGS, SE REND A OKHOTSK. — DÉPART POUR YAKOUTSK. — DESCRIPTION DU FLEUVE AMOUR. ARRIVÉE A IRKOUTSK. — DÉTAILS SUR CE QUI EST ARRIVÉ AU CAPITAINE BILLINGS DANS LE PAYS DES TCHOUTSKIS. — RETOUR A PÉTERSBOURG.

LE 1er juin 1793, le navire français la
1793. *Flavie* partit du Kamtchatka, et fit voile pour
Août. Kanton. Les officiers de ce navire vécurent amicalement avec nous, pendant qu'ils restèrent à Saint-Pierre et Saiut-Paul, de sorte que nous passâmes agréablement l'hiver. Ces Français avoient des mœurs et une conduite extrêmement honnête, et il n'est pas un ha-

bitant du Kamtchatka, qui ait eu à se plaindre d'eux. 1793. Août.

Il nous tardoit beaucoup de quitter aussi le Kamtchatka. Mais nous n'entendîmes parler d'aucun bâtiment où nous pussions nous embarquer jusqu'à la fin de juillet. A cette époque, la galiote le *Constantin et Hélène*, commandée par le sturman Petouschkoff entra dans le port de St-Pierre et St-Paul. Elle venoit de Neizchni-Kamtchatka, où elle avoit déchargé sa cargaison, et elle avoit ordre de nous prendre pour nous conduire à Okhotsk.

Nous prîmes congé de nos amis du Kamtchatka, et nous nous embarquâmes le plus promptement possible. Le 2 août, nous fîmes voile. Le 19 du même mois, nous arrivâmes à Okhotsk. Dans cette courte traversée, nous faillîmes à couler bas. Il se déclara une voie d'eau dans la galiote, et comme elle avoit du sable pour lest, les pompes étoient si gênées, que nous ne pouvions pas nous en servir. Nous n'eûmes d'autre parti à prendre que de jeter tout à la fois l'eau et le lest avec des écopes. Enfin, nous découvrîmes la voie d'eau, et M. Bakoff, qui, dans le cours de notre expédition, nous avoit été souvent du plus grand secours, parvint à la boucher. Il étoit temps,

1793. Août. car les barriques d'eau et les autres objets qui se trouvoient dans la cale, étoient déjà à flot.

Nous nous adressâmes au commandant d'Okhotsk pour avoir des chevaux. Il nous
Sept. en fit donner; et le 1er septembre, je me mis en route pour Yakoutsk, avec trois de nos compagnons. Avant de quitter Okhotsk, j'avois eu soin de délivrer à la chancellerie du port, le tribut des Ounalaschkans, et d'en retirer un reçu.

Les personnes qui voyageoient avec moi, étoient l'enseigne Alexieff et deux matelots. Nous avions douze chevaux d'une maigreur étique. Le temps étoit extrêmement mauvais. Il ventoit, il pleuvoit, il neigeoit; ce qui retardoit beaucoup notre marche. Nous ne fesions pas plus de vingt verstes par jour. Plusieurs de nos chevaux moururent en route; mais heureusement nous rencontrâmes des Yakouts qui revenoient d'Okhotsk avec des chevaux sans charge, et qui consentirent à nous en prêter.

Nous arrivâmes à Alakhoune, n'ayant plus que trois des chevaux que nous avions pris à Okhotsk. Là, on nous en fournit d'autres qui étoient déjà si fatigués, qu'ils pouvoient à

peine marcher. Après avoir beaucoup souffert en route, de toutes ces contrariétés, je laissai mon bagage et mes compagnons de voyage dans les bois, et je pris le devant pour me rendre à Yakoutsk, et les envoyer chercher le plutôt possible. 1793. Sept.

J'arrivai à Yakoutsk le 2 octobre. Je représentai aussitôt au commandant la déplorable situation des voyageurs que je venois de laisser derrière et de ceux qui les suivoient, et je lui dis qu'ils périroient probablement, si l'on ne se hâtoit pas de leur envoyer des chevaux, des vivres et les autres choses dont ils avoient besoin. Octob.

Le colonel Kozloff-Ougreinin, commandant de Yakoutsk, et M. Hornofsky, capitaine du district, ne balancèrent pas à se rendre à ma demande. Le même jour ils firent partir cent chevaux pour aller chercher ceux de nos gens qui étoient en route, ainsi que des gens pour ramasser le bagage que j'avois été obligé de laisser de côté et d'autre. Il y avoit dans ce bagage tous mes vêtemens, à l'exception de ceux que j'avois sur le corps; le reste des médailles d'or et d'argent que l'impératrice nous avoit fait donner pour distribuer, et d'autres objets précieux.

1793. Novem. Le commandant qui étoit à peu près de la même taille que moi, me prêta du linge et des vêtemens jusque vers la mi-novembre, que je reçus mes effets. A la fin du même mois, tous les officiers et les matelots de l'expédition arrivèrent à Yakoutsk. Le capitaine Billings étoit le seul de notre état-major qui étoit resté dans cette ville. Tout le reste s'étoit embarqué sur le bâtiment de transport qui retournoit à Virkholensk.

Dans le peu de séjour que je fis cette fois à Yakoutsk, j'eus occasion de voir le prince tongouth, qui est chef de la horde de ces Tartares, et réside sur le bord de l'Aldan, près de l'embouchure du Mayo [1]. Ce que me dit alors ce prince, et les renseignemens que j'ai eus de M. Hausen et d'autres officiers du collége des mines, m'ont mis à même de donner ici une idée du fleuve que nous nommons *Amour*, et qu'on appelle aussi *Saghaalien*.

Ce fleuve prend sa source dans les montagnes de Kentaiham [2], et les habitans de ces

[1] C'est ce même prince qui, trois ans auparavant, fit parvenir une lettre du capitaine Billings au capitaine Zaritscheff, qui étoit alors sur la côte d'Okhotsk, du côté de l'embouchure de l'Aldama ou de l'Oud.

[2] Latit. 49° nord. — Longit. 110° à l'est du méridien de Greenwich.

montagnes lui donnent le nom d'*Onon*. Il coule d'abord, à peu près, vers le nord-est. Au confluent de la Nirza, où est bâtie la ville de Nertchinsk [1], il reçoit le nom de *Schilka*. Son cours continue dans la même direction, jusque par la latitude de cinquante-deux degrés et demi, qui est le point le plus septentrional où il passe. Là, les Tongouths l'appellent *Amour*, et les Chinois *Saghaalien-Oula*, c'est-à-dire la rivière de la Montagne-Noire. J'imagine que les Chinois lui ont donné ce nom par rapport aux forêts de chênes qui couvrent les montagnes voisines, car ils appellent le chêne *le bois-noir*. 1793. Novem.

Là le fleuve est navigable et porte des vaisseaux d'une moyenne grandeur. Il a déjà reçu les eaux tributaires d'un grand nombre de torrens qui tombent des montagnes de l'est et du nord, ainsi que celles d'une rivière considérable qui vient du sud-ouest, et se nomme l'*Argoun*, rivière dont l'embouchure est à cent quatre-vingt milles à l'est de Nertchinsk.

Les Russes ont bâti plusieurs forteresses depuis Nertchinsk, jusqu'au-dessous de l'embouchure de l'Argoun.

Depuis la latitude de cinquante-deux de-

[1] Latit. 52° nord.

1793. Novem. grés et demi, jusqu'à celle de quarante-sept degrés et demi, le fleuve Amour court presque directement au sud-est, et est grossi par plusieurs rivières, les unes venant de l'ouest, les autres de l'est. L'un de ces affluens, le Tchoukir, prend sa source de l'autre côté des montagnes, d'où sortent l'Olekma et l'Aldan qui, l'un et l'autre, se jettent dans la Léna. Le Tchoukir coule vers le sud, et joignant le Silempid qui passe près de l'Oud [1], court vers l'ouest, et se jette dans l'Amour. — Toutes ces rivières sont navigables pour des bateaux jusque près de leur source.

Le pays que traverse le fleuve Amour est très-montueux; mais il y a des vallées et des plaines vastes et fertiles. Ce qui m'engage à parler, d'une manière détaillée, de ces rivières, c'est que leurs bords offrent une retraite sûre aux Yakouts et aux Tongouths, lorsqu'ayant des sujets de mécontentement, ils abandonnent les pâturages des environs de l'Olekma, de la Léna, de la Vilouye et de l'Oud. Au-delà de l'Amour, ils jouissent de la protection des Chinois; et selon ce qu'on m'a assuré, ils y ont bâti plusieurs places fortes. Comme ces Tartares sont très-nom-

[1] L'Oud porte ses eaux dans la mer d'Okhotsk.

breux,

breux, ils deviennent pour les frontières chinoises, une garde avancée, qui n'est pas à dédaigner. 1793. Novem.

En 1787, plus de six mille Yakouts quittèrent les districts d'Olekma, de Yakoutsk et de Vilouye, pour se retirer sur le territoire de la Chine, emmenant leurs troupeaux et emportant tout ce qui leur appartenoit [1].

Les faits et les observations qu'on vient de lire, ont interrompu la description du fleuve Amour. Cependant, avant de la reprendre, je me permettrai encore une conjecture, c'est que, par la suite, quelque voyageur pourra découvrir dans cette partie du globe, un peuple nouveau, qui proviendra d'un mélange de Yakouts, de Tongouths, de Bouratis, de Mantchoux et de Chinois, et aura,

[1] Ce fait me fut raconté dans la maison de l'ispravinsk Hornofsky, par MM. Evers et Kyschkin, officiers au service de Russie.

Certes, ces émigrations diminuent beaucoup le nombre des Tartares tributaires des Russes. (*Note de l'Auteur.*)

Qu'on me permette encore une fois d'oser me citer et de prier le lecteur de voir ce que j'ai dit de quelques autres émigrations du même genre, mais bien plus considérables, dans l'*Histoire de Catherine II*, et dans le *Précis de l'Histoire de la Chine*. (*Note du Trad.*)

1793. Novem.

sans doute, une langue particulière. Ces vastes contrées, où la terre est inculte et déserte, invitent les Tartares émigrés à s'y établir, et sont très-propres à leur fournir les moyens de vivre dans l'abondance. Elles peuvent même, si l'on y cultive du blé, être d'un grand secours pour la Chine. Il faut pourtant observer que la partie de ce pays, qui se trouve la plus basse, a le désavantage d'être sujette aux inondations et à de fréquens tremblemens de terre.

Le fleuve Amour n'a d'autres rivières affluentes, considérables, venant de l'est, que les deux dont j'ai fait mention. La Nonni-Oula, très-grande rivière qui prend sa source par le cinquante-unième degré de latitude [1], fait un vaste circuit, et se joint à l'Amour, dans l'endroit où ce fleuve se trouve le plus rapproché du sud [2]. Une autre grande rivière, l'Onsouri, se jette aussi dans l'Amour [3], un peu au-dessus de son embouchure. L'Amour traverse le lac Hinka, et n'est alors éloigné de la mer du Japon, que d'une journée de marche. Coulant ensuite vers le nord-

[1] Et les 123° de longitude.

[2] Latit. 47° et $\frac{1}{2}$.

[3] Latit. 48° et $\frac{1}{2}$.

ouest, il va se jeter dans la mer d'Okhotsk [1], vis-à-vis de l'île de Saghaalien. 1793. Nevem.

Ce fleuve est très-poissonneux. Ses bords sont couverts de forêts de chênes, de châtaigniers, de bouleaux et de différentes espèces de pins. Là le sol est très-fécond, et le climat doux et salubre. Les habitans de cette côte, de la Corée et des îles voisines, ne sont pas très-nombreux, mais ils se distinguent par leur hospitalité et par la bonté de leur naturel. Ils font le commerce avec ceux de l'intérieur pour des choses de première nécessité.

Les Kamtchadales qui ont visité les Kouriles méridionales, vantent beaucoup la loyauté et la bienveillance des habitans de ces îles. J'espère que je pourrai, par la suite, donner des notions plus exactes et plus étendues sur ces contrées, dont on connoît à peine le nom, et ces notions seront le fruit de mes propres observations.

Je restai à Yakoutsk avec le capitaine Billings, jusqu'au 2 janvier 1794. Alors nous partîmes en traîneau pour nous rendre à Irkoutsk, où nous arrivâmes le 15 du même mois. Nous y trouvâmes tous les officiers de l'expédition. 1794. Janvier.

[1] Latit. 52° et ½ nord.

1794. Janvier.

Tandis que nous étions à Irkoutsk, nous apprîmes que lord Macartney étoit à la Chine, en qualité d'ambassadeur de la Grande-Bretagne. Cette ambassade donna lieu à beaucoup de raisonnemens et de conjectures. Certes, si j'avois appris cette nouvelle pendant mon séjour au Kamtchatka ou à Okhotsk, je n'aurois pas manqué de faire le voyage de Peking, et de rendre mes devoirs à l'ambassadeur.

Je vais placer ici les détails que j'ai recueillis sur ce qui arriva au capitaine Billings, quand il traversa le pays des Tchoutskis. Ces détails sont tirés du journal d'une des personnes qui accompagnoient le capitaine Billings.

« Le 13 août 1792, à neuf heures du matin,
» nous partîmes de la baie de Saint-Laurent,
» et nous gagnâmes la côte méridionale. Les
» baïdars, dans lesquels nous étions embar-
» qués, étoient halés le long du rivage, tan-
» tôt par les Tchoutskis, tantôt par des
» chiens. Nous dépassâmes trois villages,
» et nous nous arrêtâmes dans un qua-
» trième, pour passer la nuit. Les huttes de
» ces villages étoient souterraines et couver-
» tes de terre. Elles étoient carrées, et avoient

» dans le milieu un foyer formé de quatre » grosses pierres. Là il n'y a point de bois. » Les habitans brûlent des os de baleine, » qu'ils arrosent de temps en temps avec de » l'huile de poisson ou d'amphibie. De chaque » côté de la hutte, il y a un *polog*, c'est-à- » dire un cuir tendu à une certaine hauteur, » avec un dôme qui forme une espèce de » petite tente. Ce cuir sert de siége et de » lit.

1794. Janvier.

» Notre premier séjour chez les Tchouts- » kis, ne nous promettoit pas beaucoup d'a- » grément pour le reste du temps que nous » passerions parmi eux. N'entendant point » leur langue, nous étions obligés de leur » demander par signes [1], l'eau, le chauffage » et les autres choses dont nous avions be- » soin, et de les leur payer sur-le-champ.

» Abusant de notre douceur et de l'impru- » dence que nous avions eue de nous mettre » en leur pouvoir, nos hôtes ne cachoient » pas qu'ils trouvoient les boutons de nos » habits à leur gré, et les coupoient sans » cérémonie. Ils nous volèrent également » nos tabatières, et se mirent à visiter nos

[1] Je ne puis concevoir où étoit alors l'interprète Dauerkin.

1794. » porte-manteaux, dans l'espoir d'y trouver
Janvier. » du tabac et du fer.

» Les hommes de cette nation sont grands » et robustes. Ils portent un habillement, » qui ressemble à une camisole de charretier, » et est faite de peaux de différens animaux, » bordée et très-proprement travaillée. Ils » ont d'étroits pantalons de peau de daim, » et des bottes de cuir de veau marin [1]. Ils » vont la tête nue et coupent leurs cheveux » très-courts. Les guerriers tchoutskis ont » les bras et les jambes tatoués, de manière » qu'on y lit le nombre d'ennemis qu'ils ont » tués, et de prisonniers qu'ils ont faits.

» Les femmes des Tchoutskis sont égale- » ment bien faites, mais d'une moyenne taille. » Leur extérieur annonce la santé; et leur » figure et leurs manières sont assez agréa- » bles. Elles sont vêtues de peau de daim, » avec le poil en dehors, et un seul habille- » ment couvre leur corps et leurs membres. » C'est une camisole à laquelle sont cousus » de larges pantalons, et dont les manches » sont fort longues. Quand elles mettent cet » habillement, elles sont obligées de passer » les jambes par le haut. Elles l'attachent au-

[1] *Voyez* la Planche XIII.

» tour du cou, ainsi qu'au-dessous du genou. 1794.
» Leur bottes sont de peau de renne, avec Janvier.
» le poil en dehors. Elles les portent fort
» longues, et les attachent sur le pantalon.
» Leurs cheveux sont partagés en deux
» tresses, dont chacune tombe sur une épaule.
» Elles ont les bras et le visage tatoués avec
» beaucoup d'art; mais les figures que forme
» ce tatouage ne sont pas les mêmes chez
» toutes les femmes. Ces femmes portent des
» colliers, des cordons de grains de verro-
» terie, pendans à leurs oreilles, et des bra-
» celets de cuivre ou de fer [1].

» Le 14 août, à huit heures du matin, nous
» nous rembarquâmes dans nos baïdars, et
» nous entrâmes dans la baie de Metchikma.
» Il y a sur une île située vis-à-vis de l'entrée
» de la baie, un village qui porte le même
» nom. Après avoir traversé la baie, nous
» arrivâmes dans l'endroit où campoient les
» Tchoutskis-rennes [2], qui devoient nous ser-
» vir de guides dans notre voyage par terre.

» Nous fûmes reçus par ces sauvages d'une
» manière fort étrange. Ils voulurent d'abord
» nous empêcher de débarquer. Jeunes et

[1] *Voyez* la Planche XIV.

[2] *Voyez* la page 104 de ce volume.

1794. Janvier. » vieux, garçons et filles, poussoient de » grands cris pour nous effrayer, et jetoient » des pierres dans la mer. Après que ce vacarme eut duré quelque temps, nous vîmes » paroître le chef, qui se nommoit *Imlerant*, et qui étoit accompagné de plusieurs » vieillards. Ayant allumé deux feux, il prit » le capitaine Billings par la main, et le fit » passer sur l'un des feux. Ensuite il ota sa » camisole, dont il revêtit le capitaine Billings, qui, en revanche, lui donna une » chemise blanche. Cet échange de vêtemens » est considéré comme une marque d'amitié » et une obligation qu'on contracte de se » défendre mutuellement. Nous fûmes tous, » les uns après les autres, soumis à la cérémonie de traverser les feux, et on fit également passer par-dessus ces feux nos provisions et tout notre bagage.

» Quand cette cérémonie fut achevée, le » chef plaça devant nous de grosses pièces » de daim bouilli, qui étoient extrêmement » grasses. Pour lui témoigner que nous sentions tout le prix de l'hospitalité qu'il exerçoit envers nous, nous lui fîmes un présent de tabac, de grains de verroterie et » d'aiguilles.

» Au soleil couchant, nos hôtes commen- 1794. Janvier.
» cèrent à courir et à lutter. Leur course
» n'étoit pas très-rapide. Elle consistoit à
» tourner autour d'un cercle ; et celui qui
» soutenoit le plus long-temps cet exercice,
» étoit déclaré vainqueur, et avoit l'hon-
» neur de s'asseoir à la première place. Le
» lutteur qui triomphoit de tous les autres,
» étoit, ainsi que parmi les Yakouts, regardé
» comme un favori des dieux.

» Le 15 août, nous donnâmes divers ob-
» jets à Imlerant, pour les distribuer aux
» gens de sa nation. Ces objets consistoient
» en deux pouds de fer, deux pouds de ta-
» bac, environ deux pouds de grains de ver-
» roterie, beaucoup de pendans d'oreilles, d'ai-
» guilles et d'autres articles de quincaille-
» rie. — Notre interprète fut chargé de dire
» au chef et aux autres Tchoutskis, que
» nous espérions qu'en retour de ce présent,
» ils nous fourniroient des vivres, des vê-
» temens chauds, et toutes les choses né-
» cessaires qui dépendroient d'eux, et qu'ils
» nous conduiroient en sûreté et sans la moin-
» dre injure, jusqu'au-delà de leur terri-
» toire.

» Le 16, le 17, le 18 et le 19 août, il tomba

1794. Janvier.

» de la pluie. — Le 20, les troupeaux de » rennes furent poussés vers les tentes des » Tchoutskis, et ils s'arrêtèrent sur le bord » d'un ruisseau peu éloigné des tentes. Alors » deux hommes se rendirent là avec du » feu, suivis par deux femmes qui portoient » deux petits seaux d'huile. On alluma des » feux, et on fit passer les rennes par-des- » sus; après quoi elles traversèrent le ruis- » seau pour arriver aux tentes. On entoura » plusieurs espaces avec les traîneaux des » hommes; et chaque propriétaire fit entrer » ses rennes dans son enceinte. Les traîneaux » des femmes furent rangés entre ces enceintes » et la mer.

» Après avoir allumé un grand feu, le plus » vieux des chefs saisit un renne, et le re- » mit à l'aîné de ses fils, qui le conduisit vers » la mer, lui perça le flanc gauche d'un coup » de lance et le laissa libre. Tous les specta- » teurs examinèrent avec beaucoup d'atten- » tion de quelle manière le renne tomboit. » Si, dans ces sortes d'occasions, l'animal » tombe du côté droit et meurt facilement, » on regarde cela comme d'un augure favo- » rable pour les entreprises qu'on médite; » mais s'il tombe du côté gauche, et qu'il

» meure avec des convulsions, c'est un pré- 1794. Janvier.
» sage funeste.

» L'exemple du premier vieillard fut suivi
» par les propriétaires de tous les troupeaux.
» Chacun de ces chefs prenoit, dans le creux
» de sa main, du sang de la victime, et en jetoit
» une partie vers le soleil, l'autre vers la mer,
» et le reste du côté des montagnes.

» Quand tous les rennes qu'on devoit sa-
» crifier, furent tués, les femmes les écor-
» chèrent et les vidèrent; puis elles allumè-
» rent du feu à la place où chacun de ces ani-
» maux étoit tombé, et elles en firent bouil-
» lir la viande. Elles frottèrent avec la moelle
» des rennes, le visage de leurs idoles qu'elles
» nommoient *Gir Gir* [1]. Ce peuple a plu-
» sieurs déités, telles, par exemple, qu'un
» dieu du feu, un dieu du bien, un dieu du
» mal. — Ses idoles sont des morceaux de
» bois de différente forme, avec des têtes
» sculptées. C'est avec ces idoles qu'ils font
» du feu par friction.

» Le 21 août, les Tchoutskis-rennes célé-
» brèrent une fête. Dès les sept heures du
» matin, on plaça sur de petits bancs trois
» têtes de rennes, choisies parmi celles des

[1] Dieu.

1794. Janvier. » animaux tués la veille. Ces têtes avoient » leurs cornes, et la peau entière de l'animal » mal y restoit attachée. Il y avoit en outre » deux jambes de ce même animal. Quatre » des plus anciens chefs prirent chacun un » tambour, et marchèrent circulairement en » le battant, en récitant tout bas quelques » paroles, et élevant la voix par degrés, jusqu'à » ce qu'ils devinrent très-bruyans, et se » mirent à danser.

» Après que les quatre vieillards eurent » dansé quelque temps, le chef Imlerant se » rendit près des pologs qui étoient bien fermés » et sans lumière. Il demandoit à ceux » qui étoient dans le polog : — Comment » vous trouvez-vous ? — et au moment où il » l'ouvroit, on lui répondoit : — Plus loin, » plus loin, plus loin ; — bien, bien [1].

» Lorsqu'Imlerant eut visité tous les pologs, » les vieillards dansèrent encore pendant » assez long-temps. Il nous fut impossible » d'obtenir aucune explication sur toutes » ces cérémonies. Enfin, Imlerant s'avança » vers le capitaine Billings, le prit par la » main, et dit : — Nous vieillards, déclarons

[1] Chai-youa, chai-youa, chai-youa ; — lieunom lieunom.

» que d'après ce que nous avons observé, 1794. Janvier.
» toutes vos entreprises seront heureuses,
» et auront un plein succès. C'est la première
» fois que Dieu a envoyé les Russes parmi
» nous, avec des intentions pacifiques et pour
» notre avantage. Ils veulent connoître nos
» mers, et nous récompenser généreusement.
» Dieu les envoie pour que nous soyons à ja-
» mais alliés inséparables [1].

» Le capitaine Billings passa alors au cou
» d'Imlerant un cordon auquel étoit attachée
» une médaille; et il assura les Tchoutskis
» que si leur conduite répondoit au discours
» qu'ils venoient de tenir, ils pouvoient comp-
» ter sur la protection de l'impératrice. Sou-
» dain ils s'inclinèrent, en criant : *Chai-youa; lieunom, lieuno lieunom.* Ensuite ils se mi-
» rent à chanter et à danser. Les hommes,
» les femmes, les filles dansoient ensemble,

[1] Nikholaï-Dauerkin, qui servoit d'interprète au capitaine Billings, naquit parmi les Tchoutskis. Il fut pris fort jeune par les Russes, élevé à Irkoutsk, et ensuite envoyé à Anadyrsk, avec le rang de sergent, pour servir d'interprète entre les Russes et sa nation. Le discours que je viens de citer, me paroît être entièrement de son style, et je doute qu'il ait rendu les paroles d'Imlerant.

1794. Janvier.

» et ne cessèrent qu'à neuf heures du soir.

» Le 22 août, le capitaine Billings, le doc-
» teur Merck, le sturman Batakoff, le des-
» sinateur Varonin, et un matelot se réu-
» nirent au village de Metchikma, d'où le
» sturman Batakoff partit, d'après les ordres
» du capitaine, pour aller reconnoître la
» baie.

» Le 23, nous allâmes sur la montagne voir
» les habitations d'hiver des Tchoutskis sta-
» tionnaires qui, en ce moment, étoient en-
» core sous les tentes qu'ils habitent l'été. Il
» y avoit quatre huttes souterraines, trois
» desquelles étoient si sales que nous n'osâmes
» pas y entrer. Nous descendîmes dans la
» quatrième; l'entrée ressembloit à une gué-
» rite, et étoit faite avec des os de baleine. On
» avoit probablement soin de couvrir cette
» entrée dans le mauvais temps. La hutte étoit
» creusée de six pieds, et avoit huit pieds sur
» chaque face. La charpente étoit composée
» de côtes de baleine, et d'os de la mâchoire
» de ce poisson; et la courbure de ces os fe-
» soit que la hutte avoit neuf pieds d'élévation
» dans le centre. Les poteaux qui suppor-
» toient la charpente étoient aussi d'os de ba-

» leine. Il y avoit un banc de chaque côté de » l'intérieur de la hutte. Elle étoit, en outre, » planchéïée, et quelques-unes des planches » étoient mobiles, pour qu'on pût descendre » dans une espèce de cave destinée à rece- » voir l'huile et les autres provisions d'hi- » ver. 1794. Janvier.

» On ne voyoit point de foyer dans cette » hutte; mais il y avoit dans chaque coin un » grand plat, où l'on versoit de l'huile quand » on vouloit faire du feu [1]. On avoit peint au- » dessous du toit des baïdars, des traîneaux, » des poissons, des rennes et diverses autres » figures. — Nous restâmes là jusqu'au 25; » après quoi nous retournâmes aux tentes » de nos guides.

» Le 25 août, les Tchoutskis changèrent » de station. Ils transportèrent leurs tentes à » deux verstes vingt-cinq toises plus loin de » la mer, et les plantèrent sur une montagne. » Nous passâmes encore avec eux ce jour-là » et le lendemain.

» Le 28, nous nous mîmes en route. Nous » traversâmes une montagne couverte de

[1] Il y avoit un foyer dans le milieu de chacune des autres huttes.

1794. Janvier.

» mousse. Le 29, nous fûmes joints par une » troupe de Tchoutskis qui avoient cinq ten- » tes. Nous nous arrêtâmes là jusqu'au 4 sep- » tembre.

» Le 4 septembre, nous nous mîmes en » marche; mais nous ne fîmes qu'une verste » un quart; après quoi nous nous arrêtâmes » ce jour-là et le jour suivant.

» Le 6, nous continuâmes notre marche » le long des bords d'un petit ruisseau; et » peu après, nous fîmes halte jusqu'au 10. » Les lacs étoient déjà gelés; le baromètre » marquoit sept degrés au-dessous du point » de la congélation.

» Le 11 septembre, à huit heures du ma- » tin, on immola trois rennes, avec de grandes » cérémonies. Ce sacrifice avoit pour objet » la guérison d'Owmoulrat, fils de l'un des » chefs, qui venoit de tomber malade. Lorsque » les rennes furent écorchés, on plaça Ow- » moulrat entre les trois têtes, et si près que » ses vêtemens portoient sur elles. Une vieille » femme marmotta quelques paroles dans les » oreilles des rennes; ensuite, elle fit plusieurs » fois le tour du malade, tenant dans ses mains » des branches de genièvre allumées.

» La nuit du 11 et celle du 12 furent em- 1794. Janvier.
» ployées à faire des sortiléges dans l'espoir
» de rendre la santé à Owmoulrat ; et le ma-
» gicien qui présidoit à ces cérémonies, reçut
» en récompense un certain nombre de rennes.

» Le 13, nous demeurâmes à la même sta-
» tion.

» Le 14, on immola le chien favori d'Ow-
» moulrat. Ce sacrifice se fit avec les mêmes
» cérémonies que celui des rennes. Une partie
» du sang fut jetée de trois côtés différens.
» On écorcha l'animal ; on lui fendit le ven-
» tre, et on examina ses entrailles avec beau-
» coup d'attention. A midi, on enveloppa la
» tête du chien dans sa peau ; et le malade,
» dont la tête avoit été frottée de sang, fut
» promené autour de la victime.

» Le 16 septembre, nous fîmes trois verstes
» et demie ; puis nous campâmes.

» Le 17, nous fîmes une verste en gra-
» vissant une montagne, et nous nous rap-
» prochâmes, de nouveau, de la baie de Met-
» chikma.

» Le 18, nous restâmes campés. Le soir
» à huit heures, nous vîmes de très-belles
» aurores boréales.

1794. Janvier.

» Le 19, nous continuâmes notre route, » marchant très-près de la baie de Metchikma. »

Le journal est continué jusqu'au 4 octobre, sans faire mention d'aucun détail intéressant, ni de la direction que suivoient les voyageurs. Le 4 octobre, ils furent joints par Kobileff, sotnik [1] kosaque, qui, comme Dauerkin, devoit leur servir d'interprète.

« Le 5 octobre, le capitaine Billings et » Kobileff prirent le devant avec dix-sept traî» neaux chargés du bagage du capitaine. » Dès ce moment, les autres voyageurs eu» rent beaucoup à souffrir. Leurs conducteurs » les laissoient manquer de vivres, et le 9, » ils leur volèrent leur ligne de mesurage.

» Le 12, le chef Imlerant et sa femme » partirent avec douze traîneaux pour joindre » le capitaine Billings, lui demander du ta» bac, et lui dire d'attendre le reste de la » troupe. — Ce jour-là nous arrivâmes sur les » bords de l'Ougneï, rivière qui porte ses » eaux dans la baie de Kloutchenie. Nous » laissâmes cette rivière à notre gauche.

» Le soir, quand nous fîmes halte, les

[1] Commandant de cent hommes.

» Tchoutskis nous forcèrent d'aller ramasser » des broussailles sur le bord de la rivière, » pour faire cuire leur souper. — Le vent » étoit très-fort, et il tomboit beaucoup de » neige.

1794. Janvier.

» Le 13 octobre, nous traversâmes trois » lacs. Le premier avoit trois cents toises de » large, le second quatre cents, et le troi- » sième trois cents. Ce jour-là nous souffrîmes » beaucoup, et nous nous aperçûmes clai- » rement que c'étoit la faute de l'interprète » Dauerkin, qui, le soir, lorsque nous fîmes » halte, empêcha qu'on nous donnât à man- » ger, sous prétexte que nous n'avions pas » ramassé de bois. — Jusqu'alors on nous » avoit distribué de la viande gelée.

» Le 14, nous arrivâmes sur les bords de » la baie de Kloutchenie [1].

» Le 15, nous marchâmes quelque temps » le long de la côte; puis nous nous éloi- » gnâmes de la baie, et nous dirigeâmes vers » l'ouest.

» Le 16, le mauvais temps ne nous per- » mit pas de nous mettre en marche.

[1] Je crois que l'entrée de cette baie est le dernier point du continent d'Asie, qu'a vu le capitaine Cook, et auquel il a donné le nom de *Cap Nord*.

1794. Janvier.

» Le 17, nous passâmes sur une montagne, » et nous traversâmes deux ruisseaux. Le » soir, nous campâmes sur les bords d'un lac.

» Le 18, après avoir traversé une montagne, » nous arrivâmes sur les bords d'une ri- » vière considérable, appelée la *Chaïnana* [1], » et dont l'embouchure étoit soixante - dix » verstes plus bas. Ce jour-là on ne nous » donna que de la viande gelée que nous » mangeâmes toute crue.

» Le 21, nous joignîmes le capitaine Bil- » lings. Il distribua du tabac aux Tchoutskis » qui promirent de nous bien nourrir, et » de nous mieux traiter qu'ils ne l'avoient » fait jusqu'alors. Croyant que les Tchoutskis » tiendroient leur parole, le capitaine nous » quitta de nouveau le 22. Il avoit avec lui l'in- » terprète Kobileff, et l'aide-sturman Gilieff.

» Le 23, nous rencontrâmes un très-grand » nombre de Tchoutskis, qui plantèrent leurs » tentes à peu de distance des nôtres. Le » chef de nos conducteurs alla les rejoindre; » et son frère profita de son absence, pour

[1] Je crois que c'est la rivière qui se jette dans la mer Glaciale, un peu à l'ouest de la baie de Kloutchenie. — Les cartes russes donnent à cette rivière le nom d'*Amga-Yan*.

» nous prendre la moitié de tout ce que 1794. Janvier.
» nous avions. En revanche, il nous donna
» beaucoup de viande crue et bouillie.

» Le 25, le 26 et le 27, nous restâmes
» campés.

» Le 28, nous atteignîmes un ruisseau, sur
» les bords duquel il y avoit beaucoup de
» Tchoutskis.

» Le 29, nous ne quittâmes point nos tentes.

» J'allai avec le chef trouver le capitaine
» Billings, qui me donna une petite provi-
» sion de tabac et de grains de verroterie.
» Lorsque nous eûmes rejoint nos compa-
» gnons, nous cherchâmes un endroit où
» nous pussions faire paître nos rennes.

» Le 30 et le 31, nous campâmes.

» Le 1er novembre, les Tchoutskis ne
» voulurent pas se mettre en route, parce
» qu'ils avoient besoin de tuer des rennes
» pour ceux des leurs qui devoient se rendre
» sur les bords de la *Kovima* [1], éloignée de
» ce lieu de deux cent cinquante milles.

» Le 2 novembre, je fus envoyé en avant,
» sous la conduite de la sœur du chef. Nous

[1] Je crois que celui qui a écrit ce Journal veut parler de l'*Angarka*, au lieu de la Kovima.

1794. Janvier.

» avions deux traîneaux. Quand nous eûmes » fait environ trois verstes, nous nous ar- » rêtâmes, et bientôt après, le reste de la » troupe nous joignit.

» Le 3 novembre, nous restâmes sous nos » tentes. Le 4, nous nous mîmes en marche, » et fîmes environ seize verstes.

» Le 5, nous vînmes près d'une grande » rivière, sur les bords de laquelle nous » rencontrâmes plusieurs troupes de Tchout- » skis qui voyageoient. Nous plantâmes nos » tentes près de l'endroit où étoit campée » une de ces troupes. Ce jour-là nous fîmes » au moins vingt verstes ».

Le Journal s'arrête là ; et je n'ai pas pu me procurer la relation du reste de ce voyage : mais je crois que c'est à la dernière station dont je viens de parler, que les Tchoutskis tentèrent de massacrer leurs hôtes. Il est très-probable que ces sauvages n'entreprirent de commettre ce crime qu'à l'instigation de Dauerkin[1]. Kobileff, qui observoit leur con-

[1] Il est probable que cet homme sombre, jaloux et vindicatif, fut blessé de la confiance que les voyageurs témoignèrent à Kobileff. Il s'étoit flatté de pouvoir récompenser le chef, son ami, et de paroître

1794. Janvier

duite et écoutoit leur conversation, soupçonna leur dessein. Après en avoir averti le capitaine Billings, il rassembla les chefs des Tchoutskis, et leur dit hautement qu'il savoit tout ce qu'ils méditoient : — « Nous » sommes tous prêts à mourir, ajouta-t-il ; » mais songez bien que, quoique vous réduisiez nos os en cendres, les Russes les trou» veront et nous vengeront ».

Après avoir écouté le discours de Kobileff, les Tchoutskis tinrent conseil, et continuèrent leur route, promettant de ne point tuer les voyageurs.

Le Journal dont je viens de faire l'extrait, contient quelques observations conformes à ce que j'ai dit moi-même des Tchoutskis. Il remarque de plus que les baïdars des Tchoutskis stationnaires sont tous de la même grandeur, faits sur le même plan, couverts de peaux de morse [1], et qu'on les conduit avec huit pagayes. Indépendamment de ces baïdars, les Tchoutskis en ont de petits, qui

un homme de conséquence aux yeux de ses compatriotes ; en quoi il se trompa complétement.

[1] Vache marine.

1794. imitent ceux des Aléoutes, mais sont bien
Janvier. plus pesans.

Les Tchoutskis errans se regardent comme plus indépendans que les stationnaires, et ne souffrent pas que leurs femmes et leurs esclaves concubines aient le moindre rapport avec les étrangers ; au lieu que les stationnaires laissent, à cet égard, toute liberté, non-seulement à leurs esclaves, mais à leurs femmes. Cependant ces dernières sont considérées par eux bien autrement que les esclaves ; et il arrive souvent que lorsqu'une d'elles n'est pas contente de son mari, elle le quitte pour en prendre un autre. — Il m'est impossible de donner d'autres détails sur les mœurs de ces peuples.

Nous mîmes toute la célérité possible à terminer les affaires que nous avions à Irkoutsk, et vers la fin de janvier, nous partîmes de cette ville pour retourner à Pétersbourg. Nous prîmes la même route que nous avions suivie en venant.

Nous remarquâmes que les Sibériens étoient moins gais et moins sociables qu'ils ne nous avoient paru l'être en 1786 ; mais peut-être étoit-ce à cause du carême. Ils se plaignoient

de ce que leur commerce avec les Mongouls avoit beaucoup diminué, parce que ces Tartares s'étoient retirés sur les frontières de la Chine. 1794. Janvier.

Les femmes tartares des environs de Tara préparoient des orties et les filoient. La toile faite avec ces orties est fine, d'une bonne qualité, et paroît n'être nullement inférieure à la toile de lin. — J'ai déjà parlé des jolis tapis que fabriquent les industrieux habitans de Tara.

Ce fut avec beaucoup de surprise que je rencontrai plusieurs familles de Bohémiens dans le gouvernement de Tobolsk. J'appris alors qu'il en avoit passé plusieurs troupes dans la capitale même de la province. Le gouverneur avoit voulu fonder une colonie de ces gens-là : mais ils étoient trop rusés pour les simples Sibériens ; ce qui lui avoit fait prendre le parti d'obliger leurs familles à se séparer les unes des autres. Il les avoit établis comme les paysans, donnant à chaque famille une portion de terre à cultiver, et espérant par ce moyen de les rendre utiles à la société. Cependant ces misérables ne veulent ni travailler, ni habiter des maisons dans

1794. Janvier. un climat si rigoureux. Ils vivent sous des tentes, ou sous des hangars, et courent après chaque voyageur pour lui révéler ses destinées qu'ils prétendent lire dans sa main ou sur son visage.

Le paysan redoute le pouvoir de ces Bohémiens, et il les aide à vivre, de peur qu'ils ne nuisent à ses bœufs et à ses chevaux. On dit qu'ils sont très-bons maréchaux et médecins vétérinaires.

Nous trouvâmes par-tout beaucoup moins de bois qu'à notre premier passage. Nous avions traversé, en 1786, dans les environs d'Ekaterinenbourg et de toutes les mines de fer, des forêts presqu'impénétrables; et maintenant nous trouvions, à la place de ces forêts, de vastes plaines où l'on voyoit à peine un arbre debout. Il en étoit de même dans le voisinage des villes nouvellement bâties, et sur le bord des rivières navigables. On fesoit flotter sur le Volga une immense quantité de bois de charpente, destiné pour la mer Caspienne; on en conduisoit aussi beaucoup dans la mer d'Azof, soit pour des constructions publiques ou particulières, soit pour exporter.

Toutes les maisons de l'intérieur de la Russie et de la Sibérie étant bâties en bois, des incendies fréquens dévorent les villes et les villages. D'ailleurs, on ne brûle dans ces contrées que du bois ; car, quoiqu'il y ait beaucoup de mines de charbon, on ne les exploite pas. Il seroit pourtant très-avantageux d'accoutumer les habitans à bâtir leurs maisons en maçonnerie, et à brûler du charbon de terre, sur-tout dans les forges et autres manufactures qui consomment une très-grande quantité de chauffage [1]. 1794. Janvier.

J'arrivai à Pétersbourg le 10 mars 1794. Un rhumatisme, occasionné par un refroidissement que j'avois pris à Irkoutsk, m'ôtoit entièrement l'usage de mes membres : les soins obligeans du docteur Rogers me le ren- Mars.

1 Depuis mon retour d'Irkoutsk, j'ai constamment voyagé dans le midi de la Russie. J'ai vu des mines de charbon sur les bords de l'Oka et du Volga ; et tout le pays situé entre le Dor et la mer Noire en est rempli. M. Gascoigne a employé des Anglais à fouiller des mines de charbon à deux cents verstes au nord de la mer d'Azof, pour l'usage de la flotte de la mer Noire, et pour une fonderie récemment établie sur les bords du Doniets.

1794. Mars. dirent, et l'amitié des marchands anglais établis à Pétersbourg, et dont la générosité est sans bornes, empêcha que le manque d'argent n'aggravât mes infortunes.

FIN DE LA RELATION.

APPENDICE.

N° I.

TABLE MÉTÉOROLOGIQUE,

Faite à Virchni-Kovima, en 1786 [1].

	HEURES du matin.	HEURES du soir.	DEGRÉS de froid.	VENT.	*OBSERVATIONS.*
Nov. 22	4.	»	38 $\frac{1}{2}$.	S. O.	Peu de vent.
	6.	»	39 $\frac{1}{4}$.		Neuf onces de mercure gelées au bout de 2 heures. La glace de la rivière, la terre et le bois des maisons craquent avec un bruit semblable à un coup de fusil.
	8.	»	39 $\frac{1}{4}$.		
	12.	»	38 $\frac{1}{2}$.		
	»	4.	39.	S. S. E.	
	»	6.	39 $\frac{1}{2}$.		
	»	8.	39 $\frac{1}{2}$.		Dix onces de mercure, mises dans une fiole bien bouchée, gèlent en deux heures et demie.
	»	12.	40.	N.	
	4.				
23	6.	»	37 $\frac{1}{2}$.		
	8.	»	36.		
	12.	»	32.		
		»	32.	S. E.	A dix heures, le mercure gèle dans une fiole bouchée.
	»	4.	32 $\frac{3}{4}$.		Peu de vent.
	»	6.	32 $\frac{3}{4}$.		Le mercure gèle.
	»	8.	30 $\frac{1}{2}$.		Le mercure dégèle une demi-heure.
	»	12.	33.	N.	Vent fort.

[1] D'après un thermomètre à l'esprit-de-vin, thermomètre fait par Morgan.

	HEURES du matin.	HEURES du soir.	DEGRÉS de froid.	VENT.	*OBSERVATIONS.*
Nov. 24	4.	»	34.	N.	Peu de vent.
	6.	»	35.		
	8.	»	36.		
	12.	»	35 $\frac{1}{2}$.		
	»	6.	35.		
	»	12.	36.		Le vent fraîchit.
25	4.	»	34 $\frac{1}{2}$.	S. O.	Peu de vent.
	12.	»	34 $\frac{3}{4}$.	N. O.	Peu de vent.
	»	4.	35.		
	»	6.	36.		
	»	8.	37.		
	»	12.	38.		
26	4.	»	39 $\frac{1}{2}$.	S. E.	Brouillard épais. La terre et la glace de la rivière craquent violemment.
	8.	»	40 $\frac{1}{2}$.		
	12.	»	40 $\frac{1}{2}$.		
	»	8.	40 $\frac{1}{2}$.		
	»	12.	41 $\frac{1}{4}$.		
27	4.	»	40 $\frac{1}{2}$.	N. E.	Très-peu de vent.
	6.	»	40 $\frac{1}{4}$.		Calme.
	8.	»	40.		
	12.	»	38.		A neuf heures, on mit à l'air une bouteille d'eau-de-vie d'Astrakhan. Elle s'épaissit beaucoup, mais ne gela pas.
	»	4.	39.		
	»	8.	40.		
	»	12.	40 $\frac{1}{2}$.		
28	4.	»	37 $\frac{3}{4}$.	E. N. E.	
	8.	»	33.	S. E.	
	12.	»	32 $\frac{1}{4}$.		Le mercure dégèle.
	»	4.	31.		
	»	6.	30 $\frac{1}{2}$.		
	»	8.	31 $\frac{1}{2}$.		
	»	9.	32 $\frac{1}{2}$.		
	»	12.	36 $\frac{1}{4}$.		A dix heures, le

	HEURES du matin.	HEURES du soir.	DEGRÉS de froid.	VENT.	OBSERVATIONS.
Nov. 29	6.	»	38 $\frac{1}{4}$.		thermomètre monte à 33 degrés. Le mercure dégèle.
	8.	»	»		Depuis huit heures jusqu'à minuit, le thermomètre à 39 degrés.
			39.		
30	6.	»	35 $\frac{1}{4}$.	S.S.O.	Peu de vent.
	8.	»	33.		
	12.	»	31 $\frac{1}{2}$.		Le mercure dégèle.
	»	4.	31 $\frac{1}{2}$.		A 37 degrés, le bois étoit aussi dur que du fer, et il étoit impossible de le fendre. Lorsque le thermomètre descendit à 40 degrés, les haches avec lesquelles on frappoit le bois, cassoient comme du verre.
	»	8.	32.		
	»	12.	32.		

N°. II.

VOCABULAIRE YOUKAGIR.

Dieu,	*Khail.*
Père,	*Etkhèa.*
Mère,	*Amia.*
Fils,	*Antou.*
Fille,	*Marhlou.*
Frère,	*Tchatcha.*
Sœur,	*Paoua.*
Mari,	*Yadou.*
Femme,	*Aloualey.*
Vierge,	*Vaiendendi, markhet.*
Garçon,	*Loheundœ.*
Enfant,	*Lokouleu* [1]. *Oua* [2].
Un homme,	*Toromma.*
Les hommes,	*Toromma.*
La tête,	*Yok.*
Le visage,	*Nitcha.* [3].

[1] Au maillot.

[2] Commençant à marcher.

[3] *Nitchaga* désigne la peau d'un animal quel qu'il soit.

Le nez,	*Yongoul.*
Les narines,	*Yongouldangil.*
L'œil,	*Angzcha.*
Les cils,	*Angzchaboguelbi.*
Les sourcils,	
L'oreille,	*Ounomma.*
Le front,	*Y'oanguitchel.*
Les cheveux,	*Manallaé.*
Les joues,	*Mounendzchi.*
La bouche,	*Anga.*
Le gosier,	*Tonmoul.*
La faim,	*Tonmoulla.*
Les lèvres,	*Anghenmouga.*
Les dents,	*Tody.*
La langue,	*Onnor.*
La barbe,	*Angenboguelbi.*
Le cou,	*Djomouel.*
L'épaule,	*Nongenmouga.*
Le coude,	*Itché-endurney.*
Le bras,	*Nongin.*
La main,	*Nogan.*
Les doigts,	*Pi-enditcha.*
Les ongles,	*Onzchil.*
La poitrine,	*Mélod.*
Le ventre,	*Lieril.*
Le dos,	*Djevogha.*
Le pied,	*Noel.*

Le genou,	*Tchorkel.*
Le cœur,	*Tchouenzcha.*
L'estomac,	*Nimengchinzcha.*
Le sang,	*Liopkol.*
Le lait,	*I-ouitchi.*
La peau, Le cuir, Les nuages,	*Khar.*
De la viande, Le corps,	*Tchoul.*
Les os,	*Amoun.*
L'ouie, Entendu, Flairé,	*Moèdik.*
La vue, Vu,	*Oumat.*
Le goût, Goûté,	*Tchangitch.*
L'odorat, Odeur,	*Lemlemondel.*
Le toucher,	*Midik.*
La voix,	*Orni.*
Le discours,	*Aniak.*
Le nom,	*Nevé.*
Le cri, Pleurer,	*Orinak.*
Le bruit,	*Oroul.*

Le vacarme,	*Mongzcha.*
Pleurer,	*I-vellek.*
Les larmes,	*Angzhanondzchi.*
Le rire, La moquerie,	*No-ok.*
Un éternument,	*Tchangnoui.*
Une égratignure,	*Pandalitch.*
Un tremblement,	*Lirkondzchi.*
Le chant,	*Djagtak.*
Un soupir,	*Ningélamoditch.*
Un sifflement,	*Tchondzcha.*
Coucher,	*Kondăk.*
Aller,	*Ingherghodak.*
Etre debout,	*Onghak.*
Dormir,	*Yonzchoul.*
Le sommeil, Un rêve,	*Y-onzchouk.*
Un saut,	*Moēnmoēnga.*
Tenir,	*Ma-ik.*
Course,	*Tchouenzchi.*
Danse,	*Langdok.*
L'amour,	*Anourak.*
Un amant,	*Anourah.*
Content,	*Yak.*
La joie,	*Yai.*
Le chagrin,	*Artchetchunzcha.*
La peine,	*Djoatch.*

L'embarras,	*Ankorfi.*
Un ouvrage,	*Ouil.*
La paresse,	*Alangnaé.*
Je, Moi,	*Matak.*
Toi,	*Tat.*
Lui,	*Tondal.*
Nous,	*Mitek.*
Vous,	*Titlak.*
Aliment, Mange,	*Langdal.*
Tu manges,	*Tatlak.*
Boire,	*Ondzchok.*
Nourrir, Paître,	*Sagetak.*
Prise, ou l'action de prendre,	*Mondchit.*
Charroi, ou l'action de charier,	*Morim.*
Jet, ou l'action de jeter,	*Potchikhik.*
Un don, ou l'action de donner,	*Keick.*
Couper,	*Tchok.*
Cachant,	*Angitak.*
Battant,	*Kogdak.*
La force,	*Tonboï.*

La naissance,	*Ou-ingé.*
La nation,	*Ommo.*
Le mariage,	*Torroï.*
Une veuve,	*Poundalvallé.*
La vie,	*Liak.*
Le corps,	*Tchoul.*
L'esprit, L'ame,	*Lieucha.*
La mort,	*Amda.*
L'âge,	*Ligaï.*
La jeunesse,	*Andelgoïn.*
Grand,	*Tchamoï.*
Petit,	*Leukon.*
Haut,	*Podanniaï.*
Bas,	*Ledemmié.*
Le froid,	*Poadzchetch.*
Le chaud,	*Pougatch.*
La santé, Bon, Bien,	*Tauritch.*
La malice,	*Erritch.*
Stupide,	*Iventch.*
Sage,	*Onmanneïg.*
Agréable,	*Naintallitch.*
Aigu, Pointu,	*Natcheunie.*
Rond,	*Pomné.*

Un cercle ,	*Pondzcholené.*
Une belle ,	*Loatcha.*
Léger de poids ,	*Arrangia.*
Pesant ,	*Ningaïn.*
Fort ,	*Addi.*
Foible ,	*Nondri.*
Serré ,	*Iklon.*
Mince ,	*Ki-ivey.*
Epais ,	*Inglon.*
Large ,	*Kaubonnoï.*
Prompt ,	*Omdok.*
Gentil ,	*Anindzcha.*
Blanc ,	*Po-innei.*
Noir ,	*Aimaïvi.*
Rouge ,	*Kelenni.*
Vert , Jaune ,	} *Tchakolonni.*
Bleu ,	*Lobanchanni.*
Le soleil ,	*Djeloncha.*
La lune ,	*Kinincha.*
Les étoiles ,	*Lerongondchia.*
Le ciel ,	*Kondchou.*
Les brouillards ,	*Tarrel.*
Les nuages ,	*Khar.*
Un rayon du soleil ,	*Djelondchendigia.*
Le vent ,	*Illegenie.*
Soufflant ,	*Poukindchi.*

Un tourbillon,	*Djadondajendelaya.*
La tempête,	*Tchemondilaya.*
La fumée,	} *Lieutchenni.*
Les brumes,	
La pluie,	*Tiba.*
Le dégel,	*Nonbour.*
La grêle,	*Djarkhandiva.*
Le tonnerre,	*I-endou.*
L'éclair,	*Borongillé.*
La neige,	*Pokoelli.*
La glace,	*Yarka.*
Le feu,	*Lotchel.*
La lumière,	} *Pondchirka.*
Le jour,	
L'ombre,	*Ivi.*
Obscur,	*Emmitch.*
La nuit,	*Emmel.*
Le matin,	*Onhayel.*
Le soir,	*Poinjoulesk.*
Le levant,	*Djelongedokchimba.*
Le couchant,	*Aïvinda.*
Le nord,	*Ledinda.*
Le sud,	} *Pendchirke-poutel.*
Midi,	
L'été,	*Pouga.*
L'hiver,	*Schendcha.*
L'automne,	*Nada.*

Le printemps,	*Pora.*
L'année,	*Nedjonmalgoul.*
Le temps,	*Indada.*
La terre,	*Lifjé.*
L'eau,	*Ondchi.*
La mer,	*Tchoboul.*
Un lac,	*Djalgil.*
Une rivière,	*Onnong.*
Un ruisseau,	*Onnongi. Nolitcha.*
Les ondes,	*Moïnchaïja.*
Une île,	*Ommoul.*
Le sable,	*Nongha.*
L'argile,	*Glina.*
La poussière,	*Pogintchi.*
La boue,	*Kondon.*
Une montagne,	*Péa.*
Le rivage,	*Ighil.*
La profondeur,	*Tchaginmon.*
La hauteur,	*Podenmaï.*
La largeur,	*Kanbonnaï.*
La longueur,	*Tchinnaï.*
Un trou, Un creux,	*Kondcha.*
Une fosse, Un fossé,	*Inghis.*
Un roc, Une pierre,	*Péa.*

Le fer,	*Londal.*
Le sel,	{ *Longadontchinou.* *Nimedchindcha.*
L'herbe,	*Ouleya.*
Un arbre,	*Tchall.*
Un bois,	*Djongoul.*
Une racine,	*Larkoul.*
Une souche,	} *Koïkel.*
Un tronc d'arbre,	
L'écorce,	*Tchangar.*
Une branche,	*Tchilga.*
Une feuille,	*Paldchitcha.*
Une fleur,	*Poelri.*
Une baie (fruit),	*Livéendi.*
Une plaine,	*Pondchorkoui.*
Un animal,	*Talau.*
Un poisson,	*Annil.*
Des vers,	*Kalnindcha.*
Une grenouille,	*Alondala.*
Une mouche,	*Nilendoma.*
Une fourmi,	*Djajakoudcha.*
Une araignée,	*Managadaïbi.*
Un argali[1],	*Monogha.*
Un chien,	*Tabaha.*
Une souris,	*Tchalboé.*
Une oie,	*Landcha.*

[1] Mouton sauvage.

Un canard,	*Oudchinouda* [1].
Des plumes, / Le poil des animaux,	*Pougelbi.*
Les œufs,	*Nontendaul.*
Un nid,	*Auout.*
Un berger,	*Isthel.*
Une hutte,	*Nouma.*
Une porte,	*Anbaudangel.*
Un âtre,	*Ivier.*
Le sol,	*Liébé.*
Une hache,	*Noumondchi.*
Un couteau,	*Tchagaya.*
Un canot,	*Aktchel.*
Un charroi,	*Elleyik.*
Un bâtiment,	*Aak.*
Les vêtemens,	*Maagil.*
Le manger,	*Lagoul.*
Cru,	*Onjé.*
Cuit,	*Pandok.*
Un voleur,	*Olononga.*
La guerre,	*Neretchangaté.* / *Khimdchingi.*
Une querelle,	*Illedangi.*
Un combat,	*Kimdchingi.*
Une lance,	*Tchavina.*
Une garde,	*Itchell.*

[1] Ce nom signifie littéralement un *oiseau aquatique.*

Le malheur,	*Ou-ilgaïtch.*
La victoire,	*Aldchitch.*
Un ami,	*Aghéma.*
Un ennemi,	*Irritchondchitoroma*[1].
Un domestique,	*Poa.*
Un chef,	*Alnindcha.*
Un écrit,	*Tchoritlatcho.*
Des nombres,	*Tchongam.*
Un,	*Irken.*
Deux,	*Antakhlon.*
Trois,	*Yalon.*
Quatre,	*Yelahlon.*
Cinq,	*Enganlon.*
Six,	*Malghialakhlan.*
Sept,	*Pourkhion.*
Huit,	*Malghialon.*
Neuf,	*Khouniirki-ellendchiea.*
Dix,	*Kouni-ella.*
Vingt,	*Attakhongoniella.*
Le commencement,	*Koudalaraga.*
La fin,	*Itchagi.*
Oui,	*Tat.*
Non,	*Oïley.*
Maintenant,	*Inchi.*
Avant,	*Angnouma.*
Après,	*Indala.*

[1] Littéralement, un *homme disposé au mal.*

Ici,	*Tia.*
Là,	*Talay.*
Hier,	*Nergandché.*
Aujourd'hui,	*Pondchirkoma.*
Demain,	*Ongoyé.*
Un regard,	*Tindij.*
Combien ?	*Koudamiel ?*
Où ?	*Kolaé ?*
Quand ?	*Khamin ?*
Quoi ?	*Liomlentak ?*
Qui ?	*Khinetta ?*
Avec quoi ?	*Lomoum ?*
Dessous,	*Tangmonimal.*
Dessus,	*Poudendago.*

N°. III.

VOCABULAIRE YAKOUT.

DIEU,	*TANGRA.*
Père,	*Agam.*
Mère,	*Iya.*
Fils,	*Oal.*
Fille,	*Kisim.*
Frère,	*Oubagim.*
Sœur,	*Agasim.*
Mari,	*Erim.*
Femme,	*Yaghtarim.*
Vierge,	*Kisa.*
Garçon,	*Ogo.*
Enfant,	*Koutou-ogo.*
Un homme,	*Kissœ.*
Les hommes,	*Kissœlar.*
La tête,	*Bass.*
Le visage,	*Siraï.*
Le nez,	*Mouron.*
Les narines,	*Tani.*
L'œil,	*Kasak.*
Les sourcils,	*Khar.*

L'oreille,	*Kougach.*
Le front,	*Souis.*
Les cheveux,	*Asim.*
Les joues,	*Singak.*
La bouche,	*Aiyach.*
Le gosier,	*Kaïma.*
Les lèvres,	*Ouas.*
Les dents,	*Tiis.*
La langue,	*Till.*
La barbe,	*Bonitik.*
Le cou,	*Moïnong.*
L'épaule,	*Saning.*
Le coude,	*Tongonock.*
Le bras,	*Illi.*
Les ongles,	*Tingrach.*
La poitrine,	*Touess.*
Le ventre,	*Osogo.*
Le dos,	*Siès.* / *Kochsoui.*
Les pieds,	*Attach.*
Le genou,	*Touelgéso.*
Le cœur,	*Sourach.*
L'estomac,	*Mongra.*
Le sang,	*Ghan.*
Le lait,	*I-out.*
La peau, / Le cuir,	*Tiri.*

La viande,	*Ett.*
Les os,	*Oumok.*
L'ouie,	*Isit.*
La vue,	{ *Anar.* *Koer.*
Le goût,	*Amtan.*
L'odorat,	{ *Sitta.* *Seligan.*
Le toucher,	*Istebin.*
La voix,	*Loemoya.*
Le discours,	*Ittaré.*
Parler,	*Kapsir.*
Le nom,	*Aatta.*
Pleurer, Crier,	} *Sangarda.*
Le vacarme,	*Kittanar.*
Le bruit,	*Yedeiming.*
Le rire,	*Koïller.*
L'éternument,	*Itterir.*
Le tremblement,	*Tittirir.*
Le chant,	*Toï.*
Le sifflement,	*Isir.*
Se coucher,	*Sit.*
Aller,	*Bar.*
Etre debout,	*Tor.*
Dormir,	*Toui.*
Sommeil, Rêve,	} *Oumkolla.*

Sautant,	*Ekerek.*
Tenant,	*Tot.*
Courant,	*Souir.*
Dansant,	*Inkoullœ.*
L'amour,	*Tapta.*
Un amant,	*Taptasabit.*
Content,	*Yarabin.*
La joie,	*Yourdim.*
Lè chagrin,	*Sanangatim.*
La peine,	*Irridim.*
L'embarras,	*Irridenim.*
L'ouvrage,	*Illoulatim.*
La paresse,	*Sorougaldchitim.*
Je, Moi,	} *Min.*
Toi,	*En.*
Lui,	*Dginné.*
Nous,	*Bouissiga.*
Vous,	*Isigé.*
Mangeant,	*Asibin.*
Tu manges,	*Asa.*
Boire,	*Isiem.*
Nourrir, Paître,	} *Asiapin.*
Prenant,	*Illiem.*
Chariant,	*Ildchi.*
Jetant,	*Brach.*

Donnant,

Donnant,	*Bir.*
Donnez-moi,	*Aghal.*
Couper,	*Bouis.*
Cachant,	*Kistya.*
Battant,	*Sienem.*
La force,	*Konistag.*
La naissance,	*Terre-pouit.*
Une nation,	*Omong.*
Le mariage,	*Koroum.*
La veuve,	*Erimsoch yagtar.*
La vie,	*Olloroupot.*
Le corps,	*Ettim.*
L'esprit, L'ame,	*Tina.*
La mort,	*Elbota.*
L'âge,	*Kerdehagar.*
La jeunesse,	*Edder.*
Grand,	*Oulakhan.*
Petit,	*Koutchougaï.*
Haut,	*Irdouk.*
Bas,	*Nanetchiltchak.*
Le froid,	*Timmie.*
La chaleur,	*Ittégar.*
Chaud,	*Itti.*
La santé,	*Ellerbouin. Ittougaï.*
La malice,	*Kouttir.*

Stupide,	*Mennek.*
Sage,	*Kersie.*
Agréable,	*Ittouguï.*
Aigu, Affilé,	*Sitti.*
Rond,	*Tongrouk.*
Un cercle,	*Tongroutchou.*
Léger de poids,	*Tchiptchik.*
Lourd,	*Ourakhan.*
Fort,	*Kittanach.*
Foible,	*Meltoch.*
Mince,	*Sinnégas.*
Epais,	*Soan.*
Large,	*Ketil.*
Prompt,	*Tougan.*
Gentil,	*Argoui.*
Blanc,	*Irougk.*
Noir,	*Khara.*
Rouge,	*Kasil.*
Vert,	*Kioch.*
Bleu,	*Kiochtinou.*
Le soleil,	*Kouinu.*
La lune,	*Oui.*
Les étoiles,	*Solous.*
Le firmament,	*Khaltan.*
Les brouillards,	*Koudon.*
Les nuages,	*Bollit.*
Le vent,	*Tyil.*

Le souffle,	*Kotoutar.*
La pluie,	*Samir.*
Le dégel,	*Khasing.*
La grêle,	*Tollon.*
Le tonnerre,	*Iting.*
L'éclair,	*Tchagilgan.*
La neige,	*Khar.*
La glace,	*Bour.*
Le feu,	*Oat.*
La lumière,	*Sirdik.*
L'ombre,	*Kolok.*
L'obscurité,	*Kharanga.*
Le jour,	*Kouinn.*
La nuit,	*Touinn.*
Le matin,	*Erdie.*
Le soir,	*Ki-essé.*
Le levant,	*Kouintachserra.*
Le couchant,	*Onga.*
Le nord,	*Illinn.*
Le sud,	*Sogrie.*
L'été,	{ *Sacinn.* *Soiyinn.*
L'hiver,	*Kison.*
L'automne,	{ *Kœnisinn.* *Kouisan.*
Le printemps,	*Saas.*
L'année,	*Sil.*

Le temps ,	*Tchitchimtahie.*
La terre ,	*Sirm.*
L'eau ,	*Ou.*
La mer ,	*Baïghal.*
Un lac ,	*Koel.*
Une rivière ,	*Yrris.* / *Yrrach.*
Les vagues ,	*Douogon.*
Une île ,	*Arré.*
Le sable ,	*Koumach.*
L'argile ,	*Boar.*
La poussière ,	*Boarkotta.*
La boue ,	*Barrie.*
Une montagne ,	*Siir.*
Le rivage ,	*Kittœ.*
La profondeur ,	*Dirring.*
La hauteur ,	*Irdok.*
La largeur ,	*Kettit.*
La longueur ,	*Ourtata.*
Un trou ,	*Khayagar.*
Une fosse , / Un fossé ,	*Iinn.*
Un rocher ,	*Taar.*
Le fer ,	*Timis.*
Le sel ,	*Tos.*
L'herbe ,	*Kioch.*
Un arbre ,	*Mass.*

Un bois, ou une forêt,	*Tya.*
Une racine,	*Tordæ.*
Un tronc,	*Tchaugatchok.*
L'écorce,	*Khaltcrik.*
Une branche,	*Bosok.*
Une feuille,	*Siberdak.*
Une fleur,	*Dchourinn.*
Une baie (fruit),	*Otton.*
La plaine,	*Khodoa-safir.*
Un animal,	*Koeil.*
Un poisson,	*Balyk.*
Des vermisseaux,	*Iyené.*
Une grenouille,	*Baga.*
Une mouche,	*Zachringa.*
Une fourmi,	*Kmindagur.*
Une araignée,	*Ogniyas.*
Un chien,	*It.*
Une souris,	*Kotouyak.*
Des plumes,	*Kharougatchæ.*
Des œufs,	*Sinenoît.*
Un nid,	{ *Oyo.* *Oyatto.*
Un berger,	*Manisit.*
Une hutte,	*Balagar.*
Une porte,	*Dschel.*
Un arc,	*Kolomtas.*
Le sol,	*Sir.*

Une hache,	*Sougaï.*
Un couteau,	*Bousak.* / *Bouhak.*
Un canot,	*Bat.*
Un charroi,	*Teyachpit.*
Un édifice, ou bâtiment,	*Ongroch.*
Des vêtemens,	*Tangas.*
Du manger,	*Aas.*
Cru,	*Sikaï.*
Cuit,	*Bousar.*
Un voleur,	*Orzach.*
La guerre,	*Serri.*
Une querelle,	*Yegou-Yegou.*
Un combat,	*Ellersi.*
Une lance,	*Innie.*
Une garde,	*Kettebit.*
Le malheur,	*Ardzcharkhoï.*
La victoire,	*Sammardabit.*
Un ami,	*Doghor.*
Un ennemi,	*Estiagon.*
Un serviteur,	*Koloutang.*
Un chef,	*Toyon.*
Un écrit,	*Sorroui.*
Les nombres,	*Achsi.*
Un,	*Bir.*
Deux,	*Ikké.*
Trois,	*Yous.*

Quatre,	*Tirt.*
Cinq,	*Bés.*
Six,	*Alta.*
Sept,	*Setti.*
Huit,	*Ogor.*
Neuf,	*Tagor.*
Dix,	*On.*
Vingt,	*Sarbey.*
Le commencement,	*Mannagitta.*
La fin,	*Kotchougitta.*
Oui,	*Ak.* *Ah.* *Eh.*
Non,	*Soch.*
Maintenant,	*Killingin.*
Avant,	*Ounot.*
Après,	*Kodzchit.*
Ici,	*Manna.*
Là,	*Onno.*
Hier,	*Keghassœ.*
Aujourd'hui,	*Kigon.*
Demain,	*Sarsinn.*
Regardez,	*Kou.*
Comment?	*Khaïtag?*
Où?	*Kanna?*
Quand?	*Kasan?*
Quoi?	*Tongoui?*

Qui ?	*Kiminen ?*
Avec qui ?	*Tougonon ?*
Sous ou dessous,	*Allara.*
Sur ou dessus,	*Ieussœ.*

N°. I V.

VOCABULAIRE TONGOUTH OU LAMUT[1].

DIEU,	*GHIOUKI.*
Père,	*Amaï.*
Mère,	*Emi.*
Fille,	*Ghourkan.*
Frère,	*Akan.*
Sœur,	*Ekinn.*
Mari,	*Edie.*
Femme,	*Akie.*
Vierge,	*Kourkan.*
Enfant,	*Koutian.*
Un homme,	*Bey.*
La tête,	*Del.*
Le visage,	*Ittî.*
Le nez,	*Ogat.*
Les narines,	*K-ilon.*
Les sourcils,	*Karanuta.*
L'oreille,	*Korot.*

[1] Le vocabulaire tongouth me fut fourni par M. Koch, qui remplaça le lieutenant-colonel Koïloff Ougreinin dans le commandement d'Okhotsk.

Le front,	*Omkat.*
Les cheveux,	*Niourit.*
Les jours,	*Antchinn.*
La bouche,	*Amga.*
Le gosier,	*Kelga.*
Les dents,	*Itch.*
La langue,	*Enga.*
La barbe,	*Tchourka.*
Le cou,	*Mivon.*
L'épaule,	*Mèr.*
Le coude,	*Etchen.*
La main,	*Gal.*
Les doigts,	*Kbr.*
Les ongles,	*Osta.*
Le ventre,	*Our.*
Le dos,	*Neri.*
Les pieds,	*Kondel.*
Le cœur,	*Mi-ouan.*
Le sang,	*Sougial.*
Le lait,	*Oukiouln.*
La peau, Le cuir,	*Nandra.*
La viande,	*Oulra.*
Les os,	*Iprie.*
L'ouie,	*Isni.*
La vue,	*Igouran.*
Le goût,	*Amtam.*

L'odorat,	*Moyeni.*
La voix,	*Delgan.*
Un nom,	*Guerbinn.*
Les cris, Les lamentations,	*Irkan.*
Le vacarme,	*Mogoudra.*
Le bruit,	*Ouldan.*
Le chant,	*Ikan.*
Aller,	*Khourli.*
Dormir,	*Oukladaï.*
Un rêve, Dormant,	*Oukléan.*
L'amour,	*Gougemon.*
La peine,	*Eyen.*
L'embarras,	*Khounatch.*
L'ouvrage,	*Gourgalden.*
La paresse,	*Kan.*
Je, Moi,	*Kie.*
Toi,	*Kou.*
Lui,	*Nongénatché.*
Nous,	*Nonganoubé.*
Vous,	*Ellia.*
Boire,	*Koldakou.*
Chariant,	*Ghénoum.*
Donnant,	*Omoul.*
Couper,	*Minadaï.*
Battant,	*Madia.*

La force,	*Egoui.*
La naissance,	*Ekchecan.*
Nation,	*Bayil.*
Mariage,	*Aulan.*
La vie,	*Inni.*
La mort,	*Kokan.*
L'âge,	*Sagdi.*
La jeunesse,	*Noulsoulktchan.*
Grand,	*Ekzcham.*
Petit,	*Noukichoukan.*
Haut,	*Gouda.*
Bas,	*Netkoukak.*
Le froid,	*Igouinn.*
Chaud,	*Ghochsin.*
La santé,	*Abgar.*
La malice,	*Bouktchalran.*
Agréable,	*Ariouldouln.*
Un cercle,	*Mieuriet.*
Léger de poids,	*Aïmkoun.*
Epais,	*Derom.*
Prompt,	*Oumoschat.*
Gentil,	*Etniou.*
Blanc,	*Geltadi.*
Rouge,	*Koulani.*
Vert,	*Tchoulban.*
Le soleil,	*Noultian.*
La lune,	*Begh.*

Les étoiles,	*Osikat.*
Le firmament,	*Gioulbka.*
Un rayon du soleil,	*Elganie.*
Un tourbillon,	*Ghouie.*
Une tempête,	*Khouga.*
La vapeur,	*Oksinn.*
La pluie,	*Oudan.*
La grêle,	*Bota.*
Le tonnerre,	*Aschdou.*
L'éclair,	*Tapkitan.*
La neige,	*Imandra.*
La glace,	*Boukeus.*
Le jour,	*Ining.*
La nuit,	*Golban.*
Le matin,	*Tek.*
Le soir,	*Mourak.*
L'été,	*Angamel.*
L'année,	*Angan.*
La terre,	*Tor.*
L'eau,	*Mon.*
La mer,	*Nam.*
Une rivière,	*Okat.*
Un ruisseau,	*Okatchan.*
Les vagues,	*Bialga.*
Le sable,	*Ouniang.*
L'argile,	*Telba.*
La poussière,	*Kh-engelren.*

Le rivage,	*Kh-oulinn.*
La profondeur,	*Khounta.*
La hauteur,	*Oskiasoukon.*
La largeur,	*Demzcha.*
La longueur,	*Ghonaminn.*
Un trou,	*Khangar.*
Une fosse, Un fossé,	*Khouneram.*
Un rocher,	*Dzchoul.*
Le sel,	*Tak.*
L'herbe,	*Orat.*
Un bois, ou forêt,	*Kénita.*
Une racine,	*Kobkan.*
L'écorce d'arbre,	*Ourta.*
Une branche,	*Gar.*
Une feuille,	*Ebgernia.*
Un quadrupède,	*Boyon.*
Le poisson,	*Olra.*
Des vermisseaux,	*Oguil.*
Un argali, ou mouton sauvage,	*Ouyamkhan.*
Un chien,	*Ninn.*
Une souris,	*Tchalouakthan.*
Une oie,	*Erbatch.*
Un canard,	*Neki.*
Des plumes,	*Detlé.*
Des œufs,	*Oumta.*

Une hutte,	*Dzcho.*
Une porte,	*Ourka.*
Un âtre,	*Nerka.*
Une hache,	*Tabor.*
Un voleur,	*Dschiouaminn.*
La guerre,	*Khouniat.*
Une querelle,	*Dschargamat.*
Un combat,	*Kousikatchinn.*
Une garde,	*Goudatch.*
Le malheur,	*Ourgadou.*
La victoire,	*Dabdaran.*
Un,	*Oumon.*
Deux,	*Dschour.*
Trois,	*Elan.*
Quatre,	*Digon.*
Cinq,	*Tongon.*
Six,	*Kilkok.*
Sept,	*Etgatanok.*
Huit,	*Tchokotenok.*
Neuf,	*Tchakatanok.*
Dix,	*Tchomkotak.*
Vingt,	*Datchat-kotako.*
Oui,	*Ya.*
Non,	*Atkha.*
Maintenant,	*Dschoulé.*
Avant,	*Essemek.*
Après,	*S-si.*

Là,	*Tala.*
Regardez,	*Er.*
Comment ?	*On ?*
Où ?	*Illey ?*
Quand ?	*Ok ?*
Quoi ?	*Ek ?*
Qui ?	*Ni ?*
Avec quoi ?	*Etch ?*
Sous ou dessous,	*Ergoudalinn.*
Sur ou dessus,	*Ouidalinn.*

N°. V.

VOCABULAIRE KAMTCHADALE[1].

DIEU,	*NIOUSTICHTCHICHITCH.*
Père,	*Is-kh.*
Mère,	*Nas-kh.*
Fils,	*Pa-atch.*
Fille,	*Souguing.*
Frère,	*K-tchidschi.*
Sœur,	*Kos-khou.*
Mari,	*Skoch.*
Femme,	*Skoua-aou.*
Vierge,	*Kh-tchitchou.*
Garçon,	*Pahatch.*
Enfant,	*Pahatchitch.*
Un homme,	*Ouskaams.*
Le peuple,	*Kouaskou.*
Les personnes,	*Ouskaamsit.*

[1] Ce vocabulaire est moins complet que les autres, parce que les Kamtchadales ont beaucoup de mots dont il m'a été impossible de saisir la prononciation, et que, par conséquent, je n'ai pas pu écrire.

La tête,	*T-khousa.*
Le visage,	*Koua-agh.*
Le nez,	*Kaankang.*
Les narines,	*Kaanga.*
L'œil,	*Nanit.*
Les sourcils,	*Tittan.*
Les cils,	*Tchouanit.*
L'oreille,	*I-yeu.* / *I yeut,*
Le front,	*Tchilgoua.*
Les cheveux,	*Koubit.*
Les joues,	*P-phaad.*
La bouche,	*Koz-ha.*
Le gosier,	*Kikoua.*
Les lèvres,	*K-kovan.*
Les dents,	*Koppet.*
La langue,	*Noutchel.*
La barbe,	*K-ko-oukat.*
Le cou,	*Hitle.*
L'épaule,	*Tanoutar.*
La main, / Le bras,	*Settou.*
Les doigts,	*P-koïda.*
Les ongles,	*Ko-auda.*
La poitrine,	*Ingatah.*
Le ventre,	*K-soch.*
Le dos,	*Altchou.*

Le pied,	*Tch-kouatchou.*
Le cœur,	*Nokgouek.*
Le sang,	*Messon.*
Le lait,	*Nokkol.*
La peau,	*Kou-ogh.*
La chair,	*T'haltal.*
La viande,	*T'haltal.*
Un os,	*T'hamtchou.*
La vue,	*Kouatchkouikotch.*
Le goût,	*Sa-ousen.*
L'odorat,	*Skesich.*
Le parler,	*Kahalkan.*
Un nom,	*Agaach.*
Le vacarme,	*Ki-ichkitch.*
Criant,	*Kouga-atch.*
Riant,	*Kaouga-atck.*
Chantant,	*K-tchimgoutch.*
Gémissant,	*Attasich.*
Se coucher,	*Kanhilkistkh.*
Etre debout,	*Kasikhtchitch.*
Allez,	*Koouisitch.*
Venez,	*Kokouasitch.*
Courant,	*Kaskhiatch.*
Dansant,	*K-hogdasitch.*
La joie,	*Kabasik.*
Le chagrin,	*Kouadasis.*
Le travail,	*Khasous.*

Je, Moi,	*Komma.*
Toi,	*Kiz.*
Prenez,	*Kommogata.*
Frappez,	*Taksou.*
Jetez,	*Ts-khlouk.*
La force,	*Takasna.*
Le mariage,	*Kt-chiza.*
Une veuve,	*Sousou.*
La vie,	*Kaïtasitch.*
Haut,	*Kou-ong.*
Bas,	*Is-ong.*
Chaud,	*Kikak.*
Mauvais,	*Adkang.*
Dur,	*Kittanoua.*
Epais,	*Homono.*
Grand,	*Koutenou.*
Blanc,	*Attagho.*
Rouge,	*Tchaang.*
Vert,	*Nochsonne.*
Le soleil,	*Koua-atch.*
Le firmament,	*Kokhan.*
Les brouillards, Les nuages,	*Miclahan.*
La pluie,	*Tchoukoutchou.*
Le feu,	*Panguitch.*
Obscur,	*Dochsœ.*

La nuit,	*Kolkoua.*
L'année,	*T-khasiou.*
La terre,	*Symt.*
L'eau,	*I-i.*
La mer,	*Ningl.*
Les vagues,	*Kiaha.*
Une île,	*Samatch.*
Une montagne,	*Aal.*
Le rivage,	*Hite-chou.*
Le fer,	*Kouatchou.*
Le sel,	*Papeum.*
Le poisson,	*Etchou.*
Un vermisseau,	*Khobbout.*
Une mouche,	*Kouamostch.*
Les plantes,	*Sezda.*
Un ours,	*Kasa.*
Un chien,	*Kossa.*
Un renard,	*Tchasalhaï.*
Une voie,	*Ksoaïs.*
Un canard,	*Alchingousch.*
Un œuf,	*N-gach.*
Un nid,	*I-i-itch.*
Une hutte,	*Kisout.*
Une porte,	*Noutchou.*
Une hache,	*K-vaskoua.*
Un couteau,	*Ouatchou.*
Une chaudière,	*Koukoua.*

Cru,	*Sohang.*
Bouillir,	*Kokouasoch.*
Une querelle,	*Sittougsch.*
Une lance,	*Kouakounoutch.*
Un ami,	*Kallal.*
Un maître,	*Annanoum.*
Un serviteur,	*Tchégouatch.*
Oui,	*La.*
Non,	*Iski.*
Maintenant,	*Daangou.*
Avant,	*Koumat.*
Après,	*Namsako.*
Près,	*Do-ok.*
Loin,	*Niskh.*
Ici,	*Nout.*
Là,	*Onga.*
Hier,	*Aati.*
Aujourd'hui,	*Daango.*
Demain,	*Bokouan.*
Où ?	*Natcha.*
Comment ?	*Nochkouis.*
Quand ?	*Itta.*
Quoi ?	*Nokaï.*
Un,	*Kemmir.*
Deux,	*Nittanou.*
Trois,	*Tchouskouat.*
Quatre,	*Tchaskha.*

Cinq,	*Koumdas.*
Six,	*Kilkons.*
Sept,	*Ittakhtenou.*
Huit,	*Tchoktenou.*
Neuf,	*Tchaktanak.*
Dix,	*Komtouk.*
Onze,	*Disouksin.*
Vingt,	*Kaskomtouker.*
Trente,	*Tchoukomtouker.*

N°. V I.

VOCABULAIRE ALÉOUTE.

DIEU,	*AGHOGOCH.*
Père,	*Athan.*
Mère,	*Anaan.*
Fils,	*L'laan.*
Fille,	*Aschkinn.*
Frère,	*Koyota.*
Sœur,	*Angiin.*
Mari,	*Ougiinn.*
Femme,	*Aï-yagar.*
Vierge,	*Ougéghilikinn.*
Jeune garçon,	*Anckthok.*
Enfant,	*Ouskolik.*
Homme,	*Toyoch.*
La tête,	*Kamgha.*
Le visage,	*Soghimaginn.*
Le nez,	*Anghosinn.*
Les narines,	*Gouakik.*
L'œil,	*Thack.*
Les sourcils,	*Kamtik.*
Les cils,	*Kochsaki.*

L'oreille,	*Tottousak.*
Le front,	*Tanniik.*
Les cheveux,	*Emley.*
Les joues,	*Ouloga.*
La bouche,	*Aghilga.*
Le gosier,	*Stchoka.*
Les lèvres,	*Kotchoun.*
Les dents,	*Aghalon.*
La langue,	*Aghnak.*
La barbe,	*Inglaak.*
Le cou,	*Ou-iyo.*
L'épaule,	*Kanglin.*
La main, Le bras,	} *Tcha.*
Les doigts,	*Atkhon.*
Les ongles,	*Khagelginn.*
La poitrine,	*Simzchinn.*
Le ventre,	*Kilma.*
Le dos,	*Tchondra.*
Le pied,	*Kita.*
Le cœur,	*Kanogh.*
Le sang,	*Aamyek.*
Le lait,	*Maktamtaga.*
La peau,	*Katchka.*
La chair, La viande,	} *Oulow.*
Un os,	*Kaghna.*

L'ouie,	*Toltakoning.*
La vue,	*Okokthakon.*
Le goût,	*Katha.*
L'odorat,	*Igoutcha.*
Le tact,	*Sitkhatchada.*
Le parler,	*Tounoutha.*
Le nom,	*Asia.*
Le bruit,	*Imatcha.*
Criant,	*Kaïchalik.*
Riant,	*Aloktalik.*
Chantant,	*Anogatha.*
Se coucher,	*Thirkaïgada.*
Etre debout,	*Ankakthalik.*
Allez,	*Itcha.*
Venez,	*Agatha.*
Courant,	*Angayakatha.*
Dansant,	*Akhata.*
L'amour,	*Kingochthaka.*
La joie,	*Iglaï.*
Le chagrin,	*Alkhologothik.*
La douleur,	*Nanalik.*
Le travail,	*Agouasoutha.*
Paresseux,	*Sochtalik.*
Je, Moi,	*Küin.*
Toi,	*Ingaan.*
Mangez,	*Kaangen.*

Buvez,	*Taangatha.*
Prenez,	*Soulagna.*
Frappez,	*Tougalik.*
Jetez,	*Ighnekan.*
La force,	*Mataloukan.*
Le mariage,	*Asiksagathan.*
Une veuve,	*Oskhalik.*
La vie,	*Anghogikou.*
Haut,	*Kayakok.*
Bas,	*Kayélakon.*
Le corps,	*Oulouk.*
La mort,	*Askhalik.*
Gros,	*Taangoellik.*
Petit,	*Aangoualokn.*
Le froid,	*Kinganalik.*
La chaleur,	*Tchingleselik.*
Chaud,	*Akhioachselik.*
Bon,	*Tchizchelik.*
Mauvais,	*Matchizchelikan.*
Sage,	*Siniktoulik.*
Stupide,	*Anghagelikinn.*
Léger de poids,	*Igthaghatok.*
Dur,	*Tongachsich.*
Epais,	*Anatoulik.*
Mince,	*Anatalokon.*
Large,	*Kaghtoulsk.*
Prompt,	*Angayak.*

Blanc,	*Komakouk.*
Noir,	*Kaktchiklouli.*
Rouge,	*Alouthak.*
Vert,	*Tchidthgayak.*
Bleu,	*Kaktchougthouk.*
Le soleil,	*Akathak.*
La lune,	*Tougithak.*
Une étoile,	*Sthak.*
Le firmament, Le ciel,	*Inkak.*
Les brouillards, Les nuages,	*Inkamagok.*
Le vent,	*Mathok.*
La pluie,	*Tchiotakik.*
Le tonnerre,	*Chouloukchik.*
La neige,	*Kaniik.*
La glace,	*K'thak.*
Le feu,	*Kighnak.*
La lumière,	*Anghalk.*
Le matin,	*Kilak.*
Le soir,	*Angalikingun.*
La nuit,	*Amgik.*
Le jour,	*Anghalik.*
L'est,	*Kayathak.*
L'ouest,	*Tchedoulik.*
Le nord,	*Kighaïthok.*
Le sud,	*Namatha.*

Le printemps,	*Kanikinga.*
L'été,	*Siahkothok.*
L'hiver,	*Kanagh.*
L'automne,	*Siahkothoking.*
L'année, L'approche de l'hiver,	*Kanaghinalik.*
La terre,	*Tchékak.*
L'eau,	*Taangak.*
La mer,	*Alaghok.*
Les vagues,	*Thouk.*
Une île,	*Taangik.*
Le sable,	*Tchougouk.*
L'argile,	*Tchikthouk.*
Une montagne,	*Ghayok.*
Le rivage,	*Atchida.*
Un trou,	*Tchanok.*
Un fossé,	*Tchagak.*
Le cuivre,	*Kanouyak.*
Le fer,	*Komlegou.*
Le sel,	*Attagouk.*
Un vermisseau,	*Lokayak.*
Une mouche,	*Oulinik.*
Un ours,	*Tangouak.*
Un chien,	*Ouikouk.*
Un renard,	*Okotching.*
Une oie,	*L'lak.*
Un canard,	*Tchakoutchadok.*

Un œuf,	*Chamlok.*
Un nid,	*Tchongangen.*
Une hutte,	*Ouladok.*
Une hache,	*Anigachip.*
Un couteau,	*Oumagaschischik.*
Une chaudière,	*Achok.*
Cru,	*Kangakok.*
Bouillir,	*Ounatha.*
La guerre,	*Saïgik.*
Un voleur,	*Tchkalkan.*
Une querelle,	*Amaghilik.*
Une lance,	*Kadmagouchak.*
Un ami,	*Kinoghtaka.*
Un ennemi,	*Kinoghtatkakan.*
Un guerrier,	*Kallokhalik.*
Un maître,	*Tokok.*
Un serviteur,	*Talha.*
Oui,	*Aang.*
Non,	*Maselikan.*
Maintenant,	*Angayak.*
Avant,	*Angayaktasatha.*
Après,	*Amoumataslikan.*
Près,	*Ouagagnaghikok.*
Loin,	*Amathalik.*
Ici,	*Ouallignakouk.*
Là,	*Amathoulikouk.*
Hier,	*K'ollagon.*

Aujourd'hui,	*Vonangalik.*
Demain,	*Ilkellagon.*
Où?	*Kanna?*
Comment?	*Alkolli?*
Quand?	*Iyem?*
Quoi?	*Alkosigtatima?*
Un corbeau,	*Kalkagiak.*
Un aigle,	*Tinglak.*
Un âne,	*Saïdegich.*
Une flèche,	*Agidak.*
Des dards,	*Agalgch.*
Un,	*Attakon.*
Deux,	*Allouk.*
Trois,	*Kankoun.*
Quatre,	*Chitchinn.*
Cinq,	*Tchang.*
Six,	*Attoun.*
Sept,	*Olong.*
Huit,	*Kamtching.*
Neuf,	*Sitching.*
Dix,	*Hasoug.*
Onze,	*Attakathamatkich.*
Vingt,	*Algithematik.*
Trente,	*Kankouthematik.*

N°. VII.

VOCABULAIRE DE LA LANGUE DE KADIAK.

Père,	*Attaga.*
Mère,	*Anaga.*
Fils,	*Avagatoga.*
Fille,	*Panigoga.*
Frère,	*Ouyitaga.*
Sœur,	*Alkaga.*
Mari,	*Ouinga.*
Femme,	*Nouliga.*
Vierge,	*Aghanoc.*
Jeune garçon,	*Tanoghak.*
Enfant,	*Tchagaloï.*
Homme,	*Sieuk.*
Peuple,	*Amalachtel-sieut.*
La tête,	*Angloun.*
Le visage,	*Khina.*
Le nez,	*Knak.*
Les narines,	*Padzchiigouak.*
L'œil,	*Ingélak.*
Les sourcils,	*Koblout.*
Les cils,	*Khamagaté.*

L'oreille,

L'oreille,	*Tchieudek.*
Le front,	*Tchou-ouga.*
Les cheveux,	*Nieueyet.*
Les joues,	*Oulouak.*
La bouche,	*Kannak.*
Le gosier,	*Yoamon.*
Les lèvres,	*Kah-louk.*
Les dents,	*Khoudit.*
La langue,	*Oulou.*
La barbe,	*Oungaï.*
Le cou,	*Ouyagout.*
L'épaule,	*Touik.*
La main, / Le bras,	} *Ai-igit.*
Les doigts,	*Chofgaït.*
Les ongles,	*Stout.*
La poitrine,	*Tchkiayat.*
Le ventre,	*Aks-yak.*
Le dos,	*Koak.*
Le pied,	*Itiat.*
Le cœur,	*Kanok.*
Le sang,	*Kayouk.*
Le lait,	*Mouk.*
La peau,	*Amek.*
La chair, / La viande,	} *Kamok.*
Un os,	*Nénoat.*

L'ouie,	*Nitaa.*
La vue,	*Tangha.*
L'odeur,	*Tsinago.*
Prenant,	*Niogtok.*
Le nom,	*Atkha.*
Le bruit,	*Toulkhou.*
Pleurant,	*Kiagouk.*
Riant,	*Ingliachtoak.*
Chantant,	*Attoa.*
Gémissant,	*Knaouk.*
Se coucher,	*Inaghna.*
Etre debout,	*Nanaghna.*
Allez,	*Akhouk.*
Venez,	*Taylékhouk.*
Courant,	*Kemaktoak.*
Dansant,	*Khélagtoak.*
L'amour,	*Kanogata.*
Le chagrin,	*Ankhagouh.*
Paresseux,	*Ksatachtouk.*
Je,	} *Khoui.*
Moi,	} *Khoui.*
Toi,	*Khlpot.*
Mangez,	*Pittouaga.*
Buvez,	*Taanagok.*
Prenez,	*Tiouka.*
Frappez,	*Tchouzchoutckieu.*
Jetez,	*Kh-kakou.*

La force,	*Ounaehkiktouk.*
Haut,	*Kounachtouk.*
Bas,	*Kh-kidok.*
Le corps,	*Kaïnga.*
La mort,	*Tokouk.*
Gros,	*Angoch.*
Petit,	*Méyoch.*
Froid,	*Potsnatak.*
Chaud,	*Nogtoak.*
Bon,	*Azigtoak.*
Mauvais,	*Kabigouaskak.*
Sage,	*Ousésuitok.*
Stupide,	*Nalou-oumok.*
Léger de poids,	*Ogichtoak.*
Dur,	*T-khaak.*
Épais,	*Liigoak.*
Mince,	*Amidoak.*
Large,	*Kaugatoak.*
Prompt,	*Tchoukaladn.*
Blanc,	*Katchtoak.*
Noir,	*Tounongoak.*
Rouge,	*Kouigtoak.*
Vert, Bleu,	*Tchounagtoak.*
Le soleil,	*Madzchak.*
La lune,	*Eghaloak.*
Une étoile,	*Aghia.*

Le ciel, Le firmament,	*Killak.*
Les brouillards, Les nuages,	*Amaïgalok.*
Le vent,	*Kaï-yaïk.*
La pluie,	*Kidak.*
La neige,	*Anneg.*
La glace,	*Tchigou.*
Le feu,	*Knok.*
La lumière,	*Tangiichostk.*
Obscur,	*Tamlestok.*
Le matin,	*Ounaminn.*
Le soir,	*Akaatoch.*
L'est,	*Ounolak.*
L'ouest,	*Tkhlanik.*
Le nord,	*Oaïsiak.*
Le sud,	*Ouagtok.*
Le printemps,	*Og-nalak.*
L'été,	*Kiigtok.*
L'hiver,	*Ouksogtok.*
L'automne,	*Ouksaghtok.*
La terre,	*Nouna.*
L'eau,	*Taangak.*
La mer,	*Imak.*
Une île,	*Kightak.*
Le sable,	*Kagouyé.*
L'argile,	*Kayoa.*

Une montagne,	*Ingat.*
Le rivage,	*Tchaak.*
Un trou,	*Piaganok.*
Un fossé,	*Lagout.*
Le cuivre,	*Kaunouyat.*
Le fer,	*Tchauik.*
Le sel,	*Tagayouk.*
Un quadrupède,	*Oungoualihat.*
Le poisson,	*Ekakhlieut.*
Un vermisseau,	*Kobellieut.*
Une mouche,	*Kwiélieut.*
Les plantes,	*Obovit.*
Un arbre,	*Kobogak.*
Un ours,	*Tagoukat.*
Un chien,	*Pieuztit.*
Un renard,	*Kaffiak.*
Une oie,	*Nakhlaïit.*
Un canard,	*Sakoligak.*
Un œuf,	*Mannik.*
Un nid,	*Oungalout.*
Une hutte,	*Tcheklieuit.*
Une porte,	*Amik.*
Une hache,	*Aniginn.*
Un couteau,	*Tchangielk.*
Une chaudière,	*Asok.*
Cru,	*Aï-cé-patnok.*
Bouillir,	*Kannagtok.*

Un voleur,	*Teglounachtach.*
Une querelle,	*Ayévoak.*
Une lance,	*Pannah.*
Un ami,	*Tchouga.*
Un ennemi,	*Tchouougonitaga.*
Un guerrier,	*Tchekkhouyak.*
Un maître,	*Anayakak.*
Oui,	*Aang.*
Non,	*Pedok.*
Maintenant,	*Khvenigpak.*
Avant,	*Itsi-o-ak.*
Après,	*Ettakou.*
Hier,	*Koagh.*
Aujourd'hui,	*Gaunegpek.*
Demain,	*Ounagou.*
Où ?	*Naï-cé-ma ?*
Quand ?	*Kakou ?*
Un corbeau,	*Kalnak.*
Un aigle,	*Koumogik.*
Un arc,	*Kitsiak.*
Une flèche,	*Khouk.*
Des dards,	*Pannah.*
Un,	*Alkhelouk.*
Deux,	*Malogh.*
Trois,	*Pingayen.*
Quatre,	*Stamen.*
Cinq,	*Taliman.*

Six,	*Agavinginn.*
Sept,	*Malkhongon.*
Huit,	*Ingloulginn.*
Neuf,	*Kollemgayen.*
Dix,	*Kollen.*
Onze,	*Alchtoch.*
Vingt,	*Souekak.*
Trente,	*Pingeyenkollen.*

No. VIII.

LISTE

DES VILLES ET VILLAGES

Ou l'on passe en allant de Pétersbourg à Yakoutsk, avec la distance qu'il y a de l'un à l'autre[1].

De Pétersbourg à Tzarsko-Zelo,	22 verstes[2].
De Tzarsko-Zelo à Ischora,	13
D'Ischora à Tosni,	23
De Tosni à Loubani,	26
De Loubani à Tchoudova,	32
De Tchoudova à Spaskoï-Polisti,	24
De Spaskoï-Polisti à Berezovoï,	24
De Berezovoï à Novogorod,	22
De Novogorod à Bronitza,	35
De Bronitza à Zaïtsova,	27
De Zaïtsova à Krestsi,	31
De Krestsi à Eschelbitsi,	38

[1] On y joint le nombre des maisons et des églises qu'ont les villes au-delà de Kasan.

[2] Il faut, pour un degré du méridien, cent quatre verstes cent trente-un sajenes une archine sept verschoks un dixième; et pour une lieue géométrique, quatrè verstes quatre-vingt-quatre sajenes.

D'Eschelbitsi à Zimnagorka,	23	verstes.
De Zimnagorka à Yadrova,	20	
D'Yadrova à Zotilofski,	36	
De Zotilofski à Vischné-Volotskoï,	36	
De Vischné-Volotskoï à Vidraponsk,	33	
De Vidraponsk à Torschok,	38	
De Torschok à Mednoï,	33	
De Mednoï a Twer,	30	
De Twer à Gorodki,	28	
De Gorodki à Davidova,	26	
De Davidova à Peski,	31	
De Peski à Tchornoï,	23	
De Tchornoï à Moskow,	28	
	703	

De Moscow à Novaja,	24
De Novaja à Boukava,	34
De Boukava à Kerschatchi,	34
De Kerschatchi à Petouschki,	26
De Petouschki à Undal,	27
D'Undal à Wolodimer,	28
De Wolodimer à Tchoudogda,	39
De Tchoudogda à Moschok,	30
De Moschok à Darchévo,	27
De Darchévo à Muroma,	30
De Muroma à Monakova,	25
De Monakova à Pogost,	29
De Pogost à Paulova,	35
De Paulova à Laschkova,	33
De Laschkova à Nischneï-Novogorod,	34
De Nischneï-Novogorod à Besvodnoï,	29

De Besvodnoï à Tatnitz,		27 verstes.	
De Tatnitz à Ostachik,		32	
D'Ostachik à Ozinka,		32	
D'Ozinka à Yemangasch,		32	
D'Yemangasch à Skartog,		22	
De Skartog à Atchkarené,		30	
D'Atchkarené à Tchébaksar,		26	
De Tchébaksar à Koschki,		30	
De Koschki à Ganasch,		31	
De Ganasch à Vézovigh,		24	
De Vézovigh à Kasan,		30	

De Kasan à	Distance.	Maisons.	Eglises.
Berouli,	30 verstes.	70	3
Arsk,	26	100	2
Karadvau,	28	20	
Jangoulow,	18	100	
Goubar,	29	49	
Teremeze,	42	40	
Vaschinteck-Kaksé,	26	17	
Somsœ,	20	36	
Oubarié,	14	25	
Koulmetzat,	29	25	
Zaïtsi,	38	20	
Igra,	37	25	
Bolchoï-Pourga	32	50	
Debessa,	25	90	1
Sornava,	52	200	1
Doubrofski,	25	35	
Okanoï,	26	60	1
Poldenoï,	16	20	
Kaltaïva,	28	40	1

De Kasan à	Distance.	Maisons.	Eglises.
Koyanova,	25 verstes.	80	
Krilousova,	37	100	1
Kongour [1],	20		
Stretenskoï,	26	80	
Zolotuoustofsky,	19	330	1
Boukovi,	16	60	
Atchinsky-Krepost,	20	100	1
Bizirski,	20	100	1
Klenofsky,	22	70	
Kirgichansky,	28	60	
Diogrobofsky,	23	100	1
Belimboyofsky-Savod,	23	300	1
Rechotti,	26	10	
Ekaterinenbourg,	21		
Kosoulina,	24	24	
Bélojarsk,	24	30	1
Belisky,	25	30	
Khornoï-Korova,	24	30	
Kamischloff,	27	200	1
Bouschminska,	32	50	1
Koujarfsky,	14	15	
Béloï-Jalamsky,	14	40	
Béla-Kafska,	28	50	1
Tougoulouska,	32	60	1
Ouspiansk,	22	80	
Toumen,	30		
Kaskara,	24	20	
Sozonoff,	22	45	1
Kosmakoff,	21	30	

[1] Cité.

De Kasan à	Distance.	Maisons.	Eglises.
Prokofsky,	10 verstes.	150	1
Onsolka,	12	80	
Jarkova,	15	40	
Artamenoff,	9	20	
Jieuleff,	10	18	
Antépéna,	18	30	
Lipofsky,	17	30	1
Bakïaloff,	18	70	
Tourbayofsky [1],	23	40	
Petchofshka,	25	7	
Tobolsk [2],	25		
Bakcheva,	29	10	
Stara-Pogost,	20	30	
Kapetilova,	30	8	
Dresvanka,	31	6	
Istitsky-Jourti,	30	14	
Kouseradska,	41	30	
Golopopava,	56	30	
Vikoloff,	31	75	1
Otchimova,	46	30	
Zoudilofsky,	58	30	
Ribina,	36	20	
Khaounina,	40	20	
Lefska,	30	70	1
Boutakova,	38	40	
Tara,	29		
Oustava,	32	50	1

[1] Village composé de huttes tartares.
[2] Cité.
[3] Cité.

De Kasan à	Distance.	Maisons.	Eglises.
Rechetnikoff,	36 verstes.	30	
Artin,	14	30	
Résina,	52	80	
Marachi,	24	20	
Nazareva,	12	80	1
Glochlova,	19	70	
Voznesenska,	20	100	1
Tartarsky,	20	35	
Touromova,	21	80	
Pokrofska,	17	70	1
Antofkin,	23	50	
Boulatova,	18	75	
Kaïnsk,	33	125	1
Osinova-Kolky,	29	70	
Kolmakoff,	30	50	
Oubinsky,	30	50	
Kargan,	28	50	
Karbotsky,	26	70	
Kirgatsky-Doubrovi,	25	50	
Itkoula,		100	1
Sektinsky,	47	66	
Ofltchinikoff,	17	50	
Cheligino,	26	70	
Tarachinska,	20	30	
Tchauschska,	25	80	1
Doubrovina,	40	8	
Ajachinsk,	35	40	
Karasina,	25	10	
Khornoï-Kastanitz,	33	20	
Varoukhina,	34	60	

De Kasan à	Distance.	Maisons.	Eglises.
Kaltaï,	23 verstes.	23	
Tomsk [1],	24		
Semenouschni,	28	35	1
Khaldaïsky,	14	40	
Tourontaïva,	22	40	
Cléon,	40	30	
Potchitanti,	22	2	
Berikoul,	25	24	
Kiskova,	52	60	1
Souslova,	23	15	
Teschin,	28	60	
Itat,	32	30	
Bogotolsky,	34	250	1
Krasnoreka,	28	150	1
Archin [2],	28	50	
Khornoï-Rechka,	32	60	
Bolschoï-Qemtchouk,	38	40	1
Maloï-Kemtchouk,	35	26	
Zavedeva,	31	30	
Krasnojarsk [3],	25		
Botoï,	24	102	
Kouskan,	23	35	
Balaï,	32	30	
Jarr,	24	60	
Ribnia,	25	80	
Kloutch,	30	30	
Ouria,	20	30	

[1] Cité.
[2] Cité.
[3] Cité.

	Distance.	Maisons.	Eglises.
De Kasan à			
Kamskoï-Ostrog,	25 verstes,	70	1
Ilan,	20	15	
Poïm,	28	20	
Tini,	18	10	
Kloutkhi,	28	5	
Berousa,	40	60	1
Baïronoff,	21	20	
Kosgonia,	24	1	
Alzamaï,	19	8	
Zamzor,	32	10	
Ouk,	35	10	
Oudinsk [1],	25	300	2
Singoui,	30	12	
Schabatan,	30	16	
Toulon,	46	130	
Saragoul,	26	30	
Kouilton,	41	70	
Kamelté,	38	120	
Zeminsk,	28	50	1
Dolroï,	46	80	1
Koupoulin,	29	100	1
Tchiremkhova,	28	80	1
Tatouk,	38	100	1
Viligtoui,	36	70	
Irkoutsk [2],	24		
Kouda,	18	200	1
Oyok,	13	180	1

1 Cité.
2 Cité.

De Kasan à	Distance.	Maisons.	Eglises.
Bousinsky,	27 verstes.	1	
Olonsky,	30	1	
Bayendarsk,	30	1	
Koudonsa,	30	1	
Mansourka,	30	1	
Isiet,	30	1	
Katchouga-Pristan,	22	15	

Les villages suivans sont situés sur les bords de la Léna, et leur distance est spécifiée à partir de Katchouga-Pristan [1].

Katchouga,	3	70	1
Kischnova,	14	10	
Virkholensk,	30	100	2
Ounitsky,	35	5	
Kouliofsky,	54	6	
Kozlofsky,	39	5	
Apouschinsk,	64	6	
Kaschinofsky,	80	16	
Zapleschinsk,	86	8	
Garasovoï,	90	3	
Pagofsky,	97	21	
Verobrofsky;	100	14	
Mikischinsk,	107	6	
Apaschinsk,	119	5	
Golofna,	123	6	
Ardofsky,	126	11	
Golofnofsky,	128	10	
Kouznetsofsky,	131	6	
Simeonofsky,	132	7	

[1] Pristan signifie port ou embarcadaire.

De

	Distance.	Maisons.	Eglises.
De Katchouga-Pristan à			
Balaganskoï,	135 verstes.	12	
Ziranofsky,	137	7	
Gigalofsky,	140	13	
Oustilga,	170	50	
Grousna,	194	9	1
Botofsky,	218	10,	
Schamanofsky,	228	15	
Golli,	244	8	
Scherstinova,	251	1	
Starsa,	254	2	
Tomskina,	257	7	
Sarofsky,	264	3	
Zagobininsky,	284	9	
Bazofsky,	299	7	
Doudkin	303	9	
Orlinga,	324	20	1
Provofsky,	325	15	
Pouliofsky,	327	11	
Visoka,	334	7	
Tarasova,	342	8	
Sedounofsky,	344	8	
Skokniofsky,	364	4	
Boyarsky,	384	8	
Paulova,	394	1	
Omonolofsky,	407	6	
Sinouschkin,	413	3	
Riga,	420	3	
Touroka,	454	8	
Ouskout,	469	20	1

	Distance.		Maisons.	Eglises.
De Katchouga-Pristan à				
Balakhaya,	480	verstes.	9	
Yekourin,	487		10	
Polovinoï,	498		3	
Podimachinskaï,	512		14	
Kosarki,	513		10	
Kokouischka,	531		4	
Ti-oura,	541		10	
Nazarofsky,	584		10	
Marakofska,	601		20	1[1]
Tyra,	615		10	
Oulgan,	623		8	
Kasemerofsky,	633		3	
Krasnoyaroff,	641		4	
Levonofsky,	649		3	
Potapofsky,	655		6	
Loubofsky,	674		4	
Karasofsky,	678		4	
Schestakova,	683		2	
Gavrilofsky,	684		2	
Pauskoï,	685		5	
Balachova,	688		2	
Marakova,	690		11	1[2]
Pauchina,	702		2	
Zaborskoï,	705		12	
Krivaloutskoï,	710		20	1
Vologinsk,	713		5	
Lavrouchinsk,	718		4	

[1] Il y a un monastère.

[2] Il y a aussi un monastère.

	Distance.		Maisons.	Eglises.
De Katchouga-Pristan à				
Lazarova,	725	verstes	5	
Menakafskoï,	730		2	
Tchartofskaï,	745		2	
Koudrina,	750		3	
Koulibakinsk,	766		4	
Krivorotskoï,	772		15	
Kabarova,	776		10	
Varoninsk,	777		15	
Kiringa,	778		80	1[1]
Nikolsky,	780		4	
Zmé-ina,	790		9	
Alexiefsky,	802		8	
Soltikofsky,	815		19	
Podkaminoï,	818		20	
Polovinoï,	827		12	
Pikoulina,	824		4	
Borovia,	825		2	
Mézovia,	826		3	
Gerbova,	828		20	
Banschikoff,	830		20	
Tchigiofsky,	838		25	
Grobenie,	840		10	
Koudrachinsk,	844		12	
Vesnikova,	854		20	1
Soukniova,	869		20	
Sploschna,	874		30	1
Kabalova,	875		20	
Pouschinova,	894		10	

[1] Il y a un monastère.

	Distance.	Maisons.	Eglises.
De Katchouga-Pristan à			
Iliensk,	899 verstes.	7	
Darinsk,	919	10	
Izchoura,	949	11	
Davridoff,	963	7	
Korchounofsky,	980	7	
Ivanouschka,	981	3	
Tchastinsk,	1004	2	
Varobiesky	1041	1	
Kouraïsk,	1070	4	
Poïschina,	1110	3	
Tchonisky,	1157	7	
Vitima,	1178	30	
Polidoui,	1205	30	1
Kristofsky,	1232	3	
Yolofsky,	1259	4	
Pirkinsk,	1293	4	
Ghamra,	1309	3	
Kouky,	1336	2	
Tchiouska,	1380	3	
Muria,	1405	3	
Silgouil,	1445	5	
Newyé,	1475	5	
Yerba,	1505	3	
Ouschakhan,	1540	2	
Yédaï,	1565	4	
Mackaï,	1595	2	
Berozova,	1645	4	
Dolgoï,	1678	3	
Néléna,	1711	3	

	Distance.	Maisons.	Eglises.
De Katchouga-Pristan à			
Tchéringa,	1736 verstes.	4	
Birt,	1775	6	
Anyinsk,	1798	9	
Alosinsk,	1799	13	
Olekma,	1807	50	2
Solenka,	1832	4	
Namania,	1872	3	
Karabalyk,	1912	3	
Khatin-Toumoul,	1954	2	
Mourta,	1976	1	
Sanayagtak,	2018	2	
Malikhan,	2055	2	
Isaky,	2090	2	
Nevartchié,	2125	2	
Oumarié,	2150	2	
Sinaé,	2180	2	
Batamaï,	2210	3	
Kitarié,	2232	2	
Toyona,	2274	2	
Bistatch,	2301	14	
Yakoutsk [1],	2930		

[1] Cité.

N°. IX.

ÉTAT

DES APPOINTEMENS

Des différentes Personnes employées dans la Marine Impériale de Russie, avec les Déductions d'usage, conformément à l'Ordonnance de 1782.

	roubles.	kopeks.
Capitaine du premier rang,	600	
Il lui est alloué de plus six deuchiks[1], ayant chacun une paie de six roubles[2].		
Capitaine du deuxième rang, 4 deuchiks.	420	
Capitaine-lieutenant[3], 3 deuchiks.	300	
Lieutenant[4], 2 deuchiks.	200	

[1] Le deuchik est un domestique pris dans le nombre des personnes qui composent l'équipage. Il sert non-seulement à bord, mais à terre. Les officiers de qui dépendent les deuchiks, peuvent les envoyer travailler à terre, et recevoir le prix de leur travail.

[2] La paie de tous les deuchiks est la même.

[3] Il a rang de major de l'armée.

[4] Il a rang de capitaine.

	roubles.	kopeks.
Garde-marine,	120	
1 deuchik.		
Auditeur supérieur,	240	
2 deuchiks.		
Auditeur,	100	
1 deuchik.		
Secrétaire,	72	
Maître [1] du premier rang,	144	
1 deuchik.		
Maître du deuxième rang,	132	
1 deuchik.		
Commissaire,	100	
1 deuchik.		
Aumônier,	120	
Chirurgien : 1er,	300	
2e,	240	
3e,	180	
4e;	150	
1 deuchik à chacun.		
Ecrivain,	36	
Sturman [2],	138	40
Deuxième Sturman,	60	
Lekar,	84	
Aide du maître,	60	
Maître charpentier [3],	90	

[1] Les maîtres ont le même rang que dans la marine anglaise, où ils ont rang de lieutenant.

[2] La paie du sturman peut être augmentée ou diminuée, suivant la capacité qu'il a.

[3] Sa paie peut être augmentée ou diminuée; mais elle ne doit jamais être au-dessous de 60 roubles, ni de plus de 180.

	roubles.	kopeks.
Maître d'équipage,	60	
Contre-maître,	36	
Aide du sturman [1],	31	
Aide du chirurgien,	18	
Quartier-maître,	24	
Matelots [2] : 1ere classe,	11	14
2e classe,	7	64
Mousse [3],	6	9
Desatniks de plotniks,	24	
Plotnikens,	15	} [4]
Calfat,	15	} [4]
Aide du voilier,	15	} [4]
Forgeron,	15	} [4]
Tonnelier,	15	} [4]
Cantinier,	24	
Sous-cantinier [5],	11	
Trompettes,	40	
Timbalier,	60	
Cuisiniers : 1er et 2e,	9	14 } [6]
Profort,	6	14 } [6]

[1] Sa paie peut être augmentée ou diminuée; mais elle ne doit jamais être de moins de 24 roubles, ni de plus de 62.

[2] On leur retient 5 roubles 36 kopeks, parce qu'on leur donne un uniforme.

[3] Retenu 4 roub. 16 kop. pour leur habillement.

[4] Ils peuvent avoir de 12 à 18 roub., mais ni plus ni moins.

[5] Retenu 5 roub. 36 kop. pour leur habillement.

[6] Retenu 5 roub. 36 kop. pour l'habillement.

Dans les Hôpitaux de la Marine.

	roubles.	kopeks.
Chirurgien,	800	
3 deuchiks.		
Premier lekar,	600	
2 deuchiks.		
Le premier aumônier de la flotte,	240	
Le premier major des troupes de la marine,	300	

N°. X.

INSTRUCTIONS

Que le Collége de l'Amirauté de Pétersbourg a remises, par ordre de l'Impératrice Catherine II, à M. Joseph Billings[1]*, Capitaine-Lieutenant de la Marine Russe, Commandant de l'Expédition Géographique et Astronomique, destinée pour le Nord-Est de l'Empire Russe.*

Sa Majesté impériale, étendant les soins maternels qui l'occupent sans relâche pour le bonheur de ses sujets, jusqu'aux provinces les plus reculées de ses vastes états, et voulant rendre leur existence plus utile et plus heureuse, ainsi que contribuer au glorieux progrès des sciences, a très-gracieusement donné ordre d'entreprendre une expédition pour faire des découvertes sur les côtes orientales et dans les mers de son Empire. Le principal but de cette expédition est de déterminer la longitude et la latitude de l'embouchure de la Kovima, de décrire la situation du grand promontoire des Tchoutskis jusqu'au *Cap Est*, de tracer une carte exacte des îles de l'océan oriental jusque sur les côtes américaines; en un mot, de per-

[1] Il a été depuis élevé au grade de commodore, ou contre-amiral.

fectionner les connoissances qu'on a acquises, sous son glorieux règne, des mers situées entre la Sibérie et le continent d'Amérique.

L'exécution de ce projet de Sa Majesté vous est confiée, parce qu'elle vous regarde comme un officier plein de zèle pour son service. Sa Majesté compte fermement que l'importance dont est cette entreprise pour la gloire de son nom sacré et pour l'intérêt de son Empire, vous excitera à remplir dignement l'idée qu'elle a conçue de vos talens et de votre capacité.

Conformément à la générosité et à la munificence qu'elle déploie dans tous ses ordres utiles et maternels, Sa Majesté a bien voulu, pour exciter en vous un nouveau degré de zèle et d'activité, vous élever au grade de capitaine-lieutenant de la marine impériale, grade dont vous avez déjà reçu le brevet, et pour lequel vous avez prêté serment. Pour vous donner encore une autre marque de bienveillance, on a nommé pour votre expédition les officiers de l'état-major et les officiers mariniers que vous avez désignés vous-même, ainsi que vous le verrez par la liste jointe à ces instructions.

Sa Majesté impériale a aussi gracieusement ordonné qu'à compter du jour qu'elle a signé ces instructions, jusqu'à celui de votre retour à Pétersbourg, vous et tous ceux qui sont sous vos ordres, vous recevrez une double paie. Pour vous, ce sera d'après le rang que vous avez ici, et pour vos subalternes, d'après celui qu'ils obtiendront à Irkoutsk. On vous comptera ici, ainsi qu'à ceux qui sont sous vos ordres, deux années d'avance de cette paie; l'une à valoir sur vos appointemens, l'autre en forme de gratification, pour vous

	roubles.	kopeks.	
Maître d'équipage,	60		
Contre-maître,	36		
Aide du sturman [1],	31		
Aide du chirurgien,	18		
Quartier-maître,	24		
Matelots [2] : 1ere classe,	11	14	
2e classe,	7	64	
Mousse [3],	6	9	
Desatniks de plotniks,	24		
Plotnikens,	15		4
Calfat,	15		4
Aide du voilier,	15		4
Forgeron,	15		4
Tonnelier,	15		4
Cantinier,	24		
Sous-cantinier [5],	11		
Trompettes,	40		
Timbalier,	60		
Cuisiniers : 1er et 2e,	9	14	6
Profort,	6	14	6

[1] Sa paie peut être augmentée ou diminuée; mais elle ne doit jamais être de moins de 24 roubles, ni de plus de 62.

[2] On leur retient 5 roubles 36 kopeks, parce qu'on leur donne un uniforme.

[3] Retenu 4 roub. 16 kop. pour leur habillement.

[4] Ils peuvent avoir de 12 à 18 roub., mais ni plus ni moins.

[5] Retenu 5 roub. 36 kop. pour leur habillement.

[6] Retenu 5 roub. 36 kop. pour l'habillement.

Dans les Hôpitaux de la Marine.

	roubles.	kopeks.
Chirurgien,	800	
3 deuchiks.		
Premier lekar,	600	
2 deuchiks.		
Le premier aumônier de la flotte,	240	
Le premier major des troupes de la marine,	300	

N°. X.

INSTRUCTIONS

Que le Collége de l'Amirauté de Pétersbourg a remises, par ordre de l'Impératrice CATHERINE II, *à M.* JOSEPH BILLINGS[1], *Capitaine-Lieutenant de la Marine Russe, Commandant de l'Expédition Géographique et Astronomique, destinée pour le Nord-Est de l'Empire Russe.*

SA MAJESTÉ impériale, étendant les soins maternels qui l'occupent sans relâche pour le bonheur de ses sujets, jusqu'aux provinces les plus reculées de ses vastes états, et voulant rendre leur existence plus utile et plus heureuse, ainsi que contribuer au glorieux progrès des sciences, a très-gracieusement donné ordre d'entreprendre une expédition pour faire des découvertes sur les côtes orientales et dans les mers de son Empire. Le principal but de cette expédition est de déterminer la longitude et la latitude de l'embouchure de la Kovima, de décrire la situation du grand promontoire des Tchoutskis jusqu'au *Cap Est*, de tracer une carte exacte des îles de l'océan oriental jusque sur les côtes américaines; en un mot, de per-

[1] Il a été depuis élevé au grade de commodore, ou contre-amiral.

fectionner les connoissances qu'on a acquises, sous son glorieux règne, des mers situées entre la Sibérie et le continent d'Amérique.

L'exécution de ce projet de Sa Majesté vous est confiée, parce qu'elle vous regarde comme un officier plein de zèle pour son service. Sa Majesté compte fermement que l'importance dont est cette entreprise pour la gloire de son nom sacré et pour l'intérêt de son Empire, vous excitera à remplir dignement l'idée qu'elle a conçue de vos talens et de votre capacité.

Conformément à la générosité et à la munificence qu'elle déploie dans tous ses ordres utiles et maternels, Sa Majesté a bien voulu, pour exciter en vous un nouveau degré de zèle et d'activité, vous élever au grade de capitaine-lieutenant de la marine impériale, grade dont vous avez déjà reçu le brevet, et pour lequel vous avez prêté serment. Pour vous donner encore une autre marque de bienveillance, on a nommé pour votre expédition les officiers de l'état-major et les officiers mariniers que vous avez désignés vous-même, ainsi que vous le verrez par la liste jointe à ces instruotions.

Sa Majesté impériale a aussi gracieusement ordonné qu'à compter du jour qu'elle a signé ces instructions, jusqu'à celui de votre retour à Pétersbourg, vous et tous ceux qui sont sous vos ordres, vous recevrez une double paie. Pour vous, ce sera d'après le rang que vous avez ici, et pour vos subalternes, d'après celui qu'ils obtiendront à Irkoutsk. On vous comptera ici, ainsi qu'à ceux qui sont sous vos ordres, deux années d'avance de cette paie; l'une à valoir sur vos appointemens, l'autre en forme de gratification, pour vous

procurer les choses qui vous sont nécessaires dans le voyage.

Notre très-gracieuse souveraine a généreusement ordonné qu'à votre arrivée à Irkoutsk, et avant de vous occuper de l'exécution des choses prescrites dans les articles suivans, vous déclariez aux officiers et subalternes qui sont sous vos ordres, que Sa Majesté les élève d'un grade au-dessus du rang qu'ils ont actuellement, et qu'en conséquence ils doivent prêter serment entre vos mains. Il faut pourtant observer que ceux qui sont désignés sur la liste ci-jointe, pour recevoir un surplus de gratification en argent, n'auront point part à l'avancement de grade.

Les ordres très-gracieux de Sa Majesté impériale portent qu'après que vous aurez exécuté ce qu'il vous est enjoint de faire sur la rivière de Kovima, vous preniez, au nom de sa majesté, le titre de capitaine du second rang de la marine impériale, grade pour lequel vous prêterez serment.

Quand vous aurez achevé ce qu'il vous est prescrit de faire sur la Kovima et le long de la côte des Tchoutskis, que vous retournerez à Okhotsk, où tout sera prêt pour votre voyage sur les côtes d'Amérique, et que vous serez au moment de vous rendre à bord de votre vaisseau, vous accorderez, au nom de sa majesté impériale, un grade de plus à tous ceux qui seront sous vos ordres, et en conséquence vous leur ferez prêter le serment d'usage. Enfin, à votre arrivée au cap Saint-Elie, vous prendrez vous-même le titre de capitaine du premier rang.

Les subalternes qui, suivant leur rang, remplace-

ront ceux qu'une mort naturelle ou quelqu'accident enlèvera, et qui en prendront le rang, soit par vos ordres, soit par ceux de l'officier qui commandera après vous, seront confirmés dans ce rang, à leur retour à Pétersbourg, par le collége de l'amirauté, au nom de Sa Majesté impériale, pourvu toutefois qu'ils soient munis d'un certificat du commandant en chef, qui prouve leur bonne conduite et leur zèle dans le service. Alors leur avancement comptera même du jour qu'il aura eu lieu à bord. Ceci ne peut être entendu que pour les officiers mariniers. Ceux qui sont compris dans l'état-major auront de droit, et sans besoin de certificat, le grade des officiers qu'ils remplaceront.

Si, dans l'expédition qui aura lieu sur la côte des Tchoutskis, ou pendant le temps de votre navigation dans les mers qui séparent le continent d'Asie de celui d'Amérique, quelqu'un de ceux qui seront sous vos ordres, périt, et laisse une femme et des enfans, la femme aura la moitié de sa paie jusqu'à ce qu'elle se remarie, ou jusqu'à sa mort; et les enfans auront également la moitié de la paie, jusqu'à ce qu'ils soient en âge de majorité. Ceux qui seront blessés dans le voyage et resteront estropiés, conserveront la moitié de leur paie pendant leur vie.

Lorsque vous aurez exécuté l'entreprise qui vous est confiée, et que vous reviendrez heureusement à Pétersbourg, avec ceux qui sont sous vos ordres, on vous comptera à tous ce qui vous sera dû de paie, suivant les différens grades auxquels vous aurez été élevés durant l'expédition. Vous recevrez, de plus, pour gratification, la double paie d'une année d'après le

grade que vous aurez alors ; et enfin, chacun de vous jouira durant sa vie de la même paie qui lui aura été allouée pendant l'expédition, indépendamment de ce qu'il pourra obtenir par de nouveaux services.

Des marques si distinguées de la générosité et de la bienveillance de Sa Majesté impériale, et sur-tout l'importance de l'entreprise qui vous est confiée, doivent exciter en vous la noble ambition de vous rendre digne de cette confiance, non-seulement en vous efforçant de tout votre pouvoir d'exécuter ce qui vous est prescrit dans ces instructions, confirmées par Sa Majesté impériale, mais en donnant à tous ceux qui vous accompagneront l'exemple du zèle.

ARTICLE PREMIER.

Nous joignons ici, pour que vous les consultiez au besoin, quatorze cartes des premiers voyageurs qui ont navigué dans l'océan septentrional et oriental, et le long des côtes, ou parcouru les contrées voisines ; et nous y ajoutons un extrait succinct des journaux de ces voyageurs, depuis 1724 jusqu'en 1779.

Nous vous renvoyons le plan de vaisseau que vous nous avez soumis. Vous pouvez, d'après ce plan, faire construire à Okhotsk les vaisseaux dont vous aurez besoin, si toutefois vous n'y en trouvez pas quelqu'un qui vous convienne.

Nous joignons également à ces instructions, une liste de plusieurs villes russes des provinces que vous allez traverser, liste sur laquelle sont indiquées la latitude et la longitude de ces villes. De plus, vous

trouverez ici un modèle, d'après lequel il faudra faire composer le vocabulaire des nations peu connues chez qui vous séjournerez. Il vous sera fourni des médailles qu'on a frappées à l'occasion de l'expédition à la tête de laquelle vous êtes, et que vous distribuerez aux nations dont nous venons de parler, de la manière dont nous vous l'expliquerons plus bas.

On vous remettra, avec ces instructions, cinq mille roubles, pour être employés à acheter des grains de verroterie, des couteaux, d'autres instrumens tranchans, de petites chaudières de cuivre, et diverses bagatelles, afin que vous puissiez faire des présens aux sauvages qui aiment singulièrement tous ces objets.

On vous remettra aussi une collection d'instrumens de mathématiques et d'astronomie, ainsi que d'autres instrumens qu'on a jugé pouvoir vous être nécessaires. Enfin, nous vous envoyons, pour vous et pour ceux qui sont sous vos ordres, la double paie dont il est fait mention à la tête de ces instructions, soit pour une année d'avance des appointemens, soit pour la gratification accordée par l'extrême bonté de Sa Majesté impériale. Vous compterez ce qui revient aux officiers et aux gens de l'équipage, en leur faisant signer la quittance sur un livre consacré à cet usage. L'amirauté vous donne vingt livres blancs, soit pour ces quittances et pour vos journaux, soit pour vos comptes de recette et dépense.

Dès que vous vous serez pourvu de tout ce qui vous est nécessaire pour votre voyage, vous vous mettrez en route, vous et tous ceux qui doivent être de l'expé-

dition, pour vous rendre de la manière la plus prompte et la plus commode à Irkoutsk.

Prenez bien garde à ne pas transgresser le serment que vous avez fait de garder le secret sur tout ce qui concerne l'entreprise qui vous est confiée. Conformez vous à cet égard à l'oukase de 1724, dont vous nous remettons une copie. Ne confiez à qui que ce soit les mesures que vous prendrez pour votre expédition, à moins qu'on ne vous en donne l'ordre exprès. Gardez-vous aussi de communiquer à personne ces instructions, et celles qu'on pourra vous donner par la suite; et donnez les ordres les plus sévères à tous ceux qui sont de l'expédition, pour qu'ils ne révèlent rien de ce qui y a rapport.

Si, dans le cours de votre voyage, il vous arrive quelqu'événement d'une grande conséquence, vous aurez soin d'en informer le collége de l'amirauté par un messager que vous expédierez exprès: mais quand vous n'aurez à mander que des choses ordinaires, comme, par exemple, en quel lieu vous vous trouvez, vous ferez passer vos dépêches par la poste.

A compter du moment de votre départ de Pétersbourg, jusqu'à celui de votre retour, vous tiendrez vous-même un journal exact de tout ce qui aura rapport à votre voyage, et vous enjoindrez à vos officiers de tenir également chacun le leur.

ARTICLE II.

Quand vous et les personnes qui sont sous vos ordres, vous serez arrivés à Irkoutsk, vous remettrez au gouverneur-général d'Irkoutsk et du Kolivan, Jacobi, et en

en son absence, au sous-gouverneur, l'oukase qui lui est adressé par Sa Majesté impériale, et auquel est jointe une copie de ces instructions. Par cet oukase il lui est ordonné de vous fournir tout ce que vous demanderez, et de vous aider en tout ce qui dépendra de lui, pour le service Sa Majesté.

Le gouverneur d'Irkoutsk et du Kolivan vous dira de quelle manière vous pourrez vous rendre à Yakoutsk, à Okhotsk, à Izchiginsk et sur la Kovima. Il vous remettra un oukase ouvert, par lequel il est enjoint à tous les commandans et officiers des chancelleries des lieux où vous passerez, de vous donner, sur votre première réquisition, tous les secours dont vous aurez besoin, soit en hommes, soit en provisions. Ils seront également obligés de fournir les mêmes secours aux personnes que vous enverrez, et auxquelles vous ne manquerez pas de donner auparavant des instructions à cet égard.

L'oukase de Sa Majesté impériale autorise le gouverneur d'Irkoutsk et du Kolivan, de vous donner un autre oukase ouvert, d'après lequel vous pourrez vous faire compter dix mille roubles, pour les dépenses extraordinaires et imprévues que vous aurez occasion de faire dans votre expédition, ainsi que pour vos frais de voyage, et pour le paiement des personnes que, conformément à vos instructions, vous serez le maître d'employer dans quelque partie du gouvernement d'Irkoutsk. Vous pourrez prendre sur cette somme tout ce qui vous sera nécessaire, où et quand vous le jugerez à propos; mais il faudra que vous et votre premier lieutenant, vous en donniez des reçus; et afin que

vous sachiez bien ce que vous aurez reçu et ce qui vous restera à recevoir, il faudra que par-tout où vous toucherez de l'argent, celui qui vous le donnera marque sur l'oukase même la somme qui vous sera comptée, et le lieu où vous la recevrez. En outre, les dépenses que vous ferez sur cette somme seront détaillées sur le livre qui vous est remis par l'amirauté, et vous y joindrez les reçus de sfournisseurs, toutes les fois que vous pourrez en retirer.

Vous ne recevrez des marchandises, des munitions navales et des vivres, que d'accord avec vos officiers, et vous aurez soin d'en spécifier la qualité et la quantité dans les reçus que vous donnerez. Vous ne demanderez que les choses que vous êtes autorisé à réclamer, ou celles qui seront réellement utiles pour le service de Sa Majesté; et vous ne dépenserez que l'argent qu'il sera indispensable d'employer, sans quoi vous en serez responsable.

Il faudra qu'avec l'aide du gouverneur-général, vous tâchiez de vous procurer, sans perdre de temps, à Irkoutsk, toutes les choses nécessaires à l'expédition, et que vous les fassiez transporter de suite dans les lieux où se feront les armemens. Pour accélérer les divers envois, il faudra, après l'examen des marchandises, en faire inspecter le chargement et le charroi par quelques-uns de vos officiers supérieurs ou subalternes.

Si d'après l'état que vous fournira le gouverneur-général d'Irkoutsk, vous jugez qu'il n'y a pas assez de vivres et de munitions navales dans les magasins d'Okhotsk pour armer et avitailler les vaisseaux que vous employerez dans vos différentes expéditions, vous re-

querrez le gouverneur-général de ne rien négliger pour que les magasins soient approvisionnés lorsque vous en aurez besoin. Le gouverneur-général expédiera un courrier au commandant d'Okhotsk, pour lui donner ordre de procurer sans délai les choses qui manqueront; et de retarder le départ du bâtiment de transport qui fait ordinairement voile en juin ou en juillet, pour Izchiginsky-Krepost, afin que vous puissiez vous rendre sur ce bâtiment à Izchiginsk. Le commandant d'Okhotsk sera aussi tenu de donner ordre à Petro-Paulofski [1], ou dans tel autre port du Kamtchatka qu'il jugera convenable, de préparer pour votre voyage sur la côte d'Amérique, du poisson salé, des racines et d'autres végétaux sauvages bons à manger, afin que vous en trouviez assez pour nourrir vos équipages. Il recommandera, en même temps, qu'il y ait dans le port où vous prendrez ces vivres, vingt marins kamtchadales, bien accoutumés à la pêche et à la chasse, pour qu'ils vous accompagnent dans ce voyage, moyennant la paie d'usage.

Vous examinerez les élèves de l'école de navigation d'Irkoutsk, et vous en choisirez cinq ou six des meilleurs que vous embarquerez avec vous, et que vous emploierez à faire le relèvement et à tracer la carte des divers lieux où vous vous arrêterez. Ces jeunes gens demeureront avec vous jusqu'à la fin de l'expédition, et auront le même traitement que les officiers subalternes partis de Pétersbourg. — Les ouchenicks, qui accompagnèrent autrefois le capitaine Krenitzin, avoient cinquante-cinq roubles par an,

[1] Saint-Pierre et Saint-Paul.

Vous pourrez allouer aux élèves de l'école de navigation d'Irkoutsk les mêmes appointemens, et leur donner une année d'avance pour qu'ils aient de quoi s'équiper.

Vous prendrez aussi à Irkoutsk, M. Patrin, naturaliste, qui vous accompagnera dans votre voyage, et restera attaché à l'expédition, jusqu'à ce que toutes les personnes qui sont sous vos ordres reviennent à Pétersbourg. Son emploi sera de décrire les curiosités naturelles et les phénomènes qui s'offriront à ses regards dans les contrées que vous parcourrez. D'ailleurs, M. Patrin recevra des instructions particulières sur ce qu'il sera chargé de faire dans les lieux où il ira avec vous, comme dans ceux où vous jugerez à propos de l'envoyer, et où il y aura des choses dignes d'être observées par lui.

Lorsque M. Patrin vous demandera des ouvriers, des instrumens ou de l'argent pour exécuter ses opérations, vous vous empresserez de lui en fournir; vous le laisserez s'arrêter aussi long-temps que les circonstances le permettront, dans les endroits où il aura à faire des observations et des recherches; et vous le menerez avec vous toutes les fois que vous irez dans des endroits éloignés.

Si vous le jugez nécessaire, vous pourrez, conformément à l'oukase impérial, demander au gouverneur-général d'Irkoutsk l'avance d'une seconde année de double paie, pour vous et pour toutes les personnes qui sont sous vos ordres.

Lorsque le gouverneur-général vous aura fait livrer tout ce qui sera nécessaire pour votre expédition, que

vous aurez obtenu tous les renseignemens qu'il vous sera possible de vous procurer, que vos affaires seront terminées à Irkoutsk, et que vous aurez bien réfléchi sur ce qui pourra vous arriver dans la suite de votre voyage, vous vous hâterez de vous mettre en route par terre, ou, si vous le préférez, vous vous embarquerez sur la Léna avec une partie des personnes attachées à l'expédition, et vous vous rendrez à Yakoutsk; vous ferez partir les autres par petits détachemens. Cependant si vous jugez qu'il vous soit plus avantageux d'aller ailleurs, vous ne balancerez pas à le faire.

Vous ferez exactement ce que vous dira le gouverneur-général, et vous ne manquerez pas de lui faire part de tout ce que vous entreprendrez relativement à l'expédition; vous l'instruirez aussi des contre-temps et des embarras imprévus, que vous éprouverez peut-être, en vous rendant d'Irkoutsk à Okhotsk, et d'Okhotsk à Izchiginsk et sur la Kovima, parce qu'en cas de besoin, il pourra vous donner des avis utiles sur ce qui vous restera à faire.

Enfin, vous observerez au gouverneur-général qu'il doit donner les ordres les plus sévères, dans toute l'étendue de son gouvernement, pour que personne ne se permette d'ouvrir les lettres envoyées par des messagers particuliers, ainsi qu'osa le faire, dans le temps de l'expédition du capitaine Krenitzin [1], le colonel Fedor Plenisner, commandant du port d'Okhotsk.

Vous aurez soin de déterminer, avec toute l'exactitude possible, la latitude, la longitude et les degrés de va-

[1] Le 10 avril 1768.

riation de l'aimant, dans la plupart des lieux où vous vous arrêterez quand vous aurez passé la Léna, soit que vous voyagiez par terre, soit que vous alliez par mer. Vous ferez le relèvement des endroits peu connus, et vous en tracerez la carte. Vous dessinerez des vues des côtes les plus remarquables, ainsi que des baies, des rades, des passes, et vous observerez si ces lieux sont avantageusement situés pour le commerce et pour la pêche. Vous observerez également les courans qu'on trouve dans ces divers endroits, ainsi que la force, la durée et l'irrégularité des marées; vous indiquerez les rochers qui y sont sous l'eau, les bancs de sable et les autres écueils, les vents qui y règnent le plus constamment, et leur variation, les changemens de température qu'on y éprouve, les météores, sur-tout les aurores boréales, le degré de l'électricité de l'air durant l'apparution de ces météores, et leur influence sur la boussole; enfin, l'état du baromètre et du thermomètre.

Nous avons annoncé que M. Patrin aura des instructions particulières sur les observations d'histoire naturelle qu'il sera chargé de faire. Cependant vous ne négligerez pas, et sur-tout en l'absence de ce physicien, d'observer attentivement la nature du sol et les productions du pays où vous vous trouverez. Vous aurez soin de ramasser des graines, des fruits mûrs, des plantes sèches, des branches et des échantillons de bois des arbres les plus remarquables, ainsi que de l'écorce de ces mêmes arbres, de leur résine ou de leur gomme. Vous ferez une collection de plantes marines, de zoophytes, de coquillages, de poissons, d'amphi-

bies, d'insectes, d'oiseaux et d'autres animaux, fesant empailler les uns, et conservant les autres dans de l'esprit-de-vin. Vous ferez aussi une collection de minéraux, de fossiles, de pierres, de sels, de terre et de soufre, ayant bien soin de noter sur chaque échantillon le temps et le lieu où il a été pris.

Pour ne pas courir risque de voir gâter par des accidens imprévus, vos collections d'histoire naturelle, vous les déposerez, quand vous en aurez occasion, dans les lieux où vous serez le plus à portée de les reprendre à votre retour à Pétersbourg. S'il y a dans ces lieux un commandant, vous mettrez ces objets sous sa garde, et il vous en donnera un reçu; et si les lieux ne sont point habités, vous placerez votre dépôt dans un endroit bien remarquable, et où il soit à l'abri des injures de l'air et de tout ce qui pourroit le détruire. Mais il sera encore plus à propos d'envoyer vos collections d'histoire naturelle avec les dépêches que vous adresserez au gouverneur-général d'Irkoutsk, et dans ce cas, il faudra avoir soin d'envelopper, de cacheter ces collections, et de joindre à chaque objet une note explicative.

Vous décrirez, s'il est possible, d'une manière circonstanciée, les propriétés et l'usage des productions les plus curieuses de la nature, et vous les ferez dessiner.

Vous prendrez des renseignemens exacts sur le nombre, les forces, le caractère, les mœurs et les occupations des habitans des pays peu connus que vous visiterez. Vous ferez faire le vocabulaire de leur langue d'après le modèle qui vous est donné, tâchant de

rendre, autant qu'on le pourra, la prononciation originale, en caractères russes et latins. Enfin, vous vous procurerez des habillemens, des armes de ces peuples ainsi que des échantillons des choses qu'ils fabriquent et des fourrures qu'on trouve chez eux; et si vous ne pouvez pas avoir ces choses en nature, vous les ferez dessiner et décrire.

ARTICLE III.

A votre arrivée à Yakoutsk, vous vous occuperez sans délai des préparatifs que le gouverneur - général aura jugé à propos que vous fassiez pour vous rendre à Okhotsk. Pendant ce temps-là vous vous servirez de l'oukase qui ordonne à tous les commandans et les gorodnitchs des villes où vous passerez, de vous donner tous les secours qui dépendront d'eux, et vous vous ferez donner des extraits des relations que les derniers navigateurs ont déposées dans les archives. Vous prendrez aussi tous les renseignemens qui peuvent vous être nécessaires pour votre voyage sur la Kovima et autour de la côte des Tchoutskis. Si vous trouvez dans ces renseignemens et dans ces extraits des choses qui ne soient point dans les relations qu'on vous a fournies à Pétersbourg, et que vous jugiez à propos d'avoir une copie des originaux, vous la demanderez. S'il y a aussi des cartes dont vous ayez besoin, vous les ferez copier.

Par-tout où vous vous servirez de l'oukase ouvert du gouverneur-général d'Irkoutsk, vous permettrez aux personnes qu'il concerne d'en prendre copie, si elles le désirent.

Si le gouverneur-général d'Irkoutsk croit qu'il convienne de prendre à Yakoutsk les Kosaques, les soldats, les interprètes, les guides, dont vous aurez besoin, plutôt qu'à Okhotsk, à Izchiginsk ou dans les ostrogs de la Kovima, vous les choisirez dans cette ville, et vous aurez soin de préférer les chasseurs, et ceux qui, connus par leur intelligence et leur bonne conduite, seront déjà allés sur la Kovima. Quant aux soldats, il faut choisir ceux qui ont été en garnison à Anadyrsk, ont eu des rapports avec les Tchoutskis, connoissent leurs habitations, les environs de la Kovima et les côtes de la mer Glaciale. Quelques-uns de ces soldats sont même nés parmi les Tchoutskis. Vous pourrez faire un accord, en présence du commandant de la ville, avec les Kosaques et les autres personnes que vous prendrez, ou même sans accord, vous pourrez leur allouer le double de gages qu'on a coutume de donner aux gens qui naviguent dans ces contrées. Ils jouiront de leur paie depuis l'instant que vous les aurez enrôlés, jusqu'à celui où vous les congédierez à la fin du voyage, ou jusqu'à leur mort; et en conséquence, vous les inscrirez dans un livre particulier. De plus, vous déclarerez, au nom de Sa Majesté impériale, que ceux d'entr'eux qui s'engageront volontairement, recevront, à leur retour, une gratification d'une année de paie.

Si vous le croyez nécessaire pour le bien du service, et pour la célérité qui vous est particulièrement recommandée en toutes choses, vous ferez, à l'exemple du capitaine Krenitzin [1], goudronner vos cordages à

[1] Il fut envoyé dans ces contrées en 1764, et fit l'opération dont il est parlé ici en 1765. (*Note du Traducteur.*)

Yakoutsk, et vous y ferez mettre vos vivres et vos effets dans des caisses et dans des sacs qui, pleins, ne doivent pas peser plus de deux pouds et demi. Quand vous aurez assez d'objets pour un convoi, vous les expédierez sous les ordres d'un officier, à qui vous donnerez vos instructions et tout ce qui lui sera nécessaire. Chaque cheval de charge ne doit pas porter plus de cinq pouds, à cause du grand nombre de marais, de rivières et de montagnes qu'il y a à traverser. Vous accompagnerez vous-même le dernier convoi avec le reste de vos gens. Pour éviter tout retard dans la route de Yakoutsk a Okhotsk, vous prierez le commandant de Yakoutsk d'envoyer en avant un exprès qui fera préparer les choses nécessaires.

ARTICLE IV.

Quand vous vous serez muni à Yakoutsk de tout ce que vous y aurez à prendre, vous vous hâterez de compléter le chargement dont il est fait mention dans l'article précédent, afin que vous ne manquiez pas de provisions sur les bords de la Kovima et sur les côtes de la mer Glaciale. Si vous trouvez à propos de vous faire accompagner, dans cette mer ou sur la Kovima, par quelques Kosaques, vous les choisirez à Okhotsk ou à Izchiginsky-Krepost, parmi ceux qui ont déjà fait ce voyage.

ARTICLE V.

Pour employer votre temps le plus avantageusement possible, tâchez d'arriver à Okhotsk aussitôt que les personnes qui sont sous vos ordres, afin d'y choisir

les matelots et les Kosaques, par qui vous voudrez vous faire accompagner sur la Kovima et dans la mer Glaciale. Vous choisirez aussi deux ou trois des pilotes du port d'Okhotsk, qui connoissent bien la mer, et que vous croirez pouvoir contribuer au succès de votre expédition. Si le compte que vous rendrez de ces pilotes leur est favorable, ils jouiront des mêmes avantages que le reste des personnes employées sous vos ordres. Chacun d'eux pourra prendre pour son aide, un des outchenicks de l'école de navigation d'Okhotsk.

Vous ordonnerez à Okhotsk les préparatifs nécessaires pour le voyage dont il sera parlé dans l'article dixième de ces instructions. Dans le cas où aucun des vaisseaux qui sont actuellement de service, ne pût convenir pour une longue navigation, vous en ferez construire deux qui soient non-seulement solides, mais assez commodes et assez aérés pour que les équipages puissent y conserver leur santé. Quand vous partirez pour la côte d'Amérique, vous prendrez le commandement d'un de ces vaisseaux, et vous confierez le commandement de l'autre à l'officier que son rang placera immédiatement après vous. La sûreté des équipages et le succès de la navigation dépendent beaucoup des talens de celui qui seconde le commandant en chef.

Pour que vos vaisseaux puissent être solidement construits, vous vous hâterez d'enjoindre au commandant d'Okhotsk de faire préparer le meilleur bois de construction qui se trouvera dans les environs de cette ville, et toutes les choses nécessaires pour équiper deux vaisseaux, dont l'un de quatre-vingts pieds de quille, et l'autre moins grand. Vous vous servirez pour cette

injonction de l'oukase ouvert que vous remettra le gouverneur-général d'Irkoutsk et du Kolivan.

Vous demanderez au commandant d'Okhotsk tous les charpentiers que vous pourrez employer, ainsi que les autres secours dont vous aurez besoin pour construire et gréer vos vaisseaux.

Vous êtes autorisé à confier l'inspection des chantiers à un ou plusieurs de vos officiers, et à votre maître charpentier, afin que la construction de vos vaisseaux ne souffre aucun retard, et qu'ils soient entièrement conformes à votre plan.

Vous ferez préparer à Okhotsk un certain nombre de poteaux de bois dur, que vous mettrez à votre bord pour les faire planter sur les terres inconnues que vous découvrirez en vous rendant sur la côte d'Amérique.

ARTICLE VI.

Quand les ordres pour les préparatifs que vous avez à faire à Okhotsk, seront donnés, et que vous aurez pris dans les archives du port, toutes les notions qui peuvent avoir rapport à votre expédition, vous vous empresserez de vous rendre sur les bords de la Kovima, accompagné d'une partie des personnes qui sont sous vos ordres et du naturaliste Patrin [1]. Il convient que vous vous embarquiez, avec le moins d'effets possible, sur le bâtiment de transport qui part tous les ans en juin ou juillet, pour porter des approvisionnemens à la garnison d'Izchiginsk. Vous trouverez à Izchiginsk les Kosaques et les soldats les plus propres à vous accompagner; car quelques-uns d'entr'eux ayant déjà

[1] Il avoit le titre d'assessenr.

été en garnison à Anadyrsk, ont eu des relations avec les Tchoutskis; et d'autres sont nés ou ont demeuré parmi cette nation. Avec ces Kosaques vous pouvez gagner les bords de l'Omolon, et descendre dans la Kovima. Arrivé sur la Kovima, vous déterminerez la latitude et la longitude de Virchnoï et de Nischneï-Kovinski-Ostrog, et de l'embouchure de la rivière. Vous ferez le relèvement exact de cette rivière, ainsi que des observations sur le sol et les habitans de ses bords.

ARTICLE VII.

Après avoir déterminé, avec le plus de justesse possible, la situation géographique de la Kovima, tracé son cours et décrit le pays qu'elle arrose, vous tâcherez, si les circonstances vous le permettent, de vous embarquer sur un des bateaux que les gens du pays appellent *schitiks*[1], et de côtoyer le promontoire des Tchoutskis; depuis l'embouchure de la Kovima jusqu'au cap Est. Vous choisirez pour ce trajet le schitik le plus solide que vous trouverez. Mais, en cas que le voyage par mer fût absolument impraticable, et qu'on vous donnât l'espoir de pouvoir le faire par terre, vous l'entreprendrez ainsi, et vous aurez soin de relever la côte, que vous pourrez bien voir, l'hiver, en passant sur la glace.

Peut-être, dans ce voyage, découvrirez-vous des îles et des terres situées au nord de la côte et du détroit de Bering. Alors vous pénétrerez plus loin, et vous prendrez toutes les notions possibles sur ces contrées, employant pour cela les moyens que vous permettront

[1] Dans la langue du pays, le pluriel est *schitiki*.

les circonstances, votre sûreté et le bien du service. Vous trouverez une carte du pays, sur laquelle vous indiquerez les lieux les plus remarquables; vous dessinerez la vue de la côte et les objets les plus curieux.

Vous prendrez aussi le plus de renseignemens que vous pourrez sur le territoire des Tchoutskis, leur force et leurs mœurs; et vous tâcherez, autant qu'il dépendra de vous, d'engager cette nation à rester tranquillement soumise aux Russes, et de lui donner une idée avantageuse du gouvernement de ses conquérans.

ARTICLE VIII.

Quel que soit le succès de votre navigation sur la Kovima et le long des côtes de la mer Glaciale, lorsque vous aurez fait à cet égard tout ce qu'on doit attendre de votre zèle, retournez à Okhotsk par le chemin le plus sûr. Là, vous prendrez le commandement des vaisseaux qu'on aura construits, ou choisis pour naviguer dans la mer orientale, et vous ferez achever les préparatifs qu'exige cette navigation.

Vous donnerez à l'officier qui commandera le second vaisseau, un état-major et tous les officiers mariniers et les matelots dont il aura besoin, ainsi que les instrumens, les munitions et les vivres nécessaires. Cet officier sera obligé de se conformer strictement à vos ordres, à vos instructions et à vos signaux.

ARTICLE IX.

Si, par quelqu'accident imprévu, les vaisseaux n'étoient pas prêts à votre retour à Okhotsk, vous pourriez, en attendant qu'on achevât de les bâtir, em-

ployer votre temps et vos talens à faire des découvertes utiles dans les mers qui baignent les îles Kouriles, le Japon, les côtes de la Chine et la Corée. Vous mettrez tous vos soins à rectifier et perfectionner les cartes de ces mers presqu'inconnues. En conséquence, vous pourrez choisir parmi les paquebots et galiotes que le gouvernement a dans le port d'Okhotsk, celui qui vous conviendra le mieux, et prendre avec vous une partie des personnes qui sont sous vos ordres. Cependant ceci n'est qu'une opération secondaire, qui ne doit pas vous faire perdre de vue le principal objet de votre expédition, qu'il faut, sur-tout, vous attacher à remplir.

ARTICLE X.

Lorsque vos vaisseaux seront bien équipés et avitaillés à Okhotsk, vous en monterez un, et accompagné par l'autre, vous convoierez les navires marchands qui désireront partir avec vous, et vous profiterez de la saison la plus favorable pour doubler la pointe du Kamtchatka. Vous toucherez à Petro-Paulofski ou à tout autre port du Kamtchatka, où l'on aura fait préparer les provisions dont il est parlé dans le second article de ces instructions. Là, vous prendrez à bord de vos deux vaisseaux, et ces provisions, et les Kamtchadales destinés à vous accompagner. Ensuite, vous ferez voile pour relever la chaîne d'îles qu'on sait s'étendre jusque sur la côte d'Amérique, et pour en découvrir de nouvelles.

Vous devez regarder comme un des objets les plus essentiels de votre expédition, la confection d'une carte complète de ces îles, et la détermination cer

taine de leur position géographique. Vous ferez pour cela des observations astronomiques répétées ; vous examinerez quels sont les meilleurs ports, les rades et les anses de ces îles. Vous étendrez même vos recherches, à cet égard, jusque sur la côte d'Amérique, portant principalement votre attention sur les îles, jusqu'à présent peu fréquentées et peu connues, qui se trouvent au midi et le long de la côte, jusqu'à l'est de l'île d'Ounimak et du grand promontoire d'Alaksa, qui fait partie du continent. Telles sont, par exemple, les îles de Sanajak, de Kadiak, de Lesnoï, de Schoumagin et de Toumanoï, vues par Bering et par quelques autres navigateurs.

Tandis que vous naviguerez dans ces mers, si vous rencontrez des vaisseaux portant pavillon anglais, français, ou de quelqu'autre nation européenne, vous les traiterez amicalement, et vous éviterez tout sujet de querelle avec eux.

ARTICLE XI.

Lorsque vous aurez employé l'été à faire la reconnoissance des îles et les observations dont nous venons de parler, et que l'orageuse saison de l'automne sera prête à commencer, vous choisirez un port commode pour hiverner, soit en Amérique, soit dans une île de ces mers, soit même au Kamtchatka; et le printemps suivant, vous recommencerez vos voyages.

ARTICLE XII.

Quelques remarques faites par le capitaine Bering, dans le voyage qu'il fit vers la côte d'Amérique, remarques

marques confirmées par les capitaines anglais Clerke et Gore, pendant leur traversée des îles Sandwich au Kamtchatka, donnent lieu de croire qu'il existe des îles inconnues au sud de la chaîne de celles qu'on connoît déjà, et à l'est du méridien du Kamtchatka, entre les quarante et cinquante degrés de latitude. D'après cela, soit en partant du Kamtchatka, soit à votre retour, vous ferez en sorte de découvrir ces îles, et de savoir si elles peuvent être avantageuses pour le commerce du Kamtchatka. Mais il ne faut pas perdre trop de temps dans ces recherches incertaines.

ARTICLE XIII.

Vous êtes autorisé à faire le relèvement des parties du continent de l'Amérique, que le mauvais temps a empêché les premiers navigateurs de bien observer. Vous tâcherez sur-tout de connoître quels sont les ports les plus sûrs et en même temps les plus avantageux pour faire le commerce des pelleteries avec les habitans de cette côte. Dans tous les cas, vous n'oublierez pas de prendre tous les renseignemens possibles sur les différentes productions du continent, des îles et des mers environnantes, ainsi que vous le prescrit l'article second de ces instructions.

ARTICLE XIV.

Pour obtenir les renseignemens que nous venons de relater, vous laisserez au naturaliste Patrin une entière liberté, et vous lui donnerez tous les secours nécessaires pour qu'il puisse faire des observations. Quand il jugera à propos de séjourner à terre, vous

l'y laisserez aussi long-temps que le bien du service le permettra, et vous l'enverrez même dans les endroits qu'il vous indiquera. Vous lui laisserez la libre disposition de ses notes, des observations et des collections de curiosités naturelles qu'il fera, parce qu'il est chargé de nous les remettre lui-même à son retour à Pétersbourg.

Comme, pendant le cours du voyage, vous aurez, de temps en temps, à rendre compte de vos opérations, M. Patrin pourra profiter de ces occasions pour nous faire passer copie de ses observations, qu'il écrira dans la langue dans laquelle il croira pouvoir le mieux s'exprimer.

Si, par cause de maladie, ou par quelqu'autre accident, M. Patrin ne pouvoit pas continuer ses recherches, vous aurez soin de rassembler ses manuscrits et ses collections, de les cacheter et de les bien conserver jusqu'à son rétablissement, ou s'il le falloit, jusqu'à votre retour.

ARTICLE XV.

Quand vous découvrirez des côtes ou des îles nouvelles, ou que vous aborderez sur celles qui ne sont ni habitées, ni possédées par aucune puissance européenne, vous rassemblerez les indigènes, s'il y en a, et de leur consentement, et au nom de sa majesté l'impératrice de toutes les Russies, vous prendrez possession de ces lieux, de leurs ports, et de tout ce que vous y croirez avantageux, de la manière spécifiée dans l'article suivant.

ARTICLE XVI.

Lorsque vous soumettrez à l'Empire russe des nations nouvellement découvertes, voici comment il faudra que vous agissiez. Comme probablement ces nations n'auront rien eu à souffrir d'aucune puissance européenne, votre premier soin doit être de leur donner une idée avantageuse des Russes. A la première vue de la côte, de l'île ou du promontoire que vous découvrirez, vous y enverrez un ou deux baïdars, avec des hommes armés, commandés par un officier expérimenté, avec des interprètes, pour faire, au besoin, de petits présens. Ils choisiront un port ou une baie où vos vaisseaux puissent être en sûreté; et s'ils ne trouvent pas un bon mouillage, vous ferez embarquer plusieurs de vos gens dans des chaloupes et dans des canots, et ils descendront à terre pour reconnoître le pays, et voir s'il y a des hommes et des animaux. Ils ne débarqueront pas tous à la fois; mais on laissera une garde dans les canots, et ceux qui seront à terre auront soin de ne pas se disperser.

S'il y a des habitans, on s'adressera à eux par un interprète, qui ne doit jamais être envoyé seul, mais accompagné par quelques hommes armés secrètement, ou à découvert; car des sauvages ont quelquefois massacré ou enlevé des interprètes, et mis les voyageurs dans le plus grand embarras. — Il faut que l'interprète leur parle en son nom, les assurant de vos intentions bienveillantes, et les leur prouvant par l'offre de quelques présens qu'il les priera amicalement d'accepter. Il invitera ensuite les chefs à se rendre à

votre bord. Pour les flatter, vous suspendrez à leur cou quelqu'une des médailles qui vous sont remises à cet effet. Vous leur direz en même temps que ces médailles sont une marque de la durable amitié des Russes, et vous leur demanderez ce qu'ils veulent vous donner, à leur tour, pour marque de leur amitié. Vous les engagerez à assurer le reste de leur nation que les Russes veulent être leurs amis. Vous leur demanderez leur nom, l'origine de ce nom et sa signification; si leur pays est bien peuplé, et particulièrement s'il y a beaucoup d'habitans mâles. Vous prendrez des renseignemens sur la nature de leur religion et sur leurs idoles, que vous aurez bien soin de ne laisser insulter ni détruire par aucune des personnes qui sont sous vos ordres. Vous vous informerez de quoi ils se nourrissent; vous recueillerez des notions exactes sur leurs occupations, sur les choses qu'ils fabriquent, sur leurs voyages et les moyens dont ils se servent pour voyager. Vous demanderez le nom des lieux où ils vont, de quel côté sont situés ces lieux, et s'ils font partie du continent, ou si ce sont des îles. Quand ils vous les indiqueront de la main, vous remarquerez secrètement, mais exactement, à quel point de la boussole l'indication se rapportera, et vous noterez sur votre journal la distance assignée à ces lieux. Si vous ne comprenez pas bien leurs mesures, vous demanderez combien il faut de jours pour s'y rendre, afin de vous diriger avec sûreté, si vous jugez à propos d'y aller. Demandez également si, sur les côtes ou dans les îles qu'on vous indiquera, il y a des baies considérables, et si elles sont fréquentées par

des navires à un, deux ou trois mâts; et si des navires ne fréquentent pas les îles mêmes où vous serez alors, ou bien quelqu'une des îles voisines.

Si vous voyez dans les mains des indigènes quelques articles des manufactures d'Europe ou d'Asie, tâchez de savoir d'où ils les ont tirés. Vous ferez toutes les observations nécessaires pour pouvoir décrire leur pays, et déterminer sa situation; vous leur demanderez l'agrément d'aller souvent à terre; vous remarquerez leur manière de se saluer l'un l'autre, et vous les saluerez de même quand vous les aborderez.

Lorsque les indigènes, touchés de vos marques d'amitié et de générosité, paroîtront s'attacher à vous, et que vous serez bien sûr qu'ils ne sont sujets d'aucune puissance européenne, vous leur direz que vous avez envie d'aller chercher de nouveaux amis, et vous les prierez de permettre, comme vos premiers amis vous l'ont déjà permis, d'ériger un poteau sur un endroit élevé du rivage, afin de pouvoir aisément retrouver le lieu qu'habitent les amis des Russes. Vous leur observerez en même temps que cela doit être fait avec les cérémonies et les coutumes de votre nation. Après avoir obtenu cette permission, vous choisirez l'un des poteaux préparés à Okhotsk, et sur lequel seront peintes les armes de la Russie, et vous y ferez graver le temps de la découverte du lieu, quels en sont les habitans, leur volontaire soumission à la Russie, et l'avantage que vous avez eu de donner ces nouveaux sujets à cet Empire, sous le GLORIEUX RÈGNE DE LA GRANDE CATHERINE SECONDE.

Vous êtes autorisé à donner aux îles et aux autres

pays que vous découvrirez, les noms que vous voudrez, si toutefois ils n'ont pas déjà un nom propre. Quand le poteau sera prêt, vous ferez avertir les habitans que vous devez vous rendre à terre pour l'ériger; et vous l'érigerez en effet avec les précautions et les cérémonies convenables. Ensuite vous distribuerez aux habitans de petits présens en choses qui leur feront le plus de plaisir; et vous donnerez des médailles aux chefs, pour qu'ils les portent en sautoir. Enfin, vous direz aux habitans que s'ils veulent rester amis des Russes, il ne faut pas qu'ils souffrent qu'aucun d'entr'eux, ni aucun étranger, arrache le poteau planté sur leur rivage, mais qu'ils doivent le bien conserver, ainsi que vos médailles.

Ces cérémonies, qui semblent peu importantes, ont souvent un bon effet avec les sauvages, et les conquêtes faites de cette manière ont toujours été les plus durables.

ARTICLE XVII.

En visitant les îles, les côtes et les promontoires soumis à la domination de la Russie, vous devez, indépendamment des observations prescrites dans les articles précédens, vous enquérir, autant qu'il sera possible, du nombre des habitans mâles qu'on y trouve, et commencer à percevoir le tribut qu'ils ont à payer au gouvernement. Toutefois, il vous est défendu pour cela d'user de toute espèce de contrainte, et de vous venger des légères insultes que vous pourriez éprouver de la part des sauvages. Abstenez-vous de verser leur sang, quand même ils seroient assez audacieux pour oser vous

attaquer, comme les insulaires d'Alkoutan, d'Oumnak, d'Ounalga, d'Accoun, et divers autres, ont souvent attaqué les chasseurs russes sans aucune provocation [1]. Dans ce cas, faites-leur représenter leur tort par vos interprètes. Dites-leur combien ils sont injustes de vouloir faire du mal à des hommes qui leur demandent leur amitié. Promettez-leur des présens, et faites-leur-en. Mais, en même temps, donnez ordre à tous vos gens de se montrer de loin en force, pour inspirer de la crainte aux sauvages, et prévenir l'effusion de sang, qui, dans ces sortes de querelles, est presque toujours inévitable. Faites bien comprendre aux indigènes que s'ils ne veulent pas imiter votre conduite paisible et amicale, vous avez des armes qui peuvent donner la mort à plusieurs d'entr'eux à la fois, et que de nouvelles agressions de leur part vous forceront de faire usage de ces armes.

Les agressions des sauvages contre les Européens n'ont d'autre cause que la crainte et d'inutiles précautions; et quand les voyageurs sont obligés d'employer contr'eux le fer et le feu, et de les pousser au désespoir, c'est trop souvent la faute de ces mêmes voyageurs; car la douceur et des marques de bienveillance appaisent toujours ces peuples. Nous ne saurions donc vous recommander assez d'agir envers eux avec douceur et avec bonté, et de n'avoir recours à des moyens violens

[1] Il paroît que le docteur Pallas, principal rédacteur de ces instructions, ignoroit les injustices et toutes les vexations que faisoient souffrir aux insulaires les chasseurs russes, cent fois plus barbares que ces malheureux sauvages. On en voit une esquisse dans cet Ouvrage. (Tome I, pages 304 et 325; et Tome II, page 145.) (*Note du Traducteur.*)

que lorsqu'un danger imminent vous y forcera. Soyez toujours prêt à vous défendre; mais que vos armes vous servent à effrayer, non à exterminer les malheureux sauvages. En cas d'agression de leur part, tâchez d'en prendre un; faites des caresses et des présens à ce prisonnier; suspendez une médaille à son cou; dites-lui que vous lui donnez cette décoration, parce que vous voulez en faire votre ami, et le reconnoître quand il reviendra vous voir. Retenez-le aussi peu de temps que vous pourrez; en le délivrant, donnez-lui des choses qui lui plaisent; engagez-le à faire connoître à ses compatriotes la manière amicale dont vous l'aurez traité; et assurez-le bien qu'il peut revenir à votre bord quand il le voudra, et sans avoir la moindre crainte. Promettez-lui même qu'alors vous lui donnerez non-seulement des piéges pour prendre des animaux, mais d'autres choses qui peuvent le flatter; et qu'en montrant la médaille qu'il porte à son cou, il sera certain d'être bien accueilli par tous vos gens.

Si le prisonnier revient à votre bord avec quelques-uns de ses compatriotes, faites-leur expliquer par vos interprètes, que les mêmes armes qui les épouvantoient, peuvent, quand on veut, se changer en tonnerre qui ne fait point de mal, et signaler la joie qu'on éprouve en revoyant des amis.

Vous offrirez alors à vos hôtes les présens qui seront de leur goût. Vous leur donnerez de l'eau-de-vie, du sucre, du tabac, choses que la plupart des sauvages aiment avec passion. Vous leur donnerez aussi des piéges pour la chasse, de petites chaudières de cuivre, des couteaux, des aiguilles, des filets, en leur expliquant

l'usage de ces différentes choses. En même temps, vous les engagerez à vous apporter des pelleteries, de l'huile de phoque et de poisson, et d'autres objets de commerce; et vous les préviendrez que tous ceux de leurs compatriotes qui viendront avec ces objets, recevront en échange les choses qui leur feront le plus de plaisir.

Cette conduite ne peut manquer d'inspirer aux indigènes le désir de venir vous voir, et de les rendre par la suite tributaires de la Russie. Ils prendront du goût pour le commerce; ils deviendront habiles chasseurs, et plus sociables. Ainsi, vous vous honorerez en remplissant le principal objet de votre expédition, celui de contribuer à la gloire de Sa Majesté impériale.

ARTICLE XVIII.

En fesant voile le long des îles, des côtes et des promontoires que vous êtes chargé de relever, vous arriverez au cap Saint-Élie. Alors vous prendrez, au nom de Sa Majesté impériale, le titre de capitaine de vaisseau du premier rang, et vous vous ferez reconnoître en cette qualité.

Quand vous aurez fait au cap Saint-Elie les mêmes observations que dans les autres lieux où vous vous serez arrêté, vous vous mettrez en route pour vous en retourner. Alors, si le mauvais temps vous surprend dans les environs de l'île d'Ounmak, ou de la pointe d'Alaksa, et que vous jugiez qu'il soit dangereux de tenir la mer, à cause des approches de l'hiver, vous tâcherez d'aller hiverner dans l'île d'Ounalaschka, et vous y mouillerez dans la baie à laquelle le capitaine-lieutenant Levascheff a donné le nom de Saint-Paul;

ou bien vous vous arrêterez à Ounmak, dans le canal qui est vis-à-vis d'Alaksa, et à une verste et demie de ce promontoire. Si ces lieux ne vous conviennent pas, entrez dans une des baies qui sont sur la côte d'Alaksa, soit à l'est, soit à l'ouest. Là, d'après ce qu'affirme le capitaine Krenitzin, on trouve plusieurs baies commodes et sûres, dans un espace de cent cinquante verstes.

Dès que vous aurez choisi un bon hivernage, vous vous occuperez de construire une ou deux huttes sur le rivage. Vous prendrez toutes sortes de précautions pour préserver votre équipage du scorbut, afin de ne pas éprouver le même malheur que le capitaine Krenitzin qui, en hivernant sur cette côte, y perdit soixante hommes de cette maladie, et eut le reste de son équipage tellement affoibli, que si le capitaine-lieutenant Levascheff n'étoit pas venu à son secours, il n'auroit pas eu assez de matelots pour conduire son vaisseau.

Vous ferez mettre à terre, pour vous tenir en état de défense, quelques canons, avec des gargousses et du plomb. Les insulaires ont souvent attaqué les chasseurs ; ils faillirent même à massacrer le capitaine Krenitzin et ses gens, lorsqu'ils hivernoient à Ounmak. Or, ces exemples doivent vous engager à vous tenir sur vos gardes, et sur-tout pendant la nuit. Imitez à cet égard le capitaine Krenitzin, qui, la nuit, avoit toujours quatre sentinelles sur pied, et faisoit tirer fréquemment, c'est-à-dire toutes les quatre ou cinq minutes, des coups de canon et des coups de mousquet, afin d'effrayer les sauvages qui, malgré cela,

tentèrent plusieurs fois de surprendre les sentinelles et de les égorger, ainsi que le reste de l'équipage.

Il faut que, pour votre sûreté, vous engagiez les chefs américains, tant par des présens que par des sollicitations amicales, à vous donner en otages quelques-uns de leurs enfans, que vous traiterez avec bonté. Ne prenez pourtant pas trop de ces otages, car vous en seriez peut-être très-embarrassé, si vous n'aviez pas beaucoup de vivres. Leurs parens, il est vrai, ont coutume de leur porter des provisions; mais ils pourroient y mettre du retard, et alors vous seriez obligé de les nourrir.

Vous observerez aux gens de votre équipage que ceux qui ont eu des blessures cicatrisées depuis peu, ou des maladies internes, ou bien des maux vénériens, même anciennement guéris, doivent s'abstenir de la chair de baleine; car s'ils en mangeoient, les blessures s'ouvriroient, et les maux vénériens reparoîtroient dans trois jours au plus tard, ainsi qu'on en voit l'exemple dans le journal du capitaine Krenitzin.

Quand vous séjournerez dans l'île d'Ounalaschka, tâchez de bien étudier les mœurs et le caractère des habitans, afin d'en tracer un tableau plus exact que celui qu'on a eu jusqu'à présent. Sachez, s'il se peut, comment ils sont venus à Ounalaschka; quelle est leur origine; pourquoi ils se donnent le nom de Cogolach, comme ceux d'Ounmak s'appellent les Kigigous, et ceux d'Alaksa les Cartàgaegouk. Le nom d'Aléoutes donné à ces insulaires par le pilote Nevotchikoff, est proprement celui des îles situées près du Kamtchatka.

En passant dans l'île d'Ounmak, voyez, par curiosité, si la croix de bois à laquelle le capitaine Krenitzin attacha un crucifix de cuivre, et qu'il planta près des huttes où il hiverna, existe encore. Cherchez une cachette qu'il pratiqua dans cette croix, et dans laquelle il mit un papier qui pourra vous servir dans vos relations avec les habitans.

ARTICLE XIX.

Si, dans le cours de votre navigation, vous avez besoin de faire radouber votre vaisseau, ou si quelqu'accident imprévu l'empêche de tenir la mer, vous passerez à bord de celui qui sera sous les ordres de votre second, et vous en prendrez le commandement. Vous continuerez ainsi votre voyage et vos observations. De même, s'il arrive quelqu'accident au vaisseau que commandera votre second, vous prendrez à votre bord, et cet officier et son équipage. Il lui sera, en conséquence, recommandé, dans ses instructions particulières, de ne jamais se séparer de vous, ni de ne rester beaucoup en arrière, à moins que ce ne soit par votre ordre. Si la tempête écartoit son vaisseau du vôtre, il faudra qu'il fasse ses efforts pour vous joindre le plutôt possible. Pour plus grande sûreté, vous lui assignerez des rendez-vous fréquens; afin qu'en cas de séparation forcée, vous puissiez facilement le retrouver. Vous conviendrez aussi avec lui de divers signaux de nuit et de jour, pour vous avertir mutuellement des accidens qui peuvent arriver durant le voyage.

Si une maladie ou quelqu'autre événement vous empêchoit de continuer à commander, votre second vous

remplacera, et se conformera exactement aux présentes instructions dont il aura à son bord une copie signée par vous. Vous la lui remettrez à votre départ d'Okhotsk.

ARTICLE XX.

Comme dans les mers que vous parcourrez, il arrive souvent que, dans le mois d'octobre, il y a d'épais brouillards qui rendent la navigation extrêmement dangereuse, rappelez-vous le malheur qu'éprouva, en 1767, le capitaine Krenitzin. Tous les vaisseaux de son expédition coururent risque de périr; celui que commandoit le sturman Duding, fit naufrage sur l'île de Siaschkouta, la septième des Kouriles, et il ne se sauva qu'une très-petite partie de l'équipage. Et vous et le capitaine du second vaisseau, vous devez être bien attentifs, sur-tout quand vous naviguerez dans des parages peu connus. Faites en sorte qu'il ne vous arrive aucun accident funeste. La perte d'un de vos vaisseaux en seroit une pour le trésor public, et arrêteroit l'effet des intentions de Sa Majesté.

ARTICLE XXI.

Dans tout ce qui concerne le service de Sa Majesté impériale, vous vous conduirez en officier sage et expérimenté. Et vous et tous ceux qui sont sous vos ordres, vous devez vous efforcer de mériter les grâces qu'on vous a accordées d'avance, et celles qui vous ont été promises. En conséquence, toutes les fois que vous confierez à l'un de vos officiers quelque mission particulière, donnez-lui des instructions claires, pré-

cises et analogues aux instructions générales qui vous sont données à vous-même. De plus, rendez-le par ces instructions, responsable, comme vous l'êtes vous-même, de toutes les fautes et omissions commises volontairement ou par négligence.

ARTICLE XXII.

Quand vos recherches et toutes vos opérations concernant les îles que vous devez visiter, seront achevées, si la saison est encore favorable, et que la santé de vos équipages et l'état de vos vaisseaux et de vos provisions vous permettent de passer encore une année dans ces mers, vous dirigerez votre route vers le détroit de Bering, pour compléter le relèvement que vous aurez fait de la côte des Tchoutskis. Essayez alors de vous rendre par mer dans la baie de Tchaoun, ou dans la Kovima, si toutefois votre première expédition dans la Kovima vous laisse à désirer de mieux connoître cette rivière. Dans ce cas, si le passage pour gagner l'embouchure de la Kovima n'est pas praticable pour de grands vaisseaux, il faudra gagner un des ports de la côte des Tchoutskis, et y débarquer avec des instrumens et un certain nombre d'hommes; alors vous enjoindrez à l'officier à qui vous confierez le commandement des vaisseaux, de vous attendre sur cette côte, si vous le jugez à propos, ou de se rendre au Kamtchatka, ou à Okhotsk, pour y attendre vos derniers ordres.

Si la mer n'est pas gelée le long du rivage, vous prendrez dans vos vaisseaux quelques canots, que vous remplacerez par d'autres, ou vous construirez

des baïdars avec les bois et les cuirs que vous aurez préparés depuis long-temps. Par ce moyen, vous vous efforcerez de gagner, en partie par eau, et en partie par terre, l'embouchure de la Kovima, ayant bien soin de tracer votre route sur la carte, et fesant toutes les observations nécessaires, principalement pour déterminer les positions géographiques qui ne sont point connues.

Si, après ces tentatives dans le Nord, vous retournez dans vos vaisseaux, au Kamtchatka ou à Okhotsk, faites en sorte de rendre votre retour le plus utile possible pour la géographie. Côtoyez la baie d'Anadyr, et touchez aux îles que vous n'aurez pas pu voir dans votre premier voyage.

ARTICLE XXIII.

A votre retour au Kamtchatka, et ensuite à Okhotsk, vous remettrez les Kamtchadales, les sturmans, les interprètes et les Kosaques dans les différens lieux où vous les aurez pris, et en les rendant à leurs occupations ordinaires, vous leur délivrerez un certificat analogue à la conduite qu'ils auront tenue, et d'après lequel on leur accordera la récompense qu'ils mériteront.

Vous remettrez aussi au commandant d'Okhotsk, vos vaisseaux, leurs agrès, les munitions et le reste de l'avitaillement; et après qu'on en aura fait l'examen, on vous en fournira un reçu. Si vous pouvez vous passer de quelques-uns de vos instrumens astronomiques, sans que cela préjudicie aux observations que vous aurez à faire à votre retour, vous les livrerez au même commandant, sur son reçu, pour qu'ils puis-

sent servir, par la suite, à la navigation d'Okhotsk.

ARTICLE XXIV.

Lorsque vous aurez ainsi terminé votre principale expédition, vous rassemblerez les personnes qui sont sous vos ordres, pour les renvoyer à Pétersbourg; ensuite vous vous préparerez sans délai à y revenir vous-même; et vous ferez pendant le voyage le plus d'observations géographiques qu'il vous sera possible de faire dans les différentes parties de la Sibérie. Vous ferez prendre à quelques-uns de vos officiers une route différente de la vôtre. Ils remonteront avec M. Patrin la rivière de Vilouie; ensuite ils gagneront celle de Neizchnoï, ou Pod-Kaminoï-Tongouska; et de là ils atteindront le Jenisseï, sur les bords duquel ils observeront les curiosités naturelles qui ne sont point encore connues.

Ces voyageurs rendroient un grand service à la géographie, s'ils pouvoient reconnoître cette pointe de la Sibérie, qui s'avance vers le pôle, bien plus qu'aucune autre partie de cette province, et qui s'étend entre les rivières d'Olenek et de Jenisseï, mais principalement entre le Katanga et le Taïmoura.

Il est possible que vous ayez occasion de rectifier la latitude et la longitude de quelques lieux remarquables, dont il n'est point fait mention dans la liste ci-jointe; et sans doute vous ne le négligerez pas. — Relevez aussi les principales rivières qui arrosent la Sibérie.

ARTICLE XXV.

Pour n'oublier rien de ce qui peut exciter votre zèle,

zèle, Sa Majesté impériale a voulu qu'on terminât ces instructions qu'elle a approuvées, par une importante et nouvelle marque de sa confiance; elle a voulu qu'il vous fût permis de vous écarter de ce qui vous est prescrit dans les articles précédens, toutes les fois que les circonstances et vos lumières vous le dictant, vous aurez obtenu l'assentiment de vos officiers ; et principalement lorsqu'il résultera du parti que vous prendrez, des avantages certains pour le bien du service et de l'Empire. Cette haute confiance de Sa Majesté doit faire naître dans votre ame le vif désir de vous placer à côté des grands hommes qui se sont immortalisés dans la carrière que vous allez parcourir; et vous ne songerez sans doute qu'à commencer vos travaux avec zèle, à les continuer avec habileté, et à les achever avec gloire.

ARTICLE ADDITIONNEL.

On a marqué sur les cartes, vis-à-vis de l'embouchure de la Kovima, au nord des îles de l'Ours, une côte qui semble faire partie du continent de l'Amérique. Cette côte a été placée de cette manière, d'après une carte envoyée au collége de l'amirauté de Pétersbourg, en 1764, par le gouverneur *Tchetchirin*. Un sergent, nommé *Andrieff*, étant dans la dernière des îles de l'Ours, vit à une très-grande distance, une terre qu'il jugea être une grande île; et aussitôt il résolut de s'y rendre avec quelques-uns de ses compagnons. Ils se mirent en marche sur la glace, dans des traîneaux tirés par des chiens; mais il leur restoit encore à faire environ vingt verstes, lorsqu'ils prirent le parti de s'en retourner. Ce qui

les empêcha d'aller plus loin, c'est qu'ils virent plusieurs traces fraîches de traîneaux tirés par des rennes, qu'ils jugèrent qu'ils pouvoient rencontrer beaucoup de sauvages, et qu'eux n'étoient qu'en très-petit nombre.

Depuis ce temps, on n'a rien appris concernant la grande île, ou le continent, vu par Andrieff. Il est donc nécessaire de vous en parler, parce que comme vous descendrez la Kovima, et que vous serez peu éloigné de cette terre, vous ferez bien de tâcher de la voir et de la relever, ou, du moins, de vous procurer des notions certaines à ce sujet. Il seroit utile de savoir si c'est une île, ou bien une prolongation du continent de l'Amérique; s'il y a des habitans, et s'ils sont en grand nombre. Enfin, vous pouvez faire à cet égard ce qui vous est prescrit pour toutes les nouvelles découvertes; mais il ne faut pourtant pas que cela vous détourne du principal objet de votre expédition.

N°. XI.

INSTRUCTIONS

Pour M. Patrin, Naturaliste, à qui il est enjoint d'accompagner l'Expédition destinée pour la Kovima et la Mer Glaciale.

Sa Majesté impériale ayant gracieusement daigné vous nommer pour être employé, en qualité de naturaliste, dans un voyage de découvertes, qui va être entrepris, sous le commandement du capitaine Joseph Billings, vers la Kovima, la mer Glaciale et l'Océan oriental, on attend de vous tout ce que doivent vous dicter votre honneur, et votre zèle pour les sciences et pour le service auquel vous êtes attaché. Pour que vous ayez un nouveau motif d'encouragement, Sa Majesté a bien voulu vous accorder un grade de plus que celui que vous occupez actuellement dans l'école des mines, grade qui datera du jour que vous joindrez l'expédition.

Elle vous accorde aussi une somme de.......... roubles, pour subvenir aux frais de vos préparatifs de voyage, ainsi qu'une double paie durant ce voyage, dans lequel vous aurez sûrement occasion de faire des découvertes, et de rendre des services qui vous

donneront droit à de nouveaux bienfaits de Sa Majesté.

Pour vous faire pleinement connoître tout ce qu'on attend de vous, Sa Majesté a bien voulu approuver les articles suivans, qui vous serviront d'instructions.

ARTICLE PREMIER.

Dès que le capitaine Billings arrivera à Irkoutsk, vous quitterez le service dans lequel vous êtes maintenant employé, pour être de l'expédition qui est sous ses ordres. Vous resterez attaché à cette expédition, aussi long-temps qu'elle durera, et ensuite vous retournerez à Pétersbourg, où vous délivrerez vos journaux, vos notes, et vos collections d'objets d'histoire naturelle, au département que Sa Majesté impériale chargera de les recevoir.

ARTICLE II.

Vous accompagnerez le commandant de l'expédition, dans tous les voyages de terre et de mer qu'il entreprendra au-delà de la Léna, et vous observerez attentivement tout ce qui vous est prescrit dans ces instructions. Vous ferez sur-tout des recherches dans les parties de la Sibérie, et sur les côtes et les îles qui n'ont pas encore été visitées par des naturalistes : tels sont les bords de la Kovima, les côtes et les îles de la mer Glaciale, de l'Océan pacifique[1] et du Kamtchatka.

Vous tiendrez un journal exact de votre voyage, dans lequel vous décrirez les contrées où vous passerez,

1 L'Océan boréal.

ainsi que leurs rivières, leurs lacs, leurs montagnes, les productions des trois règnes de la nature, et les mœurs des habitans. Vous ferez en même temps des observations météorologiques, et des remarques sur la nature et les diverses propriétés du pays.

ARTICLE III.

Vous décrirez avec un soin particulier l'étendue, les limites et la direction des chaînes de montagnes; leur forme, leur surface, leur pente, leur hauteur, les différentes couches de terre, de rocher et de minérai qui les composent; les volcans éteints ou toujours brûlans qu'on y voit, et les cratères de ces volcans.

Vous ramasserez des échantillons de toute sorte de rocs, de terres, de pétrifications, de restes d'animaux, de fossiles, de minéraux, de sels, et de soufres; vous les étiqueterez avec soin, et vous noterez le lieu où vous les aurez pris. Vous ferez aussi une collection des pierres et des cailloux les plus remarquables que charient les rivières, ou que la mer jette sur la plage, ainsi que de ceux dont font usage les habitans des pays que vous visiterez.

Vous décrirez la surface des campagnes, leurs inégalités, les couches du sol, à différente profondeur, les arbres, les arbustes, les animaux, les oiseaux, les marais, les lacs, les rivières grandes et petites, la nature des eaux, principalement si elles ont quelque propriété particulière, les poissons qu'on y trouve, et toutes les autres productions remarquables.

ARTICLE IV.

Quant aux habitans des pays que vous parcourrez, vous observerez leurs dispositions et leurs qualités physiques; vous étudierez leur gouvernement, leurs mœurs, leur industrie, leurs cérémonies civiles et religieuses, leurs traditions, leur éducation, et la manière dont ils traitent leurs femmes. Vous recueillerez des notions exactes sur les plantes utiles, les couleurs et les remèdes dont se servent les sauvages; sur leurs alimens et la manière dont ils les préparent; sur leurs habitations, leurs armes, leurs ustensiles, leurs voitures, leurs canots, leur manière de vivre, leur économie domestique, leur chasse, leur pêche, leurs guerres et leurs animaux. Vous recueillerez un vocabulaire de leur langue, d'après le plan qui a été remis au commandant de l'expédition, et vous y marquerez la prononciation suivant l'orthographe latine. Vous tâcherez de vous procurer des habits, des ornemens, des instrumens et des armes de ces peuples, ou d'en faire dessiner. Vous ferez la description des tombeaux et des autres monumens antiques que vous aurez occasion de voir.

ARTICLE V.

Vous examinerez avec la plus grande attention les arbres, les arbustes et les plantes terrestres et aquatiques; et vous en prendrez autant d'échantillons qu'il sera possible, sur-tout de celles de ces productions qui vous paroîtront extraordinaires ou nouvelles. Vous

emploierez vos momens de loisir à en faire la description, ayant soin de noter la saison de leur croissance, de leur floraison et de la maturité de leurs graines ou de leurs fruits. — Vous observerez d'une manière plus particulière ceux de ces végétaux qui peuvent être utiles, soit pour servir de nourriture aux hommes ou aux animaux, soit pour être appliqués à la guérison de quelque maladie. Vous remarquerez bien comment les nations sauvages chez qui vous irez, préparent leurs couleurs, leurs étoffes et les peaux des animaux. Vous prendrez des échantillons des bois, des écorces, des gommes, des résines, des fruits, des racines et des bulbes les plus remarquables, ainsi que de tous les végétaux qui peuvent être naturalisés dans les jardins d'Europe, et vous les étiquèterez avec leurs noms propres.

ARTICLE VI.

Vous ferez une collection des plus curieux quadrupèdes, oiseaux, poissons, amphibies, insectes, coquillages et zoophytes, empaillant ce qui sera susceptible d'être empaillé, et conservant le reste de la manière la plus sûre. En même temps vous observerez, aussi bien que vous le pourrez, les habitudes, la nourriture, la manière de se propager des animaux, leur voix, leurs migrations, leurs habitations, la façon dont on les prend, et les instrumens et les piéges qu'on emploie contr'eux. Vous joindrez à votre collection des œufs d'autant d'espèces d'oiseaux qu'il vous sera possible de vous procurer. Des quadrupèdes et des oiseaux de diverses espèces et de divers âges, peuvent

être empaillés. Les poissons, les animaux amphibies et les zoophytes ont besoin d'être conservés dans l'esprit-de-vin. Les insectes, les coquillages, et les productions desséchées, doivent être mis dans des caisses faites exprès.

ARTICLE VII.

Vous apporterez une grande attention à faire des observations météorologiques, sur-tout celles qui dépendent du thermomètre et du baromètre; et cette attention doit être encore redoublée dans les lieux où vous hivernerez, ou séjournerez quelque temps. Vous ferez des tables météorologiques à la manière accoutumée, notant les phénomènes remarquables, tels que les parélies, les aurores boréales, et les circonstances qui les accompagnent. Vous observerez la congélation du mercure à ses différens degrés, soit par le froid naturel, soit par le froid artificiel; et vous déterminerez, d'après un baromètre à l'esprit-de-vin, le vrai point où ce métal gèle. Quant à la hauteur des montagnes, vous la déterminerez par les hauteurs barométriques correspondantes.

Quoique l'observation des vents prédominans, des vents variables, des marées, des courans et d'autres objets nautiques, soit plutôt du ressort du commandant que du vôtre, vous êtes prié de vous en occuper, et d'en faire mention dans votre journal, toutes les fois que vous le pourrez.

ARTICLE VIII.

Vous voudrez bien examiner quelles sont les maladies particulières, endémiques et épidémiques, qui

règnent à diverses latitudes, et chez les nations parmi lesquelles vous vous trouverez. Vous examinerez aussi quelles sont les maladies des animaux domestiques, et principalement des bestiaux de ces peuples, ainsi que les moyens qu'on emploie pour les guérir.

ARTICLE IX.

Vous conserverez avec tout le soin possible vos collections d'objets d'histoire naturelle ; vous compterez exactement ces objets, et vous en ferez un catalogue dans lequel vous mettrez le lieu où ils ont été pris, leur description et les observations qui y auront rapport; ou bien tout cela doit être mis sur l'écriteau que vous joindrez à chaque objet.

Il faudra faire bien sécher les oiseaux et les quadrupèdes que vous empaillerez, ainsi que les caisses où on les mettra, lesquelles seront ensuite goudronnées et couvertes de cuir. Vous aurez également soin de prendre bien garde à tous les objets qui peuvent être gâtés par les insectes ou par l'humidité.

Quand le commandant de l'expédition fera partir ses dépêches, vous pourrez aussi faire passer vos observations, et les collections de choses portatives : vous garderez les autres jusqu'à votre retour à Pétersbourg.

ARTICLE X.

Vous êtes autorisé à demander au commandant de l'expédition, les secours dont vous aurez besoin, en hommes, chevaux, instrumens et argent; et quand votre présence ne sera pas nécessaire dans les lieux où se trouvera le commandant, vous pourrez, avec son

agrément, faire des excursions dans les pays voisins que vous croirez pouvoir vous fournir quelques observations intéressantes. Le commandant vous facilitera autant qu'il lui sera possible, le moyen de faire ces excursions; et le dessinateur vous accompagnera, si son travail n'est pas nécessaire ailleurs.

Signé, P. S. Pallas.

N°. XII.

NOTICES ET OBSERVATIONS SUPPLÉMENTAIRES.

Observation tirée du Journal du Capitaine Billings, pendant son séjour à Ounalaschka, en 1790.

« Plusieurs des personnes qui avoient
» été chargées, par le gouvernement, de la
» levée du tribut que paient les Aléoutes,
» m'ayant porté des plaintes en forme, à
» mon arrivée à Okhotsk, sur les cruautés
» exercées par les chasseurs russes contre
» ces insulaires, je fis parvenir ces plaintes
» à Pétersbourg. Peu après, je reçus de Sa
» Majesté impériale ordre d'examiner la con-
» duite des marchands et des chasseurs dans
» les îles tributaires. En conséquence, je me
» suis appliqué, pendant mon séjour à Si-
» thanak et à Ounalaschka, à bien connoître
» de quelle manière les Russes traitent les
» naturels; et j'ai été témoin, ainsi que toutes
» les personnes qui sont à mon bord, de

» l'abject et dur esclavage dans lequel les » *promyschlenicks*[1] tiennent ces malheureux » insulaires.

» La compagnie de chasseurs qui est maintenant à Ounalaschka, consiste en douze » Russes et un Kamtchadale. Leur navire » mouille dans le détroit d'Alaksa ou aux environs. Ces treize tyrans obligent tous les » hommes d'Ounalaschka et de Sithanak d'aller à la chasse ; et ils s'approprient ensuite » le produit de cette chasse, sans donner » aux insulaires de quoi se vêtir. Aussi n'est-» il point de mot plus terrible pour ces der-» niers que celui de *pederofschik*.

» Dès que les chasseurs arrivent dans un » port où ils veulent séjourner, ils halent » leur bâtiment à terre. Ensuite ils envoient » les insulaires à la chasse, même jusqu'aux » plus éloignées des îles de Schoumagin ; et » pendant ce temps-là, ils s'emparent, par » force, des plus jeunes et des plus jolies » femmes, dont ils font leurs concubines.

» Si un autre navire de chasseurs arrive » dans l'île, les deux compagnies se réunis-» sent, ou celle qui est la plus nombreuse » s'approprie le travail des naturels. Les

[1] Les chasseurs.

[2] C'est le titre des chefs de chasseurs.

» chasseurs infligent à ces malheureux in-
» digènes les châtimens les plus rigoureux,
» et ils ne manquent jamais de prétextes pour
» les tourmenter.

Extrait du Journal d'un Officier Russe, fait à Ounalaschka, en 1790.

« .... Les chasseurs qui se trouvent
» actuellement ici, prétendent qu'ils nourris-
» sent et habillent les insulaires. Or, voici
» quels vivres et quels vêtemens ils leur
» donnent. Ils les envoient à la chasse des
» amphibies et à la pêche; et ils prennent
» tout ce qui en provient, après quoi ils en
» donnent une très-petite portion aux natu-
» rels. Ceux de ces naturels qui sont trop
» vieux ou trop jeunes pour aller à la chasse,
» servent de domestiques dans les maisons,
» ou sont employés à chercher des racines
» bonnes à manger, tandis que les femmes
» font et raccommodent des vêtemens avec
» les peaux les plus inférieures des animaux
» et des oiseaux.

» Les chasseurs ont coutume d'agir comme
» je vais le rapporter. Lorsqu'un bâtiment
» arrive dans une île habitée, le pederof-
» schik envoie un canot à terre, avec des

» gens armés, qui s'emparent de toutes les » fourrures et des choses de quelque prix, » qu'ils trouvent dans les maisons ; et si les » naturels veulent s'opposer à ces rapines, » on les punit à coups de fusil. Les épouses » sont enlevées à leurs maris, les filles à » leurs mères, et il est impossible de décrire » les atrocités exercées contre tous ces mal- » heureux, par ceux qui se vantent de les » soumettre à la Russie. On a vu souvent de » barbares chasseurs mettre plusieurs natu- » rels à la suite les uns des autres, et leur tirer » ensuite des coups de carabine, pour essayer » combien les balles pourroient en percer [1].

» Les chasseurs ne sont guère plus humains » les uns envers les autres. Si deux compa- » gnies se rencontrent, elles combattent pour » savoir à qui possédera les naturels; et si leurs » forces sont égales, elles se réunissent.... »

Description d'un Oiseau de l'espèce des Faucons, pris à Ounalaschka.

Bec orangé et très peu courbé ; les mandibules bordées de noir ; les ouvertures des

[1] Schelikoff a été accusé de cette barbarie; et plusieurs Russes m'ont assuré à Okhotsk, ainsi que les insulaires à Ounalaschka, qu'il l'avoit véritablement commise.

narines, longues et étroites, et s'étendant parallèlement à l'ouverture du bec; elles sont recouvertes par une protubérance d'un vert clair et bordée de noir. Les plumes de la tête commencent à l'origine du bec, et sont d'un brun cendré, ainsi que celles du cou. Depuis le dessus de l'œil jusque derrière le cou, il y a une bande de plumes satinées d'un très-beau blanc, et une autre bande plus large et plus courte, qui part des coins de la bouche. L'œil est d'un jaune pâle; la prunelle, petite et d'un bleu très-foncé. Le dos, le dessus des aîles et de la queue sont d'un brun sombre, qui devient un peu pâle vers les bords. Les grandes plumes sont un peu plus claires que les autres. Il a la gorge d'une couleur brillante; l'estomac et le ventre, d'un blanc sale; le devant des jambes, d'un jaune obscur; le derrière des jambes, les griffes et la membrane qui recouvre son bec, noirs. Son pied a trois doigts devant, et un derrière. Cet oiseau est de la grosseur d'un merle. Il se trouve dans les rochers et sur la côte du Kamtchatka et de toutes les îles Aléoutes[1].

[1] C'est probablement l'oiseau que M. Sonnini appelle la *pie-grièche de Nootka*, Additions à l'Hist.

Poisson pris à Ounalaschka, le 22 Mars 1792.

Pêchant à la ligne entre les rochers qui bordent l'île d'Ounalaschka, et ayant mis à mon hameçon une moule pour appât, je pris un poisson que les chasseurs russes appellent *terpoug* [1]. Il avoit seize pouces de long, et ressembloit à un maquereau. En voici la description. La tête, couleur d'olive foncée, et tachetée de rouge. Sur la tête et en arrière de chaque œil, une protubérance charnue, formant une espèce de crête d'un pouce de long, et d'une ligne et demie de haut. Cette crête a cinq rayons qui sont, ainsi que le bas de la tête, d'une couleur écarlate très-vive. Le corps est d'une couleur d'olive sombre, avec des taches plus ou moins rouges. Deux nageoires dorsales, arrondies, tachetées de la même manière que le corps, se réunissent aux extrémités. La première a vingt rayons; la seconde, vingt-deux. Les nageoires placées vers la poitrine sont grandes,

Nat. de Buffon, tome XXXIX, page 388. (*Note du Traducteur.*)

[1] Ce mot signifie une *râpe*.

arrondies,

arrondies, et ont dix-huit rayons. Peintes, comme les dorsales, elles sont de plus bordées de rouge. Telle est aussi la nageoire anale qui a vingt-deux rayons. Les nageoires du ventre en ont cinq. La queue est ronde. De chaque côté du ventre est une ligne de petits points rouges qui passe entre les nageoires du ventre, fait le tour de celles de la poitrine, et s'étend directement sur le dos jusqu'à la queue. Une ligne pareille entoure chaque nageoire dorsale; il y en a une autre un demi-pouce plus bas, et une autre encore près des nageoires ventrales.

La chair de ce poisson, les ouies et le dedans de la bouche sont d'un bleu clair et tirant sur le vert. Quand il est bouilli, sa chair devient blanche, mais les arêtes restent bleuâtres. Ses écailles sont petites et rudes: c'est à la rugosité de ses écailles qu'il doit son nom.

Le même jour que je pêchai ce poisson, j'en pris un autre qui m'étoit tout aussi peu connu. Il avoit à peu près sept pouces de long, et la tête grosse, courte, et couverte de petits trous. Sa bouche étoit grande, et garnie de dents minces, serrées et très-pointues. Sa nageoire dorsale étoit arrondie, et s'étendoit depuis la tête jusque près de la queue.

Le corps de ce poisson étoit très-lisse, et d'une couleur d'olive brune avec des marbrures d'un vert sombre et des barres rougeâtres.

Je pêchai souvent sous les rochers d'Ounalaschka des poissons très-noirs, dont l'espèce ressemble à la carpe. Je pris aussi des pères-fouetteurs [1], des têtards armés et des blennes tachetées [2].

L'une des espèces de poissons que je pris, avoit sous le ventre une ouverture membraneuse que le poisson fermoit à sa volonté, et par le moyen de laquelle il se colloit fortement aux rochers. Ce poisson est court et très-gros. Sa chair crue est molle; mais quand on la fait bouillir, elle devient ferme.

Je trouvai un jour sur la plage d'Ounalaschka un poisson de cinq pouces de long, et ayant la forme d'une anguille. Sa bouche étoit très-grande et garnie de dents très-pointues.

Les autres poissons d'Ounalaschka sont la plie, la morue, la raie et plusieurs espèces de saumons.

[1] The father-lasher.

[2] The spotted-blenny.

FIN DE L'APPENDICE, ET DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Second et dernier Volume.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII et dernier.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans les deux Volumes de cet Ouvrage.

(*Nota.* Les chiffres romains indiquent *les Tomes*; et les chiffres arabes indiquent *les Pages* de chaque Tome.)

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O

P.

R.

S.

V.

W.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA

DU TOME SECOND.

PAGES 13,	LIGNES 8,	Vols; *lisez* volées.
36,	13,	Se; *effacez ce pronom.*
196,	19,	Havre; *lisez* lac.

